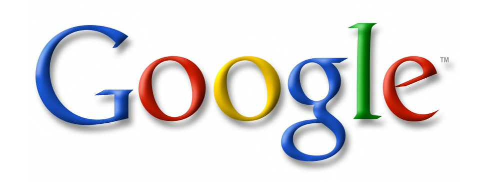



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07583328 9


LENOX LIBRARY
AUCTOR PRETIOSA FACIT
Astor Collection.
Presented in 1884.
66

JACQUES

DE BRANCION.

TOME PREMIER.

Imprimerie de J. Stienon.

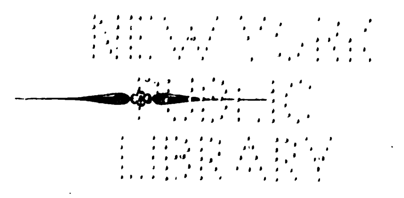
JACQUES

DE BRANCION

PAR

Le marquis de Foudras.

TOME PREMIER.

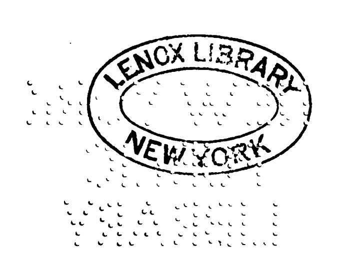


BRUXELLES.

MELINE, CANS ET Cie, LIBR.-ÉDITEURS.

LIVOURNE. MÊME MAISON. | LEIPZIG. J. P. MELINE.

1849



CHAPITRE PREMIER.

Village et château.

L'année 1802 venait de finir. Le grand capitaine qui, depuis la bataille de Marengo, présidait aux destinées de cette république dont il devait bientôt faire, sous le nom prestigieux d'empire, une monarchie absolue, avait enfin consenti à donner la paix au monde, et se reposait de ses brillantes et rapides victoires, dans la tâche laborieuse et

difficile, même pour son puissant génie, de reconstituer sur des bases nouvelles tout ce que la révolution, dans sa criminelle folie, avait cru détruire sans retour. A sa voix les temples profanés s'étaient rouverts ; les partis séduits ou lassés avaient déposé leurs armes et ajourné leurs espérances ; les ruines éparses de l'édifice ancien semblaient se relever d'elles-mêmes pour former l'édifice nouveau ; chaque jour des mesures réparatrices montraient, dans le pouvoir qui étreignait la France pour la sauver de sa propre fureur, un désir sincère, une volonté inébranlable et intelligente d'effacer jusqu'aux derniers vestiges d'une époque honteuse et coupable. La pensée de l'oubli germait dans tous les cœurs, le besoin de la conciliation était devenu le mobile de tous les esprits. Après avoir défié la licence, on en était venu jusqu'à renier la liberté. Les bourreaux, désavoués à la fois par le peuple qui les avait applaudis, et par les ambitieux qui leur avaient mis naguère

la hache à la main, s'abritaient derrière le despotisme naissant d'un soldat législateur; et les victimes oubliées, osant paraître au grand jour, trouvaient protection même parmi ceux qui les avaient poussées dans l'exil ou désignées à l'échafaud. Si les hommes de 93 n'avaient pas encore caché leurs mains sanglantes dans les plis d'un manteau ducal, ils cherchaient déjà à faire oublier leur passé, par un zèle bruyant et, disons-le, parfois utile pour le nouvel ordre de choses. Bien des plaies cependant restaient encore à cicatriser; bien des injustices attendaient toujours l'heure de la réparation; mais le malheur avait enseigné la patience, et ceux à qui l'on rendait la consolation de prier leur Dieu, et la joie de fouler le sol natal, croyaient n'avoir rien perdu, et contemplaient sans haine et sans envie, du haut de leur misère, les existences nouvelles que l'iniquité révolutionnaire avait créées à leurs dépens.

Cette époque, qui fut, de plus d'une manière, glorieuse pour la France, nous semble digne d'être étudiée, parce que, plus qu'aucune autre, elle mit en relief et en lumière tout ce qu'il y a de vraiment grand et de solidement bon dans notre caractère national, quand il n'est pas faussé par les sophismes des circonstances. Quoi de plus intéressant et de plus instructif tout à la fois, que de montrer, d'une part, les vainqueurs revenus à la modération et presque à la honte de leurs victoires, et de l'autre, les vaincus acceptant avec résignation et courage cette humble place au soleil de la patrie, qu'on leur voyait reprendre avec un sympathique intérêt, et que l'esprit de paix et de fraternité élargissait chaque jour autour d'eux. N'est-ce donc pas aussi un bel enseignement à donner à nos temps d'égoïsme et d'instabilité, que le spectacle de cette concorde soudaine qui s'établit entre les spoliateurs et les dépossédés, à compter du moment où la politique ayant

enfin compris que la mansuétude est aussi une puissance, décida qu'il n'y aurait désormais plus de proscrits, et que la patrie, cette mère aux larges entrailles, ne devait pas compter d'orphelins.

Quoique je fusse bien jeune alors, et quoique j'aie oublié bien des choses arrivées depuis, j'ai conservé de cette époque un religieux souvenir, entretenu d'ailleurs, illuminé de loin en loin par de longues conversations avec des hommes qui, ayant vécu au milieu même des événements, étaient plus capables que moi de les bien juger. La mémoire garde longtemps l'empreinte des circonstances auxquelles le cœur a dû des émotions profondes, et la mienne a toujours présente l'heure mille fois bénie où la voix respectée de mon père me dit avec des accents frémissants de bonheur : *Enfant, cette riche contrée que tu vois là, c'est la France! la France où tu n'es pas né, mais où tu auras le bonheur de mourir, j'espère......*

Aime-la bien! aime-la quoi qu'il arrive, et surtout ne la quitte jamais!...

C'était sur la fin d'un beau jour d'été. Un fleuve immense, dont les ondes vertes et transparentes comme l'émeraude se déroulaient avec grâce et majesté, à notre droite et à notre gauche, entre deux chaînes de collines à la fois fertiles et pittoresques, attira d'abord mes regards, pendant que nous traversions lentement, assis sur le siége d'une petite calèche de voyage, un large pont de bateaux, plus d'une fois franchi depuis dix ans par les phalanges victorieuses de cette terrible république qui avait proscrit ma famille, et qui allait accueillir et protéger mon enfance. Mon père, qui me tenait la main et me la serrait de temps en temps d'une manière convulsive, me faisait remarquer, éclairés par les derniers rayons du soleil couchant, de vieilles églises blanchies à neuf, car leur restauration était récente, et quelques châteaux en ruine, dont les an-

ciens possesseurs mangeaient peut-être encore sur la terre étrangère le pain amer de l'exil. Bientôt nous arrivâmes dans une petite ville dont je n'ai jamais su le nom, mais que je pourrais décrire, comme si c'était hier que je l'eusse vue. Nous devions y passer la nuit et en repartir le lendemain. Le postillon qui nous conduisait s'arrêta sur une place que je crois voir encore. A l'instant même notre modeste équipage fut entouré par cette foule d'oisifs qui stationnent habituellement aux alentours des auberges et des maisons de postes. On ne tarda pas à nous reconnaître pour des émigrés qui rentraient : nous paraissions si émus ! nous avions l'air si heureux ! Aussitôt les témoignages de sympathie les plus évidents, les plus délicats nous furent prodigués. On voulut savoir qui nous étions, d'où nous venions, si nous rentrions avec bonheur et confiance ; on nous demandait presque pardon de tout ce que nous devions avoir souffert : on eût dit que nous

étions attendus et qu'on s'était réuni pour nous faire cet accueil. Il n'y avait là que des paysans et des ouvriers; des prolétaires, comme disent les aristocrates d'aujourd'hui, grands seigneurs enrichis dans les *flibusteries* des chemins de fer. Parmi ces hommes, beaucoup sans doute étaient d'anciens hurleurs de Marseillaise, peut-être même des danseurs de carmagnole autour des échafauds : eh bien, tous semblaient s'associer à notre joie, et cherchaient à l'augmenter par les manifestations de leur intérêt. Après avoir mis pied à terre et donné quelques ordres pour notre souper, sans entrer dans la maison, nous demandâmes le chemin de la paroisse : personne ne s'en étonna. Un forgeron qui se trouvait là s'offrit pour nous conduire, et me prenant dans ses bras nus il me porta jusqu'à l'église dont la porte était toute grande ouverte, et où il entra avec nous. Je crois que c'était pendant l'octave de la Fête-Dieu : c'était du moins le soir

d'une solennité quelconque du culte catholique. L'autel était orné de fleurs naturelles; d'autres fleurs jonchaient les larges dalles de la nef, et les petits carreaux noirs et blancs du chœur. Nous nous agenouillâmes devant un christ mutilé, mais debout sur sa haute croix en bois de chêne bruni par le temps. Le forgeron, qui se croyait peut-être obligé de nous attendre pour me rapporter à l'hôtel, se tenait à l'écart, timide et presque honteux de sa présence dans une église. Notre prière se prolongeant, cet homme fit comme nous, et nous le vîmes se prosterner, à demi caché par un pilier, et marquer à la dérobée sa large poitrine du signe du chrétien. Qui sait ce qui se passait alors dans son âme? Je n'ai aucune idée que nous nous en fussions informés, mais en me retraçant cette petite scène aujourd'hui, il me semble y voir la personnification grave et sereine de la France pacifiée, et je m'explique sans peine comment ma mémoire a pu garder aussi

fidèlement le souvenir d'une époque marquée par des émotions de cette nature.

Cette bienvenue sur le sol aimé de la patrie, souhaitée par des inconnus; cet homme du peuple me portant, moi fils de patricien proscrit, dans une église où il n'était pas entré depuis dix ans peut-être; les transports de joie qui, peu de jours après, accueillirent mon père quand il reparut, me tenant par la main, au milieu de ceux que la mauvaise foi des partis appelait ses vassaux, et qu'il avait, lui, toujours nommés ses frères, ont longtemps occupé les rêves de ma jeunesse, et quand les hasards de la destinée m'eurent fait romancier, je pris avec moi-même l'engagement de consacrer une de mes œuvres à la peinture fidèle d'une époque trop féconde en leçons utiles, pour n'être pas un peu oubliée aujourd'hui, qu'on est aussi peu soucieux du passé que de l'avenir.

§

Dans cette partie de l'ancienne province de Champagne qu'on nommait avant la révolution le Bassigny, et qui forme à présent le département de la Haute-Marne, se trouve, à cinq quarts de lieue environ de la petite ville d'Arc-en-Barrois, un village de deux cent cinquante à trois cents feux, appelé Saint-Révérien. Situé au centre d'une étroite et profonde vallée, entouré de tous les côtés de hautes montagnes couvertes de forêts, arrosé par des sources nombreuses qui jaillissent des bois, et descendent avec un harmonieux murmure pour se jeter dans un lac d'une centaine d'arpents d'étendue, ce village réunit tout ce qui constitue cet ensemble à la fois gracieux et sévère que les poëtes, les artistes et les femmes nerveuses nomment le pittoresque. La végétation des

bois est puissante et variée; l'eau des sources est claire, vive et babillarde; le sol des champs qui couronnent les hauteurs et que l'on n'aperçoit pas du fond de la vallée, est d'une richesse rarement contrariée par l'âpreté d'un climat, dont la rudesse est en quelque sorte proverbiale à dix lieues à la ronde : l'hiver quand les bonnes femmes de la petite ville d'Arc vont à la messe, elles ne manquent jamais de dire en soufflant dans leurs doigts, préservés cependant par des mitaines violettes : *il ne doit pas faire bon aujourd'hui pour cueillir le muguet dans les bois de Saint-Révérien.*

Les deux cent cinquante ou trois cents maisons dont nous avons parlé plus haut, sont groupées à l'extrémité du lac, sur la droite et sur la gauche d'un large chemin vicinal qui traverse la vallée dans toute sa longueur. Elles sont pour la plupart construites en moëllon revêtu de chaux, couvertes au moyen de ces larges pierres plates

qu'on appelle des *laves* en Champagne, et dans le nombre quelques-unes peuvent se glorifier à bon droit d'appartenir à cette catégorie d'habitations qu'on caractérise dans les provinces par le nom de *maison bourgeoise*. Le toit porte des girouettes qui représentent ordinairement, suivant que le propriétaire est cultivateur ou braconnier, des bœufs conduisant une charrue, ou un chasseur faisant feu sur un lièvre; les fenêtres sont défendues du froid et des rôdeurs de nuit par des contrevents peints en vert olive, et le petit jardinet, situé le plus souvent sur le derrière des demeures plus modestes, étale là sur le devant son parterre prétentieusement orné de buis, et sa petite tonnelle ombragée de chèvrefeuille. Une église qui ne manque pas de caractère, un presbytère assez coquet, et une auberge à *enseigne* illustrée par un vitrier de Chaumont, où on loge à pied et à cheval, complètent le village de Saint-Révérien, tel qu'il

s'offre aux regards du très-petit nombre de voyageurs qui le traversent aujourd'hui.

Les choses n'étaient point ainsi il y a quarante-quatre ans, époque à laquelle remonte la date du commencement de notre histoire. Saint-Révérien était bien déjà un joli village gracieusement situé entre deux hautes collines couvertes de belles forêts, mais il laissait beaucoup à désirer sous le rapport de la prospérité de ses habitants. Les levées en masse et les enrôlements volontaires de la révolution l'avaient épuisé d'hommes; les réquisitions forcées en nature avaient mis dans la gêne ses propriétaires aisés, et enfin l'émigration de l'ancien seigneur avait réduit à la misère trente ou quarante familles de journaliers qui vivaient jadis des bienfaits du proscrit.

Ce seigneur, ou pour parler d'une manière plus exacte, ce bienfaiteur était le chef de l'ancienne et noble famille de Brancion. Jeune encore quand la révolution avait éclaté,

il s'était tenu à l'écart dans son château de Saint-Révérien, jusqu'au jour où il avait cru de son devoir d'aller à Paris défendre la France attaquée dans la personne du roi. Mentionnons en passant que le comte de Brancion appartenait à cette portion de l'aristocratie française qui contemplait avec plus de tristesse que d'envie les familles anciennes ou nouvelles dont la fortune se faisait par la cour; et il y avait tel duc éclos dans l'oratoire de madame de Maintenon, ou dans le boudoir de madame de Pompadour, dont il n'aurait jamais voulu épouser la fille, eût-elle eu des millions à lui apporter en dot. Descendant d'une de ces grandes races militaires qui ne quittaient leurs châteaux, vieux nids d'aigles jetés sur la pointe des rocs, que pour courir sur les champs de bataille à l'heure des dangers, il aimait d'une égale affection le roi qu'il regardait comme son chef, et le peuple au milieu duquel s'écoulait sa vie : seulement il ne s'entendait pas plus

à flatter le premier dans ses faiblesses, qu'à encourager le second dans ses folies. Chevalier comme Bayard l'avait été, et comme la Rochejacquelin devait l'être; citoyen comme Pastoret et Cazalès, il se serait peut-être associé au mouvement de quatre-vingt neuf, s'il n'avait eu pour chefs le vice, l'infatuation imbécile et la félonie, personnifiés dans Mirabeau, la Fayette et d'Orléans...

Blessé à la journée du 10 août, le comte de Brancion avait pu quitter Paris avant les massacres de septembre, et il était revenu à Saint-Révérien, bien décidé à ne pas émigrer. Par suite d'une erreur à laquelle sont sujettes toutes les nobles natures, il se disait que n'ayant jamais fait de mal à personne, il ne pouvait pas avoir d'ennemis, et qu'en conséquence il ne devait rien craindre de ses concitoyens. Effectivement il fut d'abord accueilli avec les mêmes témoignages d'affection qu'il était accoutumé de recevoir à chacun de ses retours dans ses terres. Il y reprit sa

vie paisible et ses habitudes de bienfaisance, et au milieu de la perturbation générale, pendant qu'on pillait et qu'on incendiait les châteaux de ses voisins, il aurait eu une existence tranquille, s'il avait pu distraire son noble cœur des malheurs de sa patrie et des crimes de ses concitoyens. Triste du présent, découragé de l'avenir, il ne fit pas moins de bien qu'autrefois, mais il s'isola davantage. L'envie et la cupidité qui veillaient comme elles veillent toujours, cherchèrent des ingrats pour leur venir en aide; on devine qu'elles en eurent bientôt trouvé. On accusa d'abord sourdement le comte de Brancion de conspirer contre cet enfant féroce dès son berceau qu'on appelait la république; puis on le dénonça au district de Chaumont, comme entretenant des correspondances coupables avec l'étranger. On ne désirait pas précisément l'envoyer à l'échafaud, mais on avait, pour souhaiter qu'il émigrât, des motifs que tout le monde doit comprendre : on

voulait sa fortune en masse, et il ne la distribuait qu'en détail, l'avare qu'il était! Il avait une jeune femme qu'il adorait, un fils de quatre ou cinq ans en qui se résumaient toutes ses espérances d'avenir : il ne voulut pas exposer ces deux têtes si chères à des dangers qu'il aurait bravés s'il eût été seul. Averti *officieusement* qu'on devait l'arrêter, il se décida à passer en Suisse, où il arriva sain et sauf dans le courant de mai de l'année 1793, accompagné de sa femme et de son enfant. Ceux que sa présence importunait eurent donc la consolation de penser qu'ils ne seraient pas obligés de se défaire de lui par la guillotine : nous aimons à croire que ce fut une petite satisfaction pour eux.

Au surplus il était temps, car la nuit qui suivit son départ, accompli du reste avec le plus profond mystère, les habitants de Saint-Révérien, ameutés et conduits par un ancien valet de chambre du comte, devenu maire du village, vinrent piller et

brûler ce château d'où étaient sortis tous les bienfaits dont leurs ancêtres et eux-mêmes avaient vécu et vivaient depuis des siècles.

Plus tard les biens du comte émigré, qui avaient été confisqués suivant la coutume d'alors, furent vendus comme propriété nationale. L'ancien valet de chambre et quelques paysans, ses complices, s'en rendirent acquéreurs à des prix dérisoires. L'État retint des bois trop considérables pour trouver des acheteurs, et le château, mis cependant en adjudication, ne fut pas vendu : le pillage et l'incendie en avaient fait un séjour presque inhabitable : personne n'en voulut.

Ce château, vieille construction féodale du treizième ou du quatorzième siècle, s'élevait au sommet d'une masse imposante de rochers qui fermait hermétiquement, du côté du nord, la petite vallée de Saint-Révérien. Le lac, dont nous avons dit quelques mots, le séparait du village, et l'on communiquait de l'un à l'autre, soit par eau, au moyen de

petites barques toujours amarrées des deux côtés, et au service de tout le monde, soit par terre, en suivant un des chemins tracés entre les collines boisées et les deux rives du lac. Vu de Saint-Révérien, l'antique manoir des comtes de Brancion offrait un coup d'œil d'une sévérité majestueuse; contemplé des fenêtres du château, le village, au contraire, formait un ravissant point de vue. Tous deux à des heures différentes, suivant la hauteur du soleil, semblaient se mirer dans les flots transparents et profonds du lac; mais l'un s'y reflétait, austère et sombre comme un vieux guerrier bardé de fer, l'autre joyeux et pimpant, comme un jeune berger qui attend son amante, assis au bord de l'eau. Le premier n'avait ni parc ni jardin : les vastes forêts qui l'environnaient de toutes parts lui en tenaient lieu, et les rochers sur le haut desquels il était bâti, couverts d'une végétation vigoureuse et variée, suffisaient de reste pour procurer à ses habi-

tants le plaisir de la promenade. De nombreux sentiers tracés en zig-zag dans ces rochers montaient du lac au château, où l'on arrivait aussi par deux rampes circulaires, accessibles aux cavaliers et aux voitures.

Le pillage et l'incendie du mois de mai 1793 avaient bien commencé la dévastation du château de Saint-Révérien; mais, depuis, chaque jour y avait ajouté quelque chose, rapine hardie ou timide qui s'accomplissait tantôt à la face du soleil, tantôt dans l'ombre de la nuit. Les habitants du village, ayant bu toute honte en une seule fois, ne s'étaient pas fait faute d'achever en détail l'œuvre de leur folie et le crime de leur ingratitude. Après le mobilier, enlevé d'abord sous l'ingénieux prétexte de le sauver des flammes, étaient venues les portes et les fenêtres que le feu avait épargnées, mais que la moisissure pourrait atteindre; puis les ferrures, les solives noircies, les poutres à demi consumées; enfin quelques individus

plus impudents encore que les autres, s'étant mis en tête de bâtir, et manquant de matériaux, avaient, sans scrupule, envoyé des maçons démolir tantôt une tour, tantôt un escalier, quelquefois même un corps de logis tout entier. Une circonstance singulière arrêta ces désordres, en donnant des gardiens inattendus aux débris de la vieille demeure féodale de la maison de Brancion. Deux ou trois familles nombreuses qui vivaient entassées dans des chaumières pour lesquelles elles payaient un loyer, ce qui n'arrivait pas, du reste, avant l'émigration du comte, trouvèrent plus commode et plus lucratif de s'établir sans façon au château. Un certain nombre de pièces voûtées situées au rez-de-chaussée, étaient encore à peu près habitables. Ces familles s'en emparèrent avec une confiante bonhomie, et une fois installées, elles défendirent le reste comme leur propriété. L'usurpation devenait conservatrice ; le coquin satisfait jouait à l'honnête homme ;

ce n'était pas nouveau alors : ce doit l'être encore moins aujourd'hui.

Au milieu de ces violences et de ces rapines, la demeure des pauvres proscrits n'était cependant pas restée un seul jour complétement abandonnée. Une vieille femme de charge du comte avait été laissée par lui au château, avec l'ordre exprès d'en sortir à l'instant même si sa sûreté l'exigeait. Cette femme avait assisté au pillage et à l'incendie, mais ni l'un ni l'autre n'avaient pu la déterminer à quitter la place. Poursuivie d'étage en étage et de chambre en chambre par les déprédateurs, la fidélité de son dévouement avait fatigué la persévérance de leur ingratitude, et de guerre lasse on lui avait laissé la jouissance d'une des ailes du château, dont peu de personnes avaient la permission d'approcher. Elle avait réuni dans cette retraite, que son courage faisait inabordable, quelques meubles et quelques portraits de famille, sauvés miraculeusement le jour du

sac du château, ou depuis rachetés par elle. Cette femme, qui se nommait Adrienne Petit-Jean, était toujours seule. Symbole vivant de la fidélité assise sur des ruines, devenue en quelque sorte ruine elle-même, elle pleurait souvent, espérait parfois et priait toujours.

CHAPITRE II.

L'auberge du grand Saint-Hubert.

Le voyageur qu'un hasard quelconque ou des affaires eussent conduit dans la petite vallée de Saint-Révérien, le soir d'un des premiers jours de janvier de l'année 1803, et qui ne l'aurait pas traversée depuis dans une autre saison, serait parfaitement en droit de nous dire qu'il ne l'a pas reconnue le moins du monde dans la description que nous venons d'en faire à la fin du chapitre

précédent. Effectivement à l'époque dont nous parlons, qui est celle du commencement de l'histoire que nous allons raconter, l'hiver, en répandant sur tous les objets sa te nte monotone, avait complétement changé l'aspect des lieux. La neige, qui avait déjà une épaisseur considérable sur le sol, continuait de tomber si droite et si drue, qu'il était impossible de voir à dix pas autour de soi, et comme la journée était déjà fort avancée, il ne restait plus que fort peu de chances de rencontrer sur le chemin quelque paysan attardé, qui pût vous dire, pour répondre à une question que vous lui auriez adressée : — Monsieur, vous avez des montagnes à votre droite et à votre gauche, un grand étang devant vous, et dans quelques secondes vous entrerez dans un village.

L'hiver, pour lequel nous professons personnellement une affection toute particulière, est aussi la saison de prédilection de

l'habitant un peu aisé des campagnes. Blasé de bonne heure sur les beautés de la nature, quand par hasard il n'est pas né indifférent pour elles, elles se confondent en outre dans son esprit positif avec le souvenir de ses plus rudes travaux. Pour lui les grâces naïves du printemps, les magnifiques splendeurs de l'été, et les charmes doux et voilés de l'automne ne s'offrent à sa pensée que sous la triple forme d'une faux, d'une faucille et d'une charrue. L'hiver, au contraire, ne lui donne ou ne lui rappelle que les joyeuses veillées passées autour de son foyer; les festins acceptés et rendus entre voisins, quand on a tué l'*habillé de soie*[1]; les bruyantes soirées au cabaret pendant que le givre scintille aux vitres, et que le sol de la rue résonne sous le sabot du passant; et enfin les matinées consacrées à la chasse, en compagnie de

[1] En Bourgogne et en Champagne, le peuple, qui a aussi ses délicatesses de langage, appelle le porc un *habillé de soie*.

M. le maire, lequel ne manque jamais, le digne magistrat qu'il est, d'ordonner une grande battue au loup, chaque fois qu'il éprouve le besoin de manger du lièvre ou du chevreuil.

Dans le chapitre qui nous sert d'introduction, nous avons dit en finissant de décrire la petite vallée de Saint-Révérien, que le village de ce nom avait l'honneur de posséder une auberge. Ce n'était pas un de ces cabarets champêtres dont la pauvre façade délabrée a pour tout ornement un fagot de genièvre plus ou moins sec. C'était une véritable auberge, rustique si l'on veut, mais enfin ayant une enseigne peinte, et où l'on pouvait toujours, à la rigueur, manger un poulet dur et une omelette brûlée, le tout humecté d'un *ginguet* couleur de rose, agréable à l'œil, rude au palais, mais bienfaisant sur l'estomac.

L'enseigne de cet établissement représentait un gros gaillard, joufflu, rougeaud,

pansu, ayant une espèce de cornet pendu à son côté, une manière de fusil sur l'épaule, et menant en laisse deux quadrupèdes qu'on pouvait supposer, vu la position qu'ils occupaient, devoir être des chiens.

Au bas de ce tableau où le vert dominait, même dans les chiens, on lisait ces mots en superbes majuscules :

AU GRAND SAINT-HUBERT.

Et plus bas, en caractères plus petits :

Denis, aubergiste. Bon logis à pied et à cheval, prend les chiens en pension, les dresse : remède secret contre la rage.

Avant d'en finir avec cette enseigne, ayons la bonne foi de mentionner que l'artiste qui l'avait peinte s'était bien gardé de commettre l'anachronisme grossier de placer un fusil double sur l'épaule du patron des chasseurs :

son Saint-Hubert portait une arquebuse à mèche.

A droite et à gauche de cette œuvre d'art, le même peintre avait figuré sur la muraille des trompes de chasse d'une grandeur démesurée, et au centre de ces trompes, le maître de la maison avait cloué des chouettes et des têtes de loup, les unes étendant leurs larges ailes fauves, les autres montrant leurs formidables crocs d'une blancheur éblouissante.

Pour éviter à nos lecteurs l'ennui de réfléchir sur les causes de la présence de ces attributs *cynégétiques* sur la façade d'une auberge, nous leur dirons bien vite que le sieur Denis était un ex-piqueur du comte de Brancion.

Comme la révolution lui avait fait perdre sa place, il s'était résigné à réparer cette injustice du sort à son égard, en achetant à vil prix quelques-unes des terres confisquées sur son ancien maître.

Mais il avait commis cette action d'une honnêteté douteuse avec une sage mesure. Denis n'était pas un de ces coquins aveugles qui tirent imprudemment d'un crime tout ce qu'il peut produire. C'était un habile, *un finot,* incapable de provoquer le mal, mais, une fois le mal fait, sachant très-bien l'exploiter à son profit. *Exemple :* Si, en 1830, Denis eût été ou général, ou préfet, ou receveur des finances, il se serait rallié à la branche cadette en pleurant la branche aînée, mais on peut affirmer qu'il n'aurait pas combattu pendant les trois journées : ses principes ne le lui eussent pas permis.

C'était un petit homme d'une cinquantaine d'années, noir, sec, alerte, et prodigieusement actif : voilà pour le physique. Quant au moral, Denis était conteur, causeur, gouailleur, spirituel et très-bien élevé pour un homme de sa classe.

Grâce à ses acquisitions de biens nationaux, Denis avait parfaitement de quoi vivre

sans rien faire; mais il n'entrait pas dans ses idées qu'on pût dire qu'il était assez riche pour rester oisif.

Comme il ne croyait pas à l'éternité des révolutions, il pensait qu'il n'était point impossible que son maître revînt tôt ou tard, et il disait :

— Moins je paraîtrai avoir, plus je serai sûr qu'on ne me chicanera pas sur ce que j'aurai.

Il résulte pour nous de ceci, que Denis doit être considéré comme le véritable créateur de la politique modeste, inventée depuis par M. Guizot.

Maintenant que nous avons tracé le portrait d'un de nos personnages, nous pensons qu'on sera bien aise de le voir en scène, et pour l'y mettre de la façon la plus naturelle, nous nous introduirons tout bonnement chez lui.

§

Or, le 6 janvier 1803, sur les sept heures du soir, l'auberge *du grand Saint-Hubert* présentait un aspect assez animé. La pièce principale de cet établissement, bien qu'elle servît tout à la fois de cuisine et de salle à boire et à manger, réunissait l'élite de la population de l'endroit. Un grand feu petillait dans une immense cheminée ; une longue table en bois de chêne, placée en travers du foyer, était couverte de bouteilles vides et pleines, et de verres sans cesse en mouvement. Des deux côtés de cette table se tenaient accoudés sur elle, et assis sur des bancs grossiers, une demi-douzaine d'individus.

Bien que ces six personnes fussent assez près les unes des autres pour laisser supposer qu'elles buvaient ensemble, il n'aurait

pas fallu néanmoins les examiner bien longtemps, pour reconnaître qu'elles formaient deux sociétés très-distinctes, et que chacune d'elles tenait essentiellement à n'être pas confondue avec l'autre, ce qui ne les empêchait pas d'échanger quelques paroles de temps en temps.

Parmi ces six notabilités villageoises, deux attiraient particulièrement l'attention, et méritent, par conséquent, que nous consacrions quelques lignes à faire connaître leurs personnes, et à donner une idée générale de leurs antécédents.

La première était un homme de quarante-cinq à quarante-huit ans, mais paraissant avoir beaucoup plus que cet âge. Il était de taille moyenne, maigre, déjà voûté, et tout en lui annonçait une constitution débile, ou usée par les soucis ou la maladie. De longs cheveux de ce gris cendré de tous les blonds qui commencent à blanchir, étaient relevés sur son front et retombaient en mèches plates

et peu fournies sur sa nuque courbée. Le front que cette coiffure laissait à découvert était étroit, bombé près des sourcils et fuyant en arrière vers le sommet de la tête. Un zoologiste qui le découvrirait dans quelque cent ans d'ici, dépouillé de son enveloppe capillaire, ne déciderait pas de prime abord s'il a appartenu jadis à un individu de la race humaine ou à un carnassier. Deux yeux, vert pâle, ternes, inquiets et questionneurs, jetaient de sinistres lueurs sur des joues creuses et livides dont les pommettes étaient saillantes. Le nez était long et recourbé du bout en bec d'oiseau de proie; les lèvres étaient si minces, que sa bouche, dans le silence, n'avait guère plus de saillie qu'une cicatrice. Cet homme parlait beaucoup, et terminait toutes ses phrases par un éclat de rire de l'expression la plus bizarre : on eût dit le glapissement d'une renard pris au piége, ou la toux d'un enfant atteint du croup. La voix était tout à la fois grêle,

sourde et criarde. Les gens du pays qui avaient assisté à quelques-unes des séances de la Convention, prétendaient qu'elle avait une analogie frappante avec celle du monstre Robespierre. (Nous demandons bien pardon de cette épithète à tous les disciples de ce saint apôtre.) Ses mouvements étaient brusques et saccadés comme des tressaillements involontaires : ils semblaient annoncer un perpétuel effroi ou de soudaines inquiétudes. L'ensemble était repoussant et même sinistre.

Soit que ce personnage, déjà flatté d'avoir une ressemblance avec un des tigres de la révolution, eût voulu la rendre plus complète encore, soit que ce fût réellement dans ses goûts et dans ses habitudes, toujours est-il que sa mise était singulièrement soignée quoique fort simple, et, à tout prendre, parfaitement en rapport avec le rang qu'il occupait dans la hiérarchie sociale de Saint-Révérien. Il portait une ample redin-

gote en drap couleur tabac d'Espagne, ornée de larges boutons d'acier taillés à facettes, qu'on reconnaissait au premier coup d'œil pour être un débris de l'ancien régime. Un gilet blanc à grands revers pointus, une cravate de mousseline empesée dans laquelle il rentrait son menton après chacun de ses lugubres éclats de rire, une culotte courte en tricot rougeâtre, et des bottes molles laissant voir des jambes fluettes, chaussées d'un bas chiné de plusieurs bleus, complétaient le costume très-caractéristique de notre personnage, et achevaient de le désigner comme un des coryphés de l'ancien parti révolutionnaire : un petit chapeau à trois cornes était posé à côté de lui, sur la table dont il occupait le haut bout.

Cet homme était, depuis le mois de novembre 1792, maire de Saint-Révérien, et par conséquent le premier de l'endroit.

Il se faisait appeler le citoyen Brulard ; mais les paysans qui le détestaient ne le

nommaient jamais, à son grand dépit, que le père Brulard : nous saurons tout à l'heure qu'on lui donnait aussi, de temps en temps, un autre nom qui lui était encore moins agréable.

Brulard était un orphelin que le père du comte de Brancion, émigré, avait recueilli et fait élever.

Devenu grand, le fils de son bienfaiteur l'avait gardé comme valet de chambre.

Plus tard, le jeune comte de Brancion s'étant marié, Brulard voulut aussi prendre femme. Le comte dota la fille d'un de ses fermiers et la lui donna.

Madame Brulard accoucha quelques mois avant la comtesse, de sorte qu'elle put devenir nourrice de l'enfant que celle-ci mit au monde.

Malgré tout cela, ou à cause de tout cela, qui sait? quand la révolution éclata, Brulard se fit révolutionnaire.

Ce fut lui qui provoqua la dénonciation

du comte et l'obligea à émigrer pour sauver sa tête !

Lui, qui ameuta les paysans de la contrée, et les conduisit au pillage et à l'incendie du château de son ancien maître !

Lui, enfin, qui, le premier, osa donner l'exemple d'acheter, à vil prix, les biens confisqués sur la famille émigrée.

Brulard avait donc toutes sortes de droits à passer pour être ce qu'on appelait de 1792 à 1800, un grand citoyen.

Le soir dont nous parlons, il était venu à l'auberge de son ancien camarade, l'ex-piqueur, en compagnie de maître Larue, le notaire du village.

Brulard et Larue étaient les deux inséparables.

Ils ne s'aimaient guère et ne s'estimaient pas beaucoup ; mais ils se voyaient souvent parce qu'ils ne croyaient pas qu'il fût de leur dignité de fréquenter d'autres personnes à Saint-Révérien.

Quand ces deux notabilités villageoises étaient entrées dans la grande salle de l'auberge, elles n'y avaient trouvé personne à leur grande satisfaction.

Mais, peu de moments après leur installation, quatre paysans étaient arrivés et avaient pris place à la même table.

Ces quatre individus complétaient les six dont nous avons parlé dans les premières pages de ce chapitre.

Trois d'entre eux étaient de ces bons paysans, comme on en rencontre partout, soit qu'on traverse le royaume de Lille à Bayonne, ou de Brest à Strasbourg.

Leurs physionomies offraient cet heureux mélange de bonhomie et de finesse, qui forme en France le type le plus commun de l'habitant des campagnes.

Nous n'en dirons pas autant du quatrième. Celui-là était un grand gaillard d'une trentaine d'années, dont le visage remarquablement beau avait une rare expression d'éner-

gie et de bonté. Ses yeux noirs, largement fendus, étaient vifs et doux, son front élevé et droit était couronné par une chevelure brune, légèrement bouclée sur les tempes et derrière les oreilles. Il avait les joues pleines et chaudement colorées d'un bistre rougeâtre qui annonçait la vigueur et la santé : l'une d'elles, la gauche, était sillonnée par un magnifique coup de sabre partant du haut du front, passant par-dessus l'œil, et venant se perdre dans la moustache, laquelle était noire et touffue. La cicatrice profonde que cette blessure avait laissée, loin d'être désagréable à la vue, donnait à la physionomie de notre personnage un charme tout particulier, et l'aurait fait reconnaître pour un militaire, alors même que l'on n'eût pas remarqué qu'il portait une cravatte de taffetas noir, bordée d'un liseré blanc, et qu'un parement de drap cramoisi sortait de la manche droite de la blouse de toile bleue qu'il avait passée par-dessus ses vêtements.

Cet homme était effectivement un ancien soldat : il se nommait Vivant Beaugey.

Enrôlé volontairement au mois de juin 1793, il avait reçu récemment son congé, et il était arrivé le soir même à Saint-Révérien après dix années d'absence.

En reconnaissant Brulard, à son entrée dans la salle de l'auberge, son visage ouvert et calme s'était subitement assombri. Brulard, de son côté, avait manifesté une sorte de trouble qui s'était trahi par l'altération soudaine de sa physionomie : ses yeux presque toujours inquiets, étaient devenus hagards, et ses joues creuses, habituellement livides, avaient pris une teinte cadavérique.

CHAPITRE III.

Le soldat de la république.

Le sentiment de répulsion qui s'était peint sur les traits de l'ancien soldat, en reconnaissant Brulard, et l'effroi que ce dernier n'avait pu dissimuler, étaient restés un secret pour les témoins de ce petit incident, et chacun semblait à peu près dans son état naturel au moment où nous trouvons tous nos personnages réunis.

Toutefois un observateur attentif aurait pu remarquer avec un certain étonnement, que Vivant Beaugey, qui avait pris place sur le banc à côté du maire de son village, s'était posé de manière à lui présenter l'épaule, et qu'en causant il affectait de ne s'adresser qu'aux trois individus qui étaient venus avec lui, et à Denis, debout devant la cheminée à laquelle il tournait le dos faisant face à la table.

Brulard avait dévoré en silence ce sans-façon un peu méprisant, et pour l'atténuer aux yeux de son ami le notaire, il jetait de temps en temps dans la conversation quelques mots auxquels le soldat ne répondait que par de brusques monosyllables, ce dont il se dispensait même le plus souvent.

— Est-ce que vous ne venez pas boire un verre de vin avec nous, maître Denis? demanda Vivant à l'aubergiste.

—Très-certainement, mon garçon, répondit l'ex-piqueur, je ne demande pas mieux

que de trinquer à ton heureux retour dans tes foyers. Diable ! il paraît que tu as vu de ces pays depuis dix ans.

Ceci répondait à une rapide relation de ses campagnes que venait de faire le soldat congédié.

Et Denis, prenant une chaise, alla s'asseoir au bas bout de la table, près de Vivant et de ses trois compagnons.

On peut supposer qu'il s'attendait à cette invitation, car il trouva un verre tout préparé pour lui.

— A ta santé, mon garçon! dit-il; ma foi, je suis bien aise de te revoir !

— Merci, et à la vôtre, maître Denis !

Et les verres se choquèrent avec un bruit joyeux.

— Mon brave, je bois aussi à ta bienvenue, reprit Brulard en avançant la main pour trinquer avec son dédaigneux voisin.

— Monsieur le maire, je vous salue, répondit sèchement le soldat en reposant sur

la table son verre qu'il avait vidé d'un trait pendant que Brulard parlait.

Et il se mit à raconter la campagne d'Égypte dont il avait déjà dit quelques mots, pendant que Denis était devant la cheminée.

— Comme tu voudras, mon garçon, interrompit l'ex-piqueur qui avait écouté avec un vif intérêt le récit d'une de ces marches homériques de nos soldats à travers les mornes solitudes du désert : comme tu voudras ; mais pour mon compte je ne me soucierais pas de faire la guerre dans ces pays-là : le soleil y est trop chaud et les cabarets y sont trop rares.

— Vous avez raison d'une manière, maître Denis, repartit Vivant ; mais, voyez-vous, nous avions un grand agrément en Égypte...

— Lequel? interrompit à son tour Brulard qui s'obstinait à vouloir contraindre le soldat à s'adresser à lui comme aux autres.

Il put croire qu'il y était parvenu, car Vivant répondit aussitôt :

— Lequel? vous voulez savoir lequel, citoyen Brulard? eh bien, je vais vous le dire: c'est qu'en Égypte nous étions sûrs de n'avoir jamais à nous battre contre des Français.

— Des émigrés ne sont pas des Français, balbutia Brulard, de sa voix grêle et criarde.

— Comment, vous dites encore de ces bêtises-là, citoyen Brulard? riposta le soldat avec vivacité : c'était bon il y a dix ans, quand nous étions tous ivres et fous. Vous êtes bien arriéré pour un maire.

Et faisant un brusque mouvement il tourna tout à fait le dos à Brulard, puis il reprit sa narration juste au point où il l'avait laissée.

Quand elle fut finie et qu'il eut répondu à quelques questions que Denis lui adressa, il se mit à interroger à son tour l'ex-piqueur sur les événements qui s'étaient passés *au pays* pendant ses dix années d'absence.

Il demanda ce qu'avait fait celui-ci, ce

qu'était devenue celle-là ; quel ancien du village était mort, quelle jeune fille s'était mariée ; qui avait été tué à l'armée, et qui en était revenu ; mais en s'informant de toutes ces choses, on sentait à la distraction avec laquelle il écoutait les réponses qui lui étaient faites, qu'il avait dans l'esprit une préoccupation dont il ne parlait pas, une secrète inquiétude sur laquelle il ne jugeait pas à propos de s'expliquer encore. Avait-il laissé en partant une fiancée, dont il craignait d'apprendre le mariage ? non, puisqu'il avait nommé l'une après l'autre toutes les filles de Saint-Révérien. Était-il dans le doute sur le sort de sa famille ? pas davantage, car lorsqu'il s'était engagé il n'avait plus ni père, ni mère, ni frère, ni sœur. Que lui restait-il donc à savoir qui pût le tenir en soucis? plus il parlait, plus les circonstances dont il s'enquérait étaient minimes, et plus il paraissait agité et anxieux de ce qu'on pourrait lui dire. Enfin ses questions devinrent si insignifiantes,

qu'il semblait vraiment qu'en les faisant il eut l'espoir que Denis, ou l'un des trois paysans qui l'écoutaient, devinerait sa pensée et irait au-devant de son secret désir.

Mais il n'en fut rien ; on se borna à le satisfaire sur les demandes qu'il formulait nettement.

Enfin n'y tenant plus, il s'écria d'une voix frémissante d'impatience :

— Mais le château ! le château ! pourquoi ne m'en dites-vous rien ?

A cette brusque interpellation, Brulard, qui n'avait pas perdu un seul mot de tout ce qui avait été dit, se tordit comme un chacal qui reçoit un coup de fusil dans le flanc.

— Le château ? repartit Denis : que veux-tu que je t'en dise, mon pauvre Vivant ? Il est toujours là-haut sur les rochers... un peu plus en mauvais état, par exemple, que lors de ton départ.

— Il n'y a donc personne pour en prendre soin ? demanda le soldat dont la mâle phy-

sionomie exprima tout à coup une vive sensibilité mêlée à son impatience.

— Oh! ce n'est pas le monde qui y manque, reprit l'ex-piqueur. Il y a d'abord la vieille Adrienne Petit-Jean qui n'en a pas bougé... tu sais? l'ancienne femme de charge du... du... enfin, n'importe, tu me comprends... ensuite il y a encore le père Lory, son gendre, sa fille, son fils et sa bru avec tous leurs enfants; ton cousin Dorier aussi...

— Et qu'est-ce qu'il fait là mon cousin? interrompit brusquement le soldat.

— Ce que font les autres; il est allé s'y loger pour n'avoir pas de loyer à payer.

— Eh bien! moi, j'irai lui dire demain que ce n'est pas là sa place.

— Il est bien capable de te répondre que tu te mêles de ce qui ne te regarde pas, dit un des paysans.

— C'est ce que nous verrons! s'écria Vivant. Ah çà! poursuivit-il en frappant du poing sur la table, le pillage dure donc tou-

jours? Mais l'autorité qu'est-ce qu'elle fait? Est-ce qu'il n'y en a plus dans ce village?

— Les autorités de la république ne sont pas chargées de protéger les biens des traîtres, dit Brulard.

Vivant se retourna comme un lion, et posant sa mâle figure en face du visage livide du maire, arrêtant sur les yeux ternes et vagues de celui-ci son regard énergique, indigné et flamboyant, il repartit d'une voix terrible :

— Je ne vous parle pas, citoyen Brulard! et à la manière dont je vous ai répondu plusieurs fois, vous avez dû voir que je ne me souciais pas d'entrer en conversation avec vous. Je vous défends de m'adresser la parole! ajouta-t-il avec plus de force. Je suis ici avec des amis, et...

— Vous n'avez pas toujours été si fier, balbutia Brulard en se reculant par précaution jusqu'au bout du banc qu'il occupait.

— C'est vrai, reprit Vivant avec la même fermeté, sa voix ayant cependant une expression plus mélancolique; mais c'est parce que j'ai eu le malheur de vous écouter une fois dans ma vie, que je ne veux plus le faire: tâchez de vous en souvenir, et laissez-moi tranquille.

Et il tourna de nouveau le dos au maire qui semblait terrifié.

Les trois paysans gardaient un morne silence: ce n'est pas qu'ils aimassent ou estimassent Brulard, ils n'étaient même pas fâchés intérieurement de le voir humilié; mais le souvenir du pouvoir que cet homme avait exercé pendant le règne de la terreur les tenait en crainte, et tout en approuvant au fond leur ami Vivant, ils ne voulaient pas donner une approbation verbale à ses énergiques paroles.

Cette réserve était imitée par Denis: l'expiqueur était aussi prudent dans ses paroles que dans sa conduite.

Vivant promena autour de lui un regard interrogateur et fier qui semblait dire à ses trois compagnons : « Vous ne me soutenez pas? mais après tout que m'importe? »

— Puisqu'il faut vous mettre les points sur les *i*, reprit-il avec une fermeté de voix égale à l'assurance de son regard, je vous demanderai si, depuis que la paix est rétablie partout, on a eu des nouvelles du ci-devant comte de Brancion?

Au nom de son ancien maître, la physionomie de Denis parut s'émouvoir. Sa bouche, sur laquelle errait le plus souvent un sourire exprimant une jovialité railleuse, se contracta avec un léger tremblement des lèvres, et son œil vif se voila d'un nuage de tristesse.

— Le ci-devant comte... le ci-devant comte... dit-il : tu veux savoir.

— Eh! oui, morbleu! je veux savoir si on soupçonne ce qu'il est devenu, et je ne

vous ai parlé de son château que pour que vous me répondiez en me parlant de lui-même. Enfin, que s'est-il passé à ce sujet? tous les émigrés rentrent, pourquoi, lui, n'est-il pas déjà ici?

— Il n'a écrit à personne de nous depuis le jour de son départ, répondit Denis d'une voix grave... Mais, dis-moi, Vivant, continua-t-il après quelques secondes de silence, par quel hasard prends-tu comme cela des informations?... Je croyais...

En ce moment Brulard fit un signe au notaire qui était resté témoin muet de cette scène, et tous deux se levèrent comme des gens qui se disposent à partir.

Effectivement, le premier solda la dépense qu'ils avaient faite, puis il s'approcha lentement de Vivant Beaugey et il lui dit :

— Citoyen Beaugey, comme je ne puis prendre au sérieux vos paroles de tout à l'heure, je veux bien vous dire qu'il va y avoir une place de garde-champêtre à don-

ner, et qu'il ne dépend que de vous... Vous devez me comprendre...

Et il se mit à rire de ce rire que nous connaissons déjà.

Mais il se tut tout à coup, glacé par le regard méprisant avec lequel Vivant le toisa de la tête aux pieds.

— Eh bien! cela ne vous va pas? balbutia-t-il. Trois cents francs par an sont pourtant bons à prendre...

— Vous m'avez acheté une première fois, vous ne m'achèterez pas une seconde! s'écria Vivant d'une voix de tonnerre. Et si jamais vous vous avisiez de m'offrir encore votre place de garde-champêtre, ou toute autre qu'il faudrait devoir à la protection d'un homme tel que vous... je vous écraserais sous mes pieds comme une chenille! tenez-vous-le pour dit.

Brulard fit un bond en arrière au moment où le soldat, terminant sa menace, se soulevait sur son banc comme s'il allait l'exécuter.

Le notaire suivit le mouvement de retraite de son ami le magistrat, et ils disparurent tous les deux.

— Comme tu y vas, mon garçon ! dit l'ex-piqueur. Mais, après tout, il n'y a pas de mal à cela : il fait un peu trop d'embarras. Seulement tiens-toi ferme sur tes deux jambes, car tu as maintenant en lui un ennemi mortel.

— Je ne le crains pas ! son temps est, Dieu merci, passé.

— Il voudrait bien encore mordre, reprit Denis ; mais ses dents sont comme celles des mâchoires de loups clouées à ma porte : si elles grincent toujours, elles ne serrent plus... Voyons, à ta santé encore, Vivant ! ajouta-t-il en remplissant les verres; et maintenant que nous sommes entre amis, parlons le cœur sur la main.

— Ce n'est pas à ma santé qu'il faut boire, repartit le soldat en soulevant son verre. J'en ai une autre à vous proposer... une

autre qui doit vous être chère à tous.

— Celle de la république? dit un des paysans : eh bien ! pourquoi pas?

— La république n'est pas malade, reprit Vivant.

— Alors, c'est celle du premier consul? fit un autre paysan ; ça peut se faire.

— Le premier consul se porte bien, interrompit le soldat ; et puis je bois à sa santé tous les jours ; c'est par là que je commence le matin.

— Je devine, poursuivit aussitôt Denis en baissant la voix et en avançant la tête pour parler de plus près aux personnes assises à sa droite et à sa gauche. Je devine, répéta-t-il, tu veux boire aux absents !

— Oui, maître Denis ! oui, je veux boire aux absents, et vous le voulez aussi, n'est-ce pas, mes amis ?

— C'est vrai que c'était du brave monde, dit l'un des paysans.

— Et charitable ! ajouta vivement l'autre.

— Et pas fier ! continua le troisième.

— Moi d'abord, je n'ai jamais cessé de les aimer, reprit à son tour Denis; et ce n'est pas ma faute s'ils ont quitté le pays.

— Vous êtes bien heureux, maître Denis, de pouvoir parler ainsi... moi je ne peux pas en faire autant !

Et Vivant qui avait prononcé ces paroles avec un accent douloureux, posa devant lui le verre qu'il tenait toujours levé, prêt à porter son toast aux absents, comme avait dit Denis, et il passa à plusieurs reprises sa main sur son front contracté par le réveil d'un souvenir pénible.

— Si tu as fait quelques *petites jeunesses,* il ne faut pas te chagriner pour cela, dit le piqueur en secouant doucement le soldat par le bras, pour l'arracher à ses pensées de tristesse.

— N'appelez pas ça des jeunesses, maître Denis !... j'avais vingt ans, et à cet âge on devrait savoir ce que l'on fait.

— D'abord, non, à vingt ans on ne sait pas ce qu'on fait, et la preuve c'est que je me suis justement marié dans ces environs-là; et pour ce qui te regarde, tu n'as pas plus de torts que les autres...

— Ce serait déjà beaucoup trop, interrompit le soldat d'une voix sombre.

— Je ne te dis pas le contraire, mais...

— Mais j'ai été plus coupable que les autres! interrompit de nouveau Vivant avec une morne énergie. Vous ne savez donc rien, maître Denis?

— Je sais que le jour du feu tu es allé là-bas comme tous ceux du village, quand tu as vu que ça commençait à *clairer;* mais, après tout, il valait encore mieux prendre ces meubles que de les laisser brûler comme des *chenevottes*.

— Je ne suis pas allé là-bas avec les autres... j'y étais avant eux... murmura le soldat avec une sorte d'accablement dans la voix.

— Ah ! fichtre ! fit Denis en reculant sa chaise comme pour s'éloigner de Vivant.

— Vous me comprenez donc ? demanda celui-ci.

— J'en ai peur, répondit Denis. Mais c'est égal, ajouta-t-il aussitôt en se rapprochant de la table, si tu as fait le mauvais coup que je pense, il y avait sûrement quelqu'un derrière toi pour te pousser au mal ?

— C'est la vérité.

— Et celui-là c'était Brulard ?

— Vous l'avez dit.

— Ce qui fait que tu l'as en horreur, et que tu voudrais...

— Me venger de lui ? non, non, maître Denis... c'est-à-dire j'en aurais bien envie, mais il se trouve de par le monde quelqu'un qui me l'a défendu, et j'ai donné ma parole... seulement je n'ai pas promis de ne pas le mépriser et de lui cacher que je le hais.

— Ah ! tu as donné ta parole de ne pas lui faire de mal ? qui diable peut s'intéresser

à lui? Je ne vois qu'une personne qui en soit capable, et celle-là tu n'as pas pu la rencontrer.

— Qu'en savez-vous?

— Mais tu demandais de ses nouvelles tout à l'heure.

— Et j'en demande encore! mais vous ne savez rien! vous ne vous inquiétez pas s'ils sont morts ou vivants! Vous apprenez que tous les émigrés des environs sont rentrés, et vous ne cherchez pas à savoir pourquoi ceux de notre village ne sont pas encore de retour! Excusez-moi, maître Denis, mais ce soir en entrant dans la vallée de Saint-Révérien, le cœur bien inquiet, croyez-moi, je pensais que ce serait vous qui pourriez me tirer d'inquiétude... Je me disais : « Ils ont été si bons pour lui qu'il ne peut ignorer leur sort. » Eh bien! je crois encore que je ne me trompais pas! vous savez quelque chose, mais vous vous défiez du soldat de la république, et...

— Je te jure que je ne sais rien, Vivant, interrompit Denis, et je t'affirme aussi que je ne mérite pas les reproches que tu m'adresses. J'ai souvent pensé à eux... plus d'une fois même j'ai voulu leur écrire... mais où? mais comment? Quand on a commencé à être plus tranquille, je suis allé au château pour questionner la vieille Adrienne; elle n'a jamais voulu me répondre, et elle m'a chassé en me disant que j'étais un coquin comme les autres, quoique je n'aie, excusez-moi, mon pauvre Vivant, ni pillé, ni brûlé.

— Enfin, désirez-vous sincèrement leur rentrée? interrompit à son tour le soldat en arrêtant sur Denis un regard pénétrant.

— Très-certainement, je la désire... et cependant, vois-tu, qu'est-ce qu'ils feront dans leur château qui tombe tous les jours un peu dans la vallée?

— Ils le rebâtiront.

— Avec quoi?

— Avec le prix d'une partie de leurs terres qu'ils vendront.

— Mais elles sont vendues.

— Vendues! et par qui?

— Par la république.

— Et qui a osé les acheter?

— Dame! tout chacun : le citoyen Brulard les plus gros morceaux, puis un peu celui-ci, un peu celui-là.

— Mais pas vous, maître Denis, n'est-ce pas?

— Moi, je n'en ai guère, mon garçon, répondit l'ex-piqueur d'un ton qui aurait voulu être dégagé. J'avais même dit que je n'en achèterais pas du tout... et puis quand j'ai vu que, moi ou d'autres, il fallait toujours que tout y passe, alors j'ai pris mon parti... mais s'ils reviennent jamais! tu comprends...

— Allons, allons, je vois que vous êtes un brave homme, repartit le soldat en tendant la main à l'aubergiste, et puisque cela

est ainsi, je vous donnerai des nouvelles.

— Tu les as vus?

— J'ai vu le ci-devant comte! je l'ai vu, et c'est pour cela que je voudrais, au prix de la moitié de ma vie, qu'il fût de retour, afin de pouvoir lui consacrer l'autre. Malheureusement, poursuivit-il avec un abattement qui contrastait avec la chaleur qu'il venait de montrer, malheureusement mes nouvelles ont déjà sept ans de date.

— Sept ans! fit Denis en secouant la tête : tu n'es guère plus avancé que moi, mon pauvre Vivant! mais enfin conte-moi ce que tu sais, et s'il y a moyen d'aller les chercher, de leur envoyer de l'argent... eh bien! nous arrangerons cela à nous deux.

— Écoutez-moi donc.

Denis remplit son verre, déboucha deux ou trois bouteilles qu'il alla prendre sur un buffet, jeta quelques grosses souches sur le foyer, et quand il eut repris sa place à table, Vivant commença en ces termes :

CHAPITRE IV.

L'incendiaire et l'incendié.

— Ce n'est pas seulement une histoire que j'ai à vous raconter ; c'est d'abord une confession que j'ai à vous faire, dit l'ancien soldat d'une voix grave et triste.

« Vous avez cru, maître Denis, et vous aussi peut-être, camarades, que le jour de l'incendie et du pillage du château j'avais seulement fait comme les autres... c'est une erreur... le feu a été mis par moi !

« Vous vous souvenez de Louise Thévenin, la nièce du citoyen Brulard? Je l'aimais et elle m'aimait aussi; mais elle était riche et moi j'étais pauvre. Cependant je la demandai en mariage à ses parents et elle me fut accordée. Nos bancs étaient déjà affichés à la mairie, on devait les publier à la messe le lendemain, lorsque le père de ma fiancée vint me dire qu'il me retirait sa parole et que le mariage ne se ferait pas. Je le questionnai vivement sur ses raisons, il ne voulut pas me les faire connaître; je m'adressai à sa femme, elle fut aussi silencieuse que lui. Ne sachant où donner de la tête, je courus chez le citoyen Brulard, alors valet de chambre du château, sous le nom de Champagne, comme vous savez, et je le suppliai d'intercéder pour moi auprès de sa sœur et de son beau-frère, et tout au moins de savoir d'eux les motifs de leur conduite à mon égard. Brulard eut l'air de s'intéresser vivement à mes peines, et il me promit de remuer ciel et

terre pour me servir. Quelques jours après il vint me trouver dans la futaie du *grand Breuil* où je travaillais. En le voyant de loin, je jugeai qu'il n'avait pas de bonnes nouvelles à me donner, car il marchait lentement et sa tête était inclinée sur sa poitrine. Je posai ma cognée contre un chêne, et je l'attendis. J'avais le cœur bien serré, comme vous pouvez croire. Ses premières paroles ne me rassurèrent pas.

— Mon pauvre Vivant, me dit-il, en me serrant la main, il faut te guérir de ton amour : Louise ne sera jamais ta femme.

— Mais pourquoi, mon Dieu ! lui demandai-je ?

— Pourquoi, mon garçon ? je ne sais trop que te répondre : tout ce que je puis faire, c'est de t'assurer que Thévenin et sa femme n'ont rien contre toi, et que si cela ne dépendait que d'eux tu serais leur gendre ; mais....

— Mais quoi ! m'écriai-je.

— Mais tu es un brave garçon, et ils ne veulent pas te tromper, à ce qu'ils disent : voilà tout ce que j'ai pu savoir d'eux.

« Ces paroles qui me semblèrent accuser Louise me mirent au désespoir. Je pressai Brulard de questions ; je lui dis que j'aurais le courage de tout entendre, j'allai jusqu'à me jeter à ses pieds pour obtenir de lui la vérité, il persista à m'assurer qu'il ne savait rien d'une manière positive, et qu'il n'avait que des soupçons vagues dont il ne voulait pas me faire part. Tout ce que je puis faire pour toi, mon pauvre Vivant, me dit-il avant de me quitter, c'est de tout te révéler si jamais j'ai des preuves.

« Il me quitta sur cette assurance bien peu consolante pour mon amour, et il me laissa en proie à toutes les peines de la jalousie et de l'incertitude.

« J'ai oublié de vous dire que le matin même du jour où le père Thévenin était venu me signifier que je ne devais plus compter

sur la main de sa fille, on avait fait partir Louise, soi-disant pour aller chez sa marraine dans les Vosges. Il me fut donc impossible d'avoir une explication avec la seule personne qui me l'aurait, j'en suis sûr, donnée franche, et je restai avec tous mes tourments.

« Ceci se passait au mois de novembre 1792. La révolution marchait grand train, comme vous savez. On pillait et on brûlait tous les châteaux du voisinage, et on nous répétait que c'était justice de châtier ces nobles qui depuis si longtemps opprimaient le peuple de toutes les manières. Quelques paroles que Brulard laissa échapper devant moi et dont il eut l'air de se repentir ensuite, m'avaient fait supposer que le comte de Brancion auquel je n'avais jamais fait de mal, que j'aurais défendu au prix de mon sang si on fût venu l'attaquer, avait été pour quelque chose dans la rupture de mon mariage. Cette pensée une fois entrée dans ma tête n'en sor-

tit plus. Je la retournai de toutes les façons et bientôt elle se changea en un soupçon horrible. Brulard, devenu maire du village, avait cessé ses fonctions de valet de chambre du château, mais il en fréquentait toujours les habitants qu'il avait l'air de protéger. L'hiver s'écoula ainsi : je ne travaillais plus, et pour tâcher d'oublier mon chagrin, je partageais mon temps entre le cabaret et la société populaire du village. Ma haine pour les nobles grandissait chaque jour. Quand on faisait entendre des paroles de modération dans les lieux où j'étais, j'y répondais par des cris de fureur et de vengeance. Brulard, l'infâme Brulard, aussi hypocrite que méchant, me reprochait quelquefois ma violence, et blâmait ce qu'il appelait, dans son jargon de gazette, l'excès de mon zèle ; puis, le misérable qu'il était ! il me faisait exciter par-dessous main : j'ai eu la preuve de tout cela plus tard.

« Un soir, vers la fin d'avril, je sortais de

la maison commune où se tenait, comme vous devez vous en souvenir, la société populaire, et je retournais chez mon oncle Dorier qui m'avait donné asile, lorsque je fus rejoint par Francis Leblond : vous savez bien, le grand Francis qui s'est engagé un peu de temps après moi. Comme il avait une assez *belle main*, on l'avait fait secrétaire de la mairie, et il était par conséquent très au courant de tout ce qui se passait.

— Il y a du nouveau, me dit-il en m'abordant ; mais c'est un grand secret dont il ne faudra parler à personne.

— Qui ne veut pas qu'on en parle ?

— Le citoyen Brulard.

— Et pourquoi ne le veut-il pas ?

— Pour qu'il n'arrive pas de peine à ceux du château.

— Il est bien bon enfant.

— C'est ce que je lui ai dit.

— De quoi s'agit-il ?

— Nous avons la preuve que le ci-devant

comte correspond avec les émigrés, et le citoyen Brulard ne veut pas le dénoncer au comité révolutionnaire de Chaumont qui lui ferait son affaire tout de suite.

— Eh bien ! je ne le blâme pas, répondis-je. Qu'on chasse les nobles, qu'on les tue même s'ils font résistance, mais les dénoncer... fi donc !

— Si tu savais quelque chose que je sais, moi, repartit Francis, tu ne parlerais pas comme tu parles.

« Ces mots étaient à peine prononcés, que l'image de Louise se présenta à ma pensée. Le sang me monta au visage ; je me sentis frémir de la tête aux pieds, et saisissant Francis par le bras, je lui dis à moitié fou :

— Que sais-tu ?

— On m'a fait promettre que je ne le dirais pas.

— Dis-le ou je te tue !

« Et tirant le sabre que je portais toujours

à mon côté, dans ce temps-là, j'en appuyai la pointe sur la poitrine de Francis.

« Nous étions seuls, mon mouvement avait été si prompt que Francis n'avait pas eu le temps de se mettre en défense; il eut peur et céda.

— Eh bien! me dit-il en abaissant mon arme, tu trouves que c'est mal de dénoncer les nobles qui conspirent, et le ci-devant comte de Brancion ne s'est pas gêné pour t'enlever ta fiancée.

— C'est donc vrai! m'écriai-je.

— Mais sans aucun doute. Le citoyen Brulard connaît tous les détails de l'affaire; il en a eu les preuves entre les mains.

— Il t'avait défendu de me le dire?

— Oui, il prétendait que tu ferais des folies.

— Adieu, Francis.

— Où vas-tu?

— Chez le citoyen Brulard.

— Pourquoi faire?

— Pour lui rappeler une promesse qu'il m'a faite.

— Si tu lui dis que je t'ai tout avoué, ajoute que tu m'y as forcé le pistolet sur la gorge.

— Sois tranquille !

« Dix minutes après j'entrais chez le citoyen Brulard qui logeait à la maison commune.

« Il eut l'air surpris de me voir, et cependant le monstre m'attendait !

« Il était assis devant une grande table couverte de papiers. Un énorme pistolet d'arçon était posé à sa gauche sur la table, un sabre nu se trouvait à sa droite à la portée de sa main.

« Il était vêtu d'une carmagnole couleur sang de bœuf ; un immense bonnet rouge couvrait son front.

« Je vous ai dit que mon arrivée avait paru lui causer de la surprise.

— Que veux-tu ? me demanda-t-il brusquement.

— Te rappeler une promesse que tu m'as faite, lui répondis-je avec la familiarité révolutionnaire.

— Parle vite ! la patrie est en danger ! je n'ai pas une minute à perdre ! quelle est cette promesse ?

— C'est de me dire pourquoi Louise Thévenin n'a pas voulu m'épouser.

— Mais si je ne le sais pas ?

— Tu le sais.

— Qui te l'a dit ?

— Francis Leblond.

— Francis Leblond est un bavard.

— Il n'a pas pu faire autrement que de parler : je lui ai mis la pointe de mon sabre sur la poitrine... C'est comme toi, continuai-je après quelques secondes de silence, si tu ne me dis pas ce que tu sais, je te brûlerai la cervelle.

« Et prenant le pistolet qui était sur la table, je l'armai et je couchai Brulard en joue.

« Sa physionomie aurait dû exprimer de la crainte ou de la colère : elle ne montra qu'une joie féroce : j'en fis la remarque, et cependant cela ne m'éclaira pas. Je ne me connaissais plus.

— Je te dirai tout ce que je sais, mais c'est à une condition, fit-il.

— Je ne veux pas de conditions : tu parleras, et moi je ferai de tes paroles tel usage qu'il me plaira d'en faire.

— Eh bien ! Louise Thévenin te trahissait. Quand ses parents t'ont retiré leur parole, ils le savaient ; quand ils t'ont dit qu'ils l'avaient envoyée chez sa tante, ils mentaient pour moins te chagriner... Elle avait disparu la nuit précédente.

— Où est-elle allée ?

— Personne ne le sait.

— Qui l'a enlevée ?

— Que t'importe ? Elle ne t'aimait pas ; elle t'a trompé ; le reste n'a aucune importance.

— C'est justement ce reste que je veux savoir : ce que tu m'as dit je m'en doutais déjà.

« Et je relevai le pistolet que j'avais abaissé.

« Brulard laissa glisser entre ses lèvres minces et serrées le nom du comte de Brancion... Il aurait bien voulu ne pas rire après l'avoir prononcé ; mais son habitude fut plus forte que lui, et il laissa échapper son affreux ricanement.

« Je remis le pistolet sur la table, et je me disposai à sortir : Brulard me retint par un geste.

— Ne va pas faire de bêtises au moins, me dit-il d'une voix sévère.

— Je me ferai justice.

— La loi le défend, et la religion aussi.

— La religion ! la loi ! allons donc, citoyen Brulard ! Ne m'as-tu pas dit que tous les prêtres étaient des menteurs, et qu'il n'y avait plus de loi que la volonté du peuple ? Je suis le peuple, moi !

— Mais la morale... mais l'humanité... reprit Brulard en ricanant entre chaque mot. Enfin, voyons, que comptes-tu faire? si c'est raisonnable je ne t'en empêcherai pas.

— Le ci-devant m'a frappé dans mon bonheur, je le frapperai dans le sien !

— Tu ne peux pas lui enlever sa femme comme il t'a enlevé ta promise.

— Je le sais bien ; mais je puis aller chez lui demain avec mon fusil à deux coups tuer la comtesse sous ses yeux et le tuer ensuite.

« Le visage de Brulard exprima sur-le-champ une vive inquiétude que je mis sur le compte de son humanité, enfant insensé que j'étais !

— Écoute, me dit-il, la vengeance est toujours une vilaine chose ; mais cependant si elle est excusable, c'est dans ta position. Maintenant je trouve que si tu fais tant que de t'y abandonner, il faut frapper juste... Or, ce n'est pas en tuant un homme qu'on

se venge de lui, c'est en le faisant souffrir lentement.

— Je n'aime pas cela... je veux pouvoir me débarrasser de ma haine afin de n'y plus penser.

« Sa figure prit une expression de pitié et presque de mépris ; il me sembla même qu'il avait haussé légèrement les épaules.

— C'est une affaire qui mérite réflexion, me dit-il : promets-moi d'attendre vingt-quatre heures au moins.

— Je ne promets rien.

— Conduis-toi comme tu voudras ; mais alors je te préviens que je ferai avertir le ci-devant comte d'avoir à se tenir sur ses gardes, et alors tu perdras tout, au lieu qu'en m'écoutant...

— Eh bien ! je te promets d'attendre, répondis-je. Mais pas longtemps.

« Je m'éloignai là-dessus, bien décidé à ne différer ma vengeance que pour la mieux

assurer et la rendre plus terrible si cela se pouvait.

« Le lendemain, Brulard me fit appeler ; mais cette fois la menace ne pouvait pas être de mon côté : Francis Leblond était assis auprès du maire, et tous deux avaient des pistolets à leur ceinture. Moi je n'avais que mon sabre, et une table me séparait d'eux.

— J'ai bien fait hier de t'engager à attendre, car j'ai appris une chose importante depuis, me dit-il.

— Laquelle ?

— Louise ne t'a pas trompé.

— Tu mens pour sauver le comte ! tu es un faux patriote !

« Voyez, mes amis, quelle était ma folie ! j'appelais Brulard un faux patriote parce qu'il voulait sauver la vie à un de ses semblables !

— Je ne cherche pas à protéger le comte, dit-il. C'est toujours lui qui a enlevé Louise. Seulement elle ne l'aimait pas, elle ne l'a

jamais aimé, et elle repousse toujours son coupable amour.

— Es-tu bien sûr de ce que tu dis là? m'écriai-je transporté de bonheur, mais plus que jamais décidé à me venger, puisque je la vengeais aussi.

— Comme de mon existence.

— Alors que faire?

— Forcer le ci-devant comte à émigrer, ou l'envoyer à la guillotine en le dénonçant.

— J'aimerais toujours mieux le tuer.

— Je ne te dis pas le contraire; mais si, comme j'ai lieu de le croire, la pauvre Louise est dans un des souterrains du château, et que le comte seul le sache, il emportera ce secret dans la tombe, et alors, tu comprends...

— Mais si on l'envoie à la guillotine, ce sera la même chose.

— A peu près. Cependant comme il sera interrogé au tribunal révolutionnaire, on

pourra savoir où est la malheureuse enfant ; mais de tous ces moyens, le plus sûr serait encore l'émigration.

— Il n'a qu'à emmener Louise avec lui.

— Il s'en gardera bien, sa femme l'accompagnera.

— C'est juste... Mais dans tout ça, il ne sera pas puni, et moi je ne serai pas vengé.

— Pas vengé ! laisse donc, imbécile ! me dit Brulard : pas vengé ! quand il sera proscrit, errant ; qu'il verra mourir de faim sa femme et son fils sur la terre étrangère, ou qu'il sera obligé de mendier pour les nourrir ! pas vengé ! pas vengé ! mais tu le seras presque trop.

— Ils pourront revenir un jour.

— S'ils reviennent, ce sera pour trouver la misère ici, ce qui leur fera plus de mal au cœur encore que de la subir à l'étranger.

« Dans ma haine aveugle, dans mon dé-

sir insensé de revoir Louise et de la venger de tout ce qu'elle avait dû souffrir, il me semblait que Brulard avait raison dans tout ce qu'il disait, et je m'abandonnai à lui les yeux fermés.

« Que vous dirai-je de ma vie pendant quinze jours? J'étais devenu une machine, un instrument que Brulard faisait agir ou paralysait à son gré. Je n'avais pas même la volonté terrible de l'homme qui sait faire le mal parce qu'il désire le faire ; j'étais l'arme brutale qui obéit au bras qui la pousse sans savoir pourquoi elle frappe. Brulard ne put trouver personne pour aller dénoncer le comte à Chaumont ; ne voulant pas y aller lui-même à cause de sa position d'ancien domestique, il me dit d'y courir à sa place, et comme j'hésitais à faire cette odieuse commission, il me fit entendre qu'il avait découvert la retraite où le comte cachait Louise, et qu'il me l'indiquerait si je lui obéissais... J'obéis !

Denis et les trois paysans poussèrent en même temps quatre exclamations, qui toutes exprimaient l'horreur à divers degrés.

— Vous avez raison de me regarder comme un grand coupable, dit avec douceur l'ancien soldat... et cependant vous ne savez pas encore tout ce que j'ai fait.

« Quelques jours après, continua-t-il, Brulard vint me trouver.

— Ça va mal, me dit-il.

— Pourquoi ?

— Le comité révolutionnaire de Chaumont ne veut pas faire arrêter le comte de Brancion, sous prétexte que son arrestation soulèverait le pays : il faut qu'il émigre absolument. Nous n'avons plus que ce moyen de nous en débarrasser.

— Mais comment le forcer à partir ?

— Rien n'est plus facile, pourvu que tu veuilles m'aider.

— Ça me fera-t-il retrouver Louise ?

— Sans aucun doute.

— Eh bien ! je suis tout prêt : que faut-il faire?

— Viens chez moi ce soir, à la tombée de la nuit, et je t'expliquerai l'affaire.

CHAPITRE V.

L'incendiaire et l'incendié.

(Suite.)

« Je fus trop exact au rendez-vous que Brulard m'avait donné, car le soleil se couchait à peine quand j'arrivai à la maison commune, où je vous ai dit qu'il demeurait depuis que l'élection l'avait fait maire.

« Quand j'entrai dans la salle où il se te-

nait habituellement, il était en conférence avec Thévenin, le père de ma prétendue, de ma pauvre Louise.

« Ils étaient assis tous les deux devant la grande table qui servait de bureau à la mairie, et ils paraissaient tellement absorbés dans l'examen d'une immense pancarte étendue devant eux, qu'ils ne s'aperçurent pas d'abord de ma présence.

« Cette pancarte, que je reconnus sur-le-champ pour l'avoir souvent vue au château dans la salle des archives, où elle occupait un pan de mur, en face d'une autre sur laquelle était peint une espèce d'arbre dont les rameaux supportaient, sur leurs branches drôlement contournées, des ronds au centre desquels était écrit le nom de Brancion; cette pancarte, dis-je, était le plan général de la seigneurie de Saint-Révérien, ce que nous appelons le finage de la commune.

« Le comte l'avait fait faire il y avait peu d'années, comme vous savez, maître Denis,

par un géomètre en renom dans le pays. Tout y était marqué sans exception, avec cette seule différence que les nombreux héritages du ci-devant seigneur étaient coloriés de manière à ce que l'on reconnaissait tout de suite ce qui était bois, terre, ou prairie, et que les petites parcelles de champ appartenant à divers particuliers du village étaient simplement désignées par un encadrement noir fait à la plume.

« Je vous ai dit que mon entrée n'avait point été remarquée d'abord par Brulard et Thévenin.

« Ils étaient assis l'un à côté de l'autre, appuyés sur la panearte qu'ils paraissaient examiner avec la plus grande attention.

« On eût dit deux généraux disposant le plan d'une bataille : j'en ai vu comme cela souvent à l'armée, depuis, quand j'allais en ordonnance au quartier général.

— C'est bien entendu comme cela, disait Brulard à Thévenin : il faut bien laisser

quelque chose pour les autres, afin qu'ils ne crient pas.

« Ces paroles, dont je ne compris pas le sens...

Ici Vivant Beaugey fut interrompu dans son récit par l'ex-piqueur qui lui dit :

— Pardon, mon garçon, si je te coupe la parole, mais ces mots que tu n'as pas compris, je puis te les expliquer : Thévenin est après Brulard celui du pays qui a le plus acheté des biens du ci-devant comte ; ils se faisaient chacun leur part d'avance, les gredins qu'ils sont ! comme s'ils ne pouvaient pas attendre.

— Vous devez avoir raison, maître Denis, répondit le soldat. Et dire que je ne voyais rien de toutes ces manigances ! que j'étais l'instrument aveugle de la coquinerie de ces brigands-là !...

Et Vivant passa à plusieurs reprises sa main sur son front, comme il avait déjà fait une fois ; puis il avala coup sur coup deux

rasades, après avoir choqué brusquement son verre avec ses compagnons, et il reprit :

« Brulard m'aperçut debout devant lui et Thévenin, et il eut l'air contrarié de ma présence.

— D'où diable sors-tu ? me demanda-t-il vivement, en arrêtant sur moi ses vilains yeux de chat effaré.

— J'arrive.

— Depuis quand es-tu là ?

— Je ne fais que d'entrer.

— Est-ce que tu m'espionnais, par hasard ?

« Cette question qui me montrait clairement le peu d'estime que Brulard faisait de moi, me blessa profondément : je n'y répondis qu'en haussant les épaules.

« Thévenin se leva pour s'en aller. Comme il passait près de moi, j'ouvris la bouche pour lui parler de sa fille : un geste impérieux de Brulard me réduisit au silence. Cet homme me gouvernait à sa fantaisie.

— Pourquoi es-tu venu avant l'heure? me demanda-t-il aussitôt que Thévenin fut sorti. Je t'avais dit à la tombée de la nuit.

— Si tu étais tourmenté comme moi, répondis-je...

— Tourmenté de quoi? Tu vas te venger, tu devrais être tranquille...

« Malgré la haine que je portais au comte, ces quelques mots de méchanceté si froide me glacèrent le cœur et me firent monter le sang au visage. J'eus alors un bon mouvement intérieur : je voulais tout abandonner et courir m'engager au district, comme j'ai fait deux mois plus tard; mais l'image de Louise me revint dans l'idée, et je repris tous mes projets de vengeance.

— Va fermer la porte à double tour, me dit Brulard, et écoute-moi avec attention.

« J'obéis à l'ordre qui m'était donné, et je voulus m'asseoir en face de mon individu.

— Je n'aime pas qu'on me regarde dans

le blanc des yeux quand je parle, me dit-il, viens te mettre ici.

« Et il m'indiqua la place que le père Thévenin venait de quitter.

— Vois-tu, me dit-il, il faut en finir. Le comité révolutionnaire de Chaumont n'est qu'un tas de guenilles dont on ne peut rien faire. Il n'ose pas ordonner l'arrestation du ci-devant comte, sous prétexte qu'il fait du bien dans le pays. La république ne peut pas marcher comme cela.

« Il s'arrêta pour attendre ma réponse.

— Est-ce que ce n'est pas ton avis? me demanda-t-il au bout de quelques secondes.

— Je t'ai dit que j'étais prêt à tout pour sauver Louise et la venger.

— C'est bien ; voici à quoi j'ai pensé : le ci-devant comte, qui a toujours confiance en moi, m'a demandé hier un homme sûr pour faire des rondes, la nuit, autour de son château.

« Je compris vaguement de quoi il s'agis-

sait, et je me sentis frissonner de la tête aux pieds.

— Il faut que tu sois cet homme, reprit Brulard sans la moindre émotion.

— Jamais ! m'écriai-je indigné.

— Imbécile ! repartit Brulard en haussant les épaules. Mais tu ne vois donc pas pourquoi je t'ai choisi de préférence à tous les autres ?

— Parce que tu me méprises davantage...

— Parce que tu es plus intéressé que personne à savoir tout ce qui se passe là-haut. Je t'ai donc proposé, et il ne tient qu'à toi d'aller t'installer dès demain chez le ci-devant.

— Et après ? demandai-je.

— Après ? tu commenceras d'abord par ne pas te laisser entortiller par toutes les fausses douceurs de ces gens-là. Ils vont te tourner et te retourner de toutes les manières. Ils te feront bien boire et bien manger, puis ils te diront qu'ils aiment le peu-

ple, ils te lâcheront dans les jambes leur petit louveteau de Jacques, pour te faire des mamours du matin au soir : mange et bois tant que tu voudras, fais semblant de croire à leurs protestations hypocrites, courbe-toi pour que le louveteau te grimpe sur les épaules si ça peut l'amuser, mais ne perds jamais de vue qu'ils sont les ennemis de la république, et que le ci-devant comte est personnellement le tien, puisqu'il t'a enlevé ta fiancée.

— Eh bien! alors...

— Alors, il faut les obliger à partir ou les tuer...

« Je ne pus retenir un tressaillement d'horreur, et j'allais exprimer énergiquement l'indignation que je ressentais, à l'idée que l'on comptait sur moi pour un crime, quand Brulard reprit :

— Mais comme nous ne voulons pas verser le sang, quelque impur qu'il soit, il ne nous reste que la ressource de les obliger à émi-

grer, pour nous en défaire honnêtement... c'est, en outre, ajouta-t-il, le seul moyen que tu aies de retrouver Louise et de l'arracher au sort qui la menace.

« Jusqu'à ce moment j'avais écouté Brulard avec défiance, bien décidé à ne rien faire qui ne fût honnête, mais au nom de la femme que j'aimais prononcé par lui, à l'idée des dangers qu'elle courait déjà et de ceux qui l'attendaient si on ne mettait pas son ravisseur dans l'impuissance de tirer profit de son crime, le même vertige dont j'avais plus d'une fois subi l'influence depuis quelques mois, s'empara de nouveau de mon esprit avec une violence qui le rendit maître de toutes mes volontés, et avec le balbutiement d'un homme ivre, je répondis :

— Eh bien, finissons-en bien vite... que faut-il que je fasse pour obliger le comte à se sauver ?

— Très-peu de chose. Demain tu iras t'établir chez lui en qualité de *garde-nuit*, c'est

ainsi qu'il a qualifié lui-même le service que tu devras faire. Montre-toi d'une grande vigilance pendant deux ou trois jours... puis, à la quatrième veille, crie au feu... Ils prendront peur, c'est sûr, et le lendemain ils émigreront.

— Crier au feu s'il n'y a pas de feu... à quoi cela nous mènerait-il ? demandai-je.

— Tu as raison ; mais j'ai pensé qu'on pourrait, sans inconvénient, brûler une des tours de cette vieille barraque... celle des archives, par exemple... où ces orgueilleux renferment ce qu'ils appellent leurs titres... ça flamberait comme de la paille... tu crierais donc pour jeter l'alarme ; nous viendrions au secours en masse depuis le village ; nous les sauverions pour cette fois ; mais le coup serait porté, ils prendraient peur, et avant huit jours ils auraient quitté le pays sans que nous leur ayons, en réalité, fait aucun mal.

« J'avoue à ma honte que ce projet ne

m'inspira aucune horreur. Convaincu que Brulard m'exciterait à un crime bien plus grand, j'éprouvais presqu'une sorte de soulagement, quand je sus qu'il ne s'agissait, après tout, que d'effrayer un homme dont j'avais plus d'une fois souhaité la mort. Il me sembla que Brulard était plus humain que moi, et je pris intérieurement la résolution de ne plus même discuter les mesures qu'il me prescrirait.

« Je prononçai quelques paroles d'approbation qui lui montrèrent le succès qu'il venait d'obtenir.

— J'ai pensé à tout, reprit-il : ils ont leurs passe-ports. Je les ai remis moi-même hier au ci-devant comte. Il a commencé par les refuser en me disant qu'il ne s'éloignerait pas, qu'il ne craignait personne : mais je lui ai nommé son parent le marquis de Courcelles, dont on a massacré la femme et les enfants, et il a mis les passe-ports dans sa poche. Brûlons les archives, et il partira.

— J'y mettrai le feu moi-même ! m'écriai-je avec une sombre résolution. Mais Louise ! si elle allait être logée dans cette partie du château ?

— Je suis sûr du contraire ! interrompit vivement Brulard. Elle est dans le souterrain de la chapelle d'où nous la ferons sortir à la faveur du désordre qui suivra nécessairement l'incendie.

— Vous voyez, continua Vivant, en suspendant son récit pour s'adresser plus directement à ses auditeurs ; vous voyez la ruse infernale de cet homme : il me montrait la délivrance de Louise comme le prix certain, immédiat *du mauvais coup* que j'allais faire.

— Ah ! l'infâme gueux ! s'écrièrent les trois paysans avec une franche indignation.

— Ce qui ne l'empêche pas d'être riche aujourd'hui, ajouta Denis, d'un ton qui exprimait tout à la fois un blâme timide et un secret sentiment d'envie. Continue, mon garçon, cette histoire m'intéresse beaucoup.

Le soldat reprit :

« Le lendemain, je me présentai au château où je fus accueilli avec une franche bonté, dont j'aurais dû être bien touché, et dans laquelle je ne vis cependant que cette hypocrisie que Brulard m'avait signalée. Le ci-devant comte me dit que je serais nourri de sa table, sa femme me permit de fumer ma pipe dans le château et le petit Jacques grimpa à califourchon sur mon dos en disant qu'il ferait la ronde toutes les nuits avec moi. Le premier jour je résistai assez bien ; mais au bout de vingt-quatre heures, je commençais à réfléchir sur l'infâme commission dont j'étais chargé, quand une découverte, que je fis par hasard, me raffermit dans la résolution que j'avais prise d'obéir aveuglément à Brulard.

« Je venais de souper à l'office, et je me retirais dans le logement que j'occupais dans les communs du château, lorsqu'en passant à l'entrée d'un long corridor dont l'autre ex-

trémité aboutissait à la chapelle, j'aperçus la femme de charge Adrienne qui semblait épier l'instant de ma sortie, cachée dans la sombre embrasure d'une fenêtre. Je ne saurais dire ce qui se passa en moi, mais il me sembla tout à coup que la présence de cette femme ne devait pas être étrangère à l'objet de mes constantes inquiétudes. Je n'eus pas l'air de l'avoir vue, et je continuai à m'acheminer vers la porte de sortie que j'ouvris et que je fermai bruyamment tout en restant dans l'intérieur. Alors j'éteignis la lanterne que je portais et qui me servait pour mes rondes de nuit. J'ôtai mes souliers avec précaution, et, retenant mon souffle, marchant à pas de loup, j'allai me placer en embuscade derrière un gros pilier d'où je pouvais voir tout ce qui se passerait dans le corridor dont je vous ai parlé. Tout y était sombre et silencieux. Je restai là une demi-heure à peu près, sans rien voir et sans rien entendre. Enfin une porte s'ouvrit lentement à peu de

distance de moi, et je vis un bras tenant une lumière, puis la tête de la femme de charge s'avança, regardant à droite et à gauche dans le corridor. Évidemment elle voulait s'assurer s'il n'y avait personne. Elle se retira : mais presque aussitôt elle reparut portant à deux mains une grande planche carrée recouverte d'une serviette et chargée d'une bouteille, d'une carafe, d'un morceau de viande froide, et de quelques autres objets. Une petite lampe à réflecteur était posée sur la planche, projetant sa clarté en avant, mais laissant dans l'ombre tout ce qui se trouvait derrière la personne qui la portait. Adrienne s'arrêta encore pour examiner de nouveau le corridor, puis elle se dirigea du côté de la chapelle. Je m'élançai alors sur ses traces, protégé par l'obscurité qui régnait autour de moi. Nous arrivâmes ainsi jusqu'à la porte du souterrain que Brulard m'avait indiqué comme le lieu où le ci-devant comte avait fait enfermer Louise. Là, Adrienne soutint son

fardeau d'une main, et de l'autre, au moyen d'une clef qu'elle tira de sa poche, elle ouvrit cette porte, qu'elle referma ensuite derrière elle.

« Brulard ne m'avait pas trompé. Telle fut l'unique réflexion qui se présenta à mon esprit. Vous comprenez qu'il ne me resta plus d'incertitude sur ce que je devais faire.

« Le lendemain je courus annoncer ma découverte à Brulard, et je lui dis que j'agirais la nuit suivante; ainsi qu'il n'eût qu'à se tenir prêt à me seconder comme cela avait été convenu entre nous.

« Pendant toute la journée, j'évitai les habitants du château qui, de leur côté, ne se montrèrent pas.

« Au coucher du soleil, j'étais dans la cour, lorsque je vis venir à moi le comte, la comtesse et le petit Jacques. Je voulus les éviter encore, mais ils m'appelèrent et je fus obligé d'aller à eux.

— Nous sommes très-contents de vous,

Vivant, me dit le comte, et si jamais je suis en position de récompenser votre zèle, je le ferai certainement.

« Sa voix avait quelque chose d'extraordinaire ; je le regardai avec attention, et je remarquai que ses yeux étaient remplis de larmes. Sa femme était pâle et toute tremblante.

« Je balbutiai quelques paroles sans savoir ce que je disais ; le comte reprit :

— La soirée est belle, nous allons faire une longue promenade dans les bois. Jacques, embrasse ton ami Vivant ; remercie-le de toutes les complaisances qu'il a eues pour toi depuis deux jours.

« Le petit bonhomme se jeta à mon cou ; et comme je détournais la tête, il me la prit à deux mains, et malgré moi il appuya sur mes lèvres sa bouche fraîche comme une cerise.

— A bientôt, Vivant, me dit le comte avec un sanglot étouffé.

« La comtesse me fit de la main un geste amical, et tous les trois disparurent.

« Moi je courus au village pour me recorder avec Brulard et lui dire que j'étais plus résolu que jamais.

« Quand je revins au château, je rencontrai la vieille Adrienne qui me dit que ses maîtres, rentrés très-fatigués de la promenade, s'étaient couchés en lui recommandant de me prier de veiller cette nuit-là avec un soin tout particulier.

« A onze heures et demie je mis le feu aux quatre coins de la salle des archives. Dix minutes après je criai au secours, presqu'aussitôt le tocsin du village me répondit...

— Vous savez le reste, mes amis, reprit Vivant après quelques instants de silence, toute la population de Saint-Révérien accourut, conduite par l'infâme Brulard. On chercha d'abord les maîtres du château, on ne les trouva pas, alors on pilla le mobilier sous prétexte de le sauver.

« Dès le commencement du tumulte, je m'étais hâté de courir aux souterrains de la chapelle. La porte en était ouverte et le souterrain était vide.

« Je cherchai des traces de la présence de Louise, et je trouvai un vieux livre de prière et une soutane en lambeaux.

« Je crus que je deviendrais fou de rage et de désespoir, et cependant je ne savais pas encore que j'avais été trompé de la manière la plus indigne.

« Au point du jour on s'était rendu maître du feu, ou plutôt il s'était éteint de lui-même, vaincu par ces vieilles murailles qui avaient bravé des siècles. Je pus donc joindre Brulard, occupé dans la cour à faire entasser des meubles sur des voitures.

— Eh bien ! me dit-il, ils étaient partis depuis hier soir.

— Et Louise ! Louise ! m'écriai-je en lui serrant le bras à le broyer.

— Est-ce qu'elle n'était pas dans le sou-

terrain de la chapelle? me demanda-t-il : dans tous les cas tu peux être sûr qu'ils ne l'auront pas emmenée. Va trouver le père Thévenin, il sait peut-être quelque chose.

« Et se dégageant de mon étreinte, il alla se mêler à la foule qui dansait la carmagnole autour d'un tonneau défoncé et déjà à moitié vide.

« Je demandai le père Thévenin, personne ne l'avait vu... je l'appelai, il ne me répondit pas... En le cherchant dans l'intérieur du château dévasté, je me trouvai en face de la vieille Adrienne.

CHAPITRE VI.

L'incendiaire et l'incendié.

(Suite.)

— Comment, mon pauvre Vivant, c'était toi qui avais mis le feu ? interrompit Denis. Eh bien, franchement, mon garçon, je n'aurais jamais cru ça de toi... car enfin, tu ne les savais pas partis.

— Hélas ! non, je ne les savais pas partis ! répondit le soldat avec un accent douloureux. Ils avaient quitté le château la veille,

au moment où ils me dirent qu'ils allaient faire une grande promenade dans les bois, vous savez, lorsque le comte pleura et que le petit Jacques m'obligea à l'embrasser... Mais à propos, maître Denis, où étiez-vous donc pendant toutes ces affaires?

— Je peux en convenir aujourd'hui, dit Denis en baissant la voix : M. de Brancion m'avait confié ses projets de départ, et j'étais allé préparer ses relais jusqu'à Béfort.

— Vous êtes bien heureux! murmura Vivant : vous avez aidé à les sauver, et moi j'ai la certitude que je pouvais les perdre. Brulard, j'en ai eu la preuve, voulait les tuer!

— Je l'ai toujours pensé, reprit Denis... mais continue, mon garçon; tu en étais au moment de ta rencontre avec la vieille Adrienne.

— Écoutez-moi donc encore.

« En m'apercevant, la femme de charge poussa un cri d'horreur, et s'élançant sur

moi comme une lionne furieuse, elle me saisit par le collet de ma veste et elle me dit :

— Misérable ! tu nous trahissais donc !

« Je balbutiai quelques paroles pour essayer de me justifier de cette accusation, mais elle m'interrompit aussitôt en reprenant :

— Ne mens pas, lâche ! j'ai tout vu ! j'étais à cette fenêtre ; tu es entré dans la salle des archives, et tu n'y étais pas depuis cinq minutes, qu'elle brûlait déjà... Alors tu es sorti en criant au secours pour faire croire que tu n'avais pas fait le coup... Brigand et lâche ! voilà ce que tu es... Et tu ne les savais pas partis ! reprit-elle avec plus de force; tu voulais les faire tuer, les faire tuer, eux qui, hier soir, me parlaient de toi comme d'un bon et fidèle serviteur...

— Je l'étais, interrompis-je, mais pourquoi le ci-devant comte m'a-t-il pris ma prétendue, ma Louise ?

— Tu es ivre ! me dit-elle avec colère et

dégoût, sors d'ici ! il n'y a plus personne à assassiner, et il n'y reste plus rien à voler !

« Et elle me poussa dehors par les épaules, sans que je songeasse à lui résister ou à me justifier davantage.

« Pendant la journée il me fut impossible de rejoindre Brulard qui était allé à Chaumont faire son rapport au représentant du peuple. Le soir j'allai me mettre en embuscade sur le chemin par lequel il devait revenir : je voulais absolument m'expliquer avec lui.

« Je l'aperçus bientôt ; Francis Leblond l'accompagnait.

« Je mis hardiment la main sur la bride du cheval qui conduisait sa carriole, et je le sommai de descendre.

« Il me menaça de me brûler la cervelle : je répondis à sa menace en le couchant moi-même en joue.

« Alors il se décida à mettre pied à terre.

— Que signifie cette violence ? me de-

manda-t-il. J'ai voulu te servir et toi...

— Tu m'as trompé, misérable ! m'écriai-je. Louise n'était pas au château.

— Est-ce ma faute si elle n'y était plus ? interrompit-il à son tour. Je ne savais pas qu'elle en fût partie, adresse-toi au citoyen Thévenin, et faites vos recherches ensemble : vos affaires ne me regardent pas.

— La vérité se fera jour tôt ou tard, répondis-je, et malheur à toi si tu m'as trompé !

— Malheur à toi plutôt si tu bronches ! Je suis tout-puissant, et d'un mot, d'un geste, je puis t'envoyer à la guillotine !

« Telles furent les paroles du nouveau seigneur de Saint-Révérien, ajouta Vivant avec une profonde amertume. Elles commencèrent à me faire entrevoir confusément ce que c'était que la révolution.

« Le lendemain, de bonne heure, j'allai chez le père de Louise ; il n'y était pas, mais je trouvai sa femme.

« C'était, comme vous savez, une bonne

créature, simple, pieuse, incapable de faire du mal à un poulet; elle me reçut avec amitié et tristesse.

— Écoutez, maman Thévenin, lui dis-je, vous n'avez jamais voulu que je sache pourquoi mon mariage avec votre fille a été rompu : il faut que vous me le disiez aujourd'hui.

— C'est impossible, me répondit-elle, j'ai juré que je ne parlerais jamais de ce qui s'est passé.

— Vous m'aviez juré aussi que vous me donneriez la main de Louise, et cependant vous avez manqué à votre parole.

— Nous n'avons pas pu agir autrement, crois-moi, mon pauvre Vivant, et même que nous t'avons bien regretté... mais, vois-tu, dans le temps où nous sommes, on fait bien des choses qu'on ne voudrait et qu'on ne devrait pas faire.

« Hélas, je le savais !

— Mais enfin, m'écriai-je, où est Louise ?

— Chez sa marraine à Remiremont. Nous t'avons toujours dit la vérité à cet égard.

— M'aime-t-elle encore ?

— J'espère pour elle que non.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'elle est mariée.

— Mariée !

— Depuis deux mois.

— Vous me trompez !

— Lis cette lettre, mon pauvre Vivant ; tu auras la preuve du contraire.

« Et la mère Thévenin, tirant un papier de sa poche, me le présenta.

« C'était une lettre de Louise.

« Elle y parlait de son mari, et elle disait qu'il était très-bon pour elle, et que c'était avec bonheur qu'elle se sentait s'attacher à lui.

« La vérité commençait à se faire jour : je voulus la connaître complète.

— Le citoyen Brulard savait-il tout cela ? demandai-je à la mère Thévenin.

— Ne parle pas du citoyen Brulard ! s'écria-t-elle avec un accent qui exprimait la plus vive terreur. Il ne s'est mêlé de rien, il ne savait rien, nous ne lui avons jamais confié la moindre chose! Ainsi ne t'avise pas de nous compromettre avec lui... de nous faire dire des choses que nous n'avons pas même pensées !... Ah ! mais, c'est que je te démentirais joliment! Je n'ai envie ni d'envoyer mon homme à la guillotine, ni d'y aller moi-même.

— Puisque vous avez peur du citoyen Brulard, vous ne craindrez peut-être pas le ci-devant comte de Brancion qui est parti, repris-je, et alors vous me direz s'il est vrai qu'il ait voulu séduire Louise...

— Lui ! séduire Louise? quel horrible mensonge ! fit-elle avec indignation.

— Ma foi, c'est le citoyen Brulard qui me l'a dit; il m'a même assuré que le ci-devant avait enlevé Louise et qu'il la retenait prisonnière au château.

— Alors, alors, fit-elle avec une vivacité pleine de trouble, si c'est le citoyen Brulard qui l'a dit, il doit y avoir quelque chose de vrai là dedans. Moi, je ne réponds que du présent, et pour le présent j'affirme que Louise est mariée.

« Je sortis indigné de la pusillanimité de cette femme, sans songer que ma crédulité égalait au moins sa faiblesse, et qu'après tout un traître est encore plus méprisable qu'un poltron, car si Thévenin avait été aussi l'agent de Brulard, du moins il n'avait pas été comme moi l'exécuteur de ses vengeances.

« A dater de ce moment, je ne vis plus ni l'un ni l'autre de ces deux hommes, et trois mois après, quand la Convention appela de nouveau la patrie aux armes, je courus au district pour m'engager, et je fus incorporé dans le dix-huitième régiment de dragons dont on formait les escadrons de guerre à Pont-à-Mousson : je le rejoignis immédiatement.

« La vie militaire, à la fois si régulière et si active, calma mes ressentiments et modéra l'ardeur de mes principes révolutionnaires. L'armée était bien républicaine, mais son patriotisme était honnête, et elle ne négligeait aucune occasion de manifester sa profonde horreur pour les crimes qui déshonoraient le pouvoir qu'elle servait cependant avec fidélité. J'entendais souvent les vieux soldats déplorer l'absence des officiers que l'émigration leur avait enlevés. Quelques-uns même désertèrent pour aller rejoindre un protecteur sur la terre étrangère : on les blâma, mais sans trop de violence. La modération régnait dans les camps avec l'honneur et l'amour sincère du pays. Je me laissai bientôt gagner par elle.

« Il y avait six semaines que j'étais au régiment; on venait de me nommer brigadier, lorsqu'un jour, parmi des recrues que nous recevions, je reconnus Francis Leblond, l'ancien secrétaire de la mairie de

Saint-Révérien, et le vil espion du citoyen Brulard.

« On le mit justement dans ma compagnie et même dans mon escouade.

« Il fut, comme vous le pouvez penser, médiocrement satisfait de se trouver sous mes ordres, et notre entrevue ne fut pas joyeuse et amicale comme celle de deux *pays* qui se retrouvent.

— Si tu te conduis bien, lui dis-je, je serai juste ; mais si tu caponnes comme là-bas, pour flatter l'un et l'autre, je te solderai l'arriéré et le présent.

— Pourquoi me parles-tu comme ça, Vivant ? me demanda-t-il.

— Parce que c'est toi qui le premier...

« Il courba la tête avec un air de confusion si grande, que je n'eus pas la force de continuer sur le même ton.

— Écoute, lui dis-je plus doucement, veux-tu faire ta paix avec moi pour toujours?

— Oui ! s'écria-t-il avec une franchise qui me plut.

— Eh bien ! conte-moi tout sans détour, et après nous nous serrerons la main et nous n'y penserons plus. Il ne faut pas qu'il soit dit que deux enfants du même village se haïssent et se méprisent.

— Tu vas tout savoir, et ça ne sera pas long.

— Mais là, ce qui s'appelle la vérité ?

— Je te le jure sur mon honneur !

— Marche ! que je lui dis.

CHAPITRE VII.

L'incendiaire et l'incendié.

(Suite.)

« Francis me serra énergiquement la main, comme s'il voulait m'engager de nouveau sa foi, puis il reprit :

— Tu te souviens sans doute d'une violente dispute que tu eus un soir avec Brulard, dans le cabaret de la mère Pichelin?

— Oui, répondis-je après un moment de réflexion : c'était le lendemain de l'arrivée

du ci-devant comte, qui revenait de Paris, à la suite des affaires du dix août, où il avait été blessé en défendant le tyran.

— C'est cela même. Brulard disait que tous les nobles étaient des brigands, dont il fallait purger le sol de la république, et que pour son compte il ne voudrait pas qu'on en épargnât un seul. — Pas même celui que vous servez en qualité de valet de chambre, M. Champagne ? que tu lui répliquas. — Pas même celui-là, répondit-il, pâle de rage. — Eh bien ! si vous aviez le malheur de lui arracher un seul cheveu de la tête, repris-tu, je vous tuerais comme un chien ! — Il y avait une vingtaine de paysans qui parlèrent comme toi, de sorte qu'il fut obligé de se taire et de quitter le cabaret peu d'instants après.

« Deux mois se passèrent, continua Francis. Champagne, qui ne se faisait plus appeler que le citoyen Brulard, fut nommé maire de Saint-Révérien et me prit pour son

secrétaire. Le lendemain de son installation, il arriva tout essoufflé à la maison commune, pour me dire de ne pas afficher tes bans avec Louise Thévenin, attendu que le mariage était rompu. Je répondis que c'était trop tard, et je lui montrai l'affiche posée derrière son grillage de fil de fer, ajoutant que plusieurs habitants l'avaient déjà lue. Il jura comme un possédé et s'en alla furieux. Le jour suivant, qui fut le dernier dimanche où l'on dit la messe chez nous, ton mariage ne fut pas non plus annoncé en chaire, et à la sortie de l'église, c'était le bruit général que l'affaire était manquée et que ta bonne amie avait quitté le pays, le matin même. Je fus quelque temps sans savoir ce qui s'était passé, mais enfin je le découvris : Brulard et Thévenin s'étaient entendus pour forcer le comte à émigrer, afin d'acheter ses propriétés. Mais pour cela il fallait te gagner à leur cause, parce qu'il aurait suffi d'un luron comme toi dans le village pour les em-

pècher de faire tranquillement leur affaire. Ça fut donc convenu entre eux que Thévenin te retirerait sa parole, et que Brulard te ferait entendre adroitement que le ci-devant comte avait enlevé sa fille. Ce qu'ils avaient prévu arriva : tu devins l'ennemi du château au lieu d'être son défenseur, et à dater de ce jour Brulard te fit tourner comme il voulut. Voilà, ni plus ni moins, comment tout s'est passé. J'aurais dû te prévenir, ajouta Francis en courbant la tête... au lieu de cela j'ai aidé à te tromper, puisque c'est moi qui le premier...

« Francis s'arrêta : il avait l'air si malheureux, que je n'eus pas le courage de l'accabler de mes reproches : je ne me sentais d'ailleurs d'indignation que contre la crédulité avec laquelle j'avais ajouté foi aux fourberies de cet infâme Brulard !

« Nous devînmes amis, Francis et moi, et souvent pendant les longues marches du régiment, ou les nuits passées au bivac,

nous parlâmes encore de cette malheureuse affaire. Non-seulement le comte n'avait rien eu à se reprocher, mais encore j'appris par Francis que le pauvre homme était allé plusieurs fois chez les Thévenin, pour les engager à renouer avec moi. Jugez, mes amis, de mes remords, de mon désespoir ! Ils avaient voulu me servir, et moi j'aidais à préparer leur ruine ! Et pour les remercier de leur protection, de leur confiance, je mettais le feu à leur château !!! Si alors nous eussions été en paix au lieu d'être en guerre, je crois que je me serais brûlé la cervelle, tant je me trouvais malheureux... Mais la république était en danger, nous nous battions tous les jours, et il me semblait que mon devoir était d'attendre la mort d'une balle ennemie. »

Ici Vivant s'arrêta un moment : Denis et les trois paysans lui serrèrent successivement la main en silence, puis ils choquèrent de nouveau leurs verres avec le sien, en

témoignage de leur estime et de leur amitié.

Vivant reprit :

« En 1795, au mois de mars, mon régiment quitta l'armée de Pichegru, qui venait de conquérir la Hollande, pour aller renforcer les troupes que nous avions sur le Rhin. Là, mon chagrin, que le mouvement de la guerre avait assoupi, se réveilla plus vif que jamais... La division dont je faisais partie se heurta à sa première affaire contre une brigade de l'armée des émigrés.

« L'action fut vive et meurtrière! C'était moins une bataille qu'un immense duel, où de chaque côté on cherchait plutôt à s'admirer qu'à se vaincre, et où l'acharnement même était généreux et loyal. Invincibles jusqu'à ce jour, nous nous consolions de cette lutte entre frères, en nous disant que nous avions enfin rencontré des adversaires dignes de nous. Quand je dis que nous nous consolions, c'est de mes compagnons d'armes que je parle, car pour moi j'étais comme un

fou chaque fois qu'un *qui vive!* prononcé en langue française, m'annonçait que nous allions avoir à combattre des compatriotes. Ce supplice dura dix-huit mois sans interruption. Francis Leblond, que j'avais associé à mes sentiments, était bien malheureux aussi, et le soir d'une affaire, quand nous regardions nos longs sabres ensanglantés, nous regrettions de n'être pas restés sur le champ de bataille.

« La veille du combat de Berstheim, j'avais reçu une balle dans l'épaule ; mais comme nous avions perdu beaucoup d'officiers, je ne voulus pas aller à l'ambulance. Le lendemain je montai à cheval, le bras en écharpe ; un quart d'heure après nous croisions le sabre avec un corps de cavalerie noble, commandé par les trois ci-devant princes de Condé.

« La chose fut terrible ! la mêlée affreuse ! pendant les dix campagnes que j'ai faites, je n'ai rien vu de semblable. Les chevaux se

battaient comme les hommes! les blessés ne voulaient pas quitter la partie ! les mourants cherchaient à se rejoindre sur le sol pour s'achever! Une division d'infanterie autrichienne contemplait ce spectacle, immobile, l'arme au bras! plusieurs fois les trompettes des deux partis avaient sonné le ralliement : personne n'avait obéi à cet appel. N'ayant de libre qu'une seule main, j'étais obligé de tenir à la fois les rênes de mon cheval et mon sabre, de sorte que je n'étais bon à rien au milieu de cette tuerie. Mon colonel m'aperçut et m'ordonna de me retirer sur les derrières, dans des termes qui ne me permirent pas de désobéir.

« Je sortis donc de la mêlée et je m'éloignai lentement : dans ces moments-là, quand on a du cœur, on n'est jamais bien pressé.

« J'étais dans un chemin creux, et comme on se battait en arrière, je ne supposais pas qu'il y eût des ennemis en avant ; cependant je vis un cavalier venir à ma rencontre.

« Je crus d'abord que c'était un des nôtres ; mais le cavalier ayant fait quelques pas encore, je reconnus distinctement un officier de la cavalerie noble.

« C'était un vieillard d'une soixantaine d'années au moins, dont la tournure était encore leste et dégagée toutefois ; en m'apercevant il avait mis son cheval au petit galop, et il arrivait sur moi, le sabre suspendu par la dragonne et le pistolet au poing.

« Je continuai ma route au petit pas : je n'avais que cela à faire, et ne voulant pas me retourner et fuir, mon sort me paraissait peu douteux.

« Nous fûmes bientôt botte à botte l'émigré et moi : le peu de largeur du chemin ne nous eût pas permis de faire autrement, alors même que nous l'eussions voulu.

« Je criai vive la république !

« Il ne dit rien, mais il leva son pistolet dont le canon n'était pas à six pouces de ma

poitrine, du côté de mon bras en écharpe.

« Tout à coup je vis l'arme s'abaisser et disparaître dans la fonte; puis le vieux cavalier relevant le bras auquel pendait son sabre, m'ôta son chapeau et me salua en me disant : Vous êtes blessé, camarade ! Pardieu j'allais faire un joli coup! bonne chance!

« Et il s'éloigna.

« Je n'avais pas fait cinquante pas, que j'entendis deux coups de feu, puis le galop d'un cheval derrière moi. Je me retournai sur ma selle, et je vis revenir à toutes jambes la monture abandonnée du cavalier qui venait de me laisser la vie si généreusement. Je l'arrêtai par la bride, et je frissonnai d'horreur en apercevant sur sa crinière noire un énorme fragment de cervelle !

« Deux fantassins, qui avaient fait ce beau chef-d'œuvre, embusqués derrière une haie, vinrent réclamer le cheval comme leur propriété. Je ne voulus pas le leur rendre, mais je leur payai le prix qu'ils me demandèrent,

quatre écus de six francs, je crois, et je l'emmenai avec moi !

« Le soir même mon camarade de lit, que j'avais chargé de ma capture, vint me rapporter deux ou trois objets qu'il avait, dit-il, trouvés dans les fontes de la selle. C'était d'abord ce pistolet dont la balle aurait dû me tuer, et qui était chargé encore ; puis il y avait un petit livre de prières tout déchiré, et un vieux portefeuille en soie jadis blanche sur lequel étaient brodées des roses et des pensées.

« J'ouvris d'abord le livre de prières, et vous comprendrez, mes amis, ce que je dus éprouver en lisant ces mots écrits en tête de la première page : *J'appartiens au chevalier Robert de Brancion.*

— Comment, s'écria Denis, c'était monsieur le chevalier de Brancion ! Un si digne homme ! Un si bon veneur ! Très-certainement, nous avons fait plus d'une fois le bois ensemble. Est-ce que tu ne l'avais pas re-

connu, Vivant? Il venait souvent au château : c'était le propre oncle de monsieur le comte... du ci-devant, ajouta l'ex-piqueur en se reprenant.

— Je ne l'avais pas reconnu, reprit Vivant, quoique sa figure ne me parût pas étrangère tout à fait; mais ayant ouvert aussi le vieux portefeuille, il ne me resta plus de doute sur la parenté du défunt avec nos anciens seigneurs, car je trouvai dans une des poches la lettre que je vais vous lire.

Et Vivant, tirant de dessous sa blouse un papier sale et déchiré, lut ce qui suit :

Hanau, le 1er mars 1796.

« Mon cher oncle,

« J'ai perdu l'ange consolateur qui faisait
« ma force et mon bonheur sur cette terre...
« Ma femme est morte ce matin à cinq heu-
« res. Les douleurs de l'exil et ses inquié-

« tudes constantes sur l'avenir de nos pau-
« vres enfants l'ont tuée.

« Mon désespoir est au-dessus de tout ce
« que je pourrais vous dire ; mais je suis
« chrétien et je vivrai.

« Aussitôt que j'aurai trouvé un asile pour
« Jacques et Hélène, j'irai rejoindre mon dra-
« peau. Veuillez le dire à Son Altesse Séré-
« nissime monseigneur le prince de Condé,
« en lui faisant part du coup affreux qui
« vient de me frapper.

« Le comte DE BRANCION. »

— Ainsi la pauvre dame n'existe plus, et il paraît qu'elle avait eu encore un enfant depuis son départ !

Ces paroles furent prononcées par l'ex-piqueur avec une véritable émotion.

— C'est vrai que c'est des nouvelles ça ! dirent les paysans : nous n'en avions pas tant entendu depuis dix ans.

— Bah ! vous ne savez rien encore ! fit Vivant.

Et il reprit son récit, un moment interrompu.

CHAPITRE VIII.

L'incendiaire et l'incendié.

(Suite.)

« A dater de ce jour, dit Vivant, il n'y eut plus de repos pour moi. Cette phrase de la lettre du ci-devant comte de Brancion : *Les douleurs de l'exil et ses constantes inquiétudes sur l'avenir de nos pauvres enfants l'ont tuée!...* était sans cesse présente à mon esprit.

« Je me regardais comme le bourreau de cette femme qui ne m'avait jamais fait que du bien ! Je voyais en moi l'auteur de la ruine d'une famille, que le malheur n'aurait peut-être pas atteinte sans ma coupable crédulité !

« Je pensais à ses deux pauvres enfants, au petit Jacques surtout que j'avais connu et qui s'était jeté dans mes bras au moment de son départ pour l'exil ! Que deviendraient ces innocentes créatures si la guerre achevait de les rendre orphelins ? Errants, abandonnés, ou ne vivant que de la charité publique, ils ne pourraient avoir qu'un sort misérable, si la douleur ou les privations ne les tuaient pas à leur tour. Ces idées ne me quittaient pas pendant le jour ; je les retrouvais la nuit dans mes rêves ; elles me poursuivaient jusque dans l'ivresse du combat. Si j'avais pu les confier à un ami, en parler quelquefois, peut-être fussent-elles devenues à la longue moins cruelles ; mais le

pauvre Francis était resté sur le champ de bataille de Berstheim, et il me fallait tout dévorer en silence ! J'étais devenu sombre, insociable ; mes camarades me fuyaient à cause de mon caractère, et dans le trouble de ma conscience je m'imaginais que mon crime était connu, et que c'était pour cela qu'on me délaissait. Chaque fois que mon régiment se battait, je m'exposais à la mort comme un fou, et la mort ne frappait jamais qu'à côté de moi. J'étais devenu aussi suspect à mes chefs, parce qu'autant j'étais intrépide et impitoyable quand nous avions affaire aux troupes de la coalition, autant je montrais d'horreur et de chagrin quand nous chargions un corps d'émigrés. Un jour le colonel me fit venir à son bivac pour avoir l'explication de ma conduite. Je lui dis la vérité sans le moindre détour. Ce colonel était un ancien noble nommé Savary, qui avait pris le parti de la révolution. Il haussa les épaules à mon récit, puis il me dit qu'il avait l'œil

sur moi, et qu'il me ferait fusiller si je continuais à épargner ces *canailles d'émigrés:* ce furent ses propres expressions. Je lui répondis que je ne tenais pas à la vie, et qu'il me rendrait un grand service de m'en débarrasser. Il me tourna le dos et me laissa tranquille. Mon capitaine, à qui je contai tout aussi, ne fit pas de même. Ce n'était qu'un pauvre paysan comme moi ; mais il avait du cœur ; il sentait peut-être qu'en servant la cause de la révolution il ne trahissait pas la sienne : il devint mon protecteur et presque mon ami.

« Dans le courant de l'été de 1796, je fus envoyé avec quelques autres sous-officiers, pour exercer des recrues en Alsace. Nous formions un petit détachement commandé par ce capitaine dont je viens de vous parler, et nous arrivâmes dans un gros bourg nommé Saint-Amarin : c'était là que nous devions trouver nos recrues; mais comme nous avions doublé deux étapes, nous fûmes les premiers

au rendez-vous ; quelques hommes seulement nous avaient devancés.

« En causant, le jour de mon arrivée, avec le bourgeois chez lequel j'étais logé, j'appris que Saint-Amarin n'était qu'à une dixaine de lieues de Remiremont, en passant par ce qu'on appelle *les Balons des Vosges*. L'idée me vint alors de demander une permission de quarante-huit heures pour aller voir Louise, dont Francis m'avait dit le nom de femme.

« Mon capitaine m'accorda ce que je lui demandais, sans même m'adresser une question.

« Je marchai toute la nuit et j'arrivai à Remiremont comme le soleil se levait.

« Je laissai s'écouler deux heures environ, et je m'acheminai vers la demeure du mari de Louise, qu'un passant m'avait indiquée.

« Je frappai à la porte.... Une voix bien connue m'invita à entrer.

« J'ouvris, j'étais en présence de Louise.

« Elle était seule, assise près d'une fenêtre, et elle berçait un petit enfant sur ses genoux.

« Elle poussa une exclamation qui exprimait une grande surprise mêlée d'un peu de joie. J'aurais voulu que la surprise fût moins grande et que la joie le fût davantage.

« Puis elle se leva et elle vint à moi, son enfant dans les bras.

« Je vis qu'elle était heureuse et que le souvenir de notre amour passé était à jamais mort dans son cœur. Je compris alors tout ce que j'avais perdu.

— Louise, lui dis-je, je ne viens pas pour vous faire des reproches.

— Je le crois, Vivant, me répondit-elle avec un doux sourire, eh bien! moi, je ne vous en ferai pas non plus.

« Ces mots si simples me donnèrent l'éveil, et je me promis intérieurement d'en demander l'explication dans quelques instants.

« Savez-vous, mes amis, ce qu'elle m'ap-

prit, cette explication? Que l'on avait déterminé Louise à quitter Saint-Révérien et à renoncer à moi, en lui disant que je la trahissais et que je ne voulais l'épouser que pour sa fortune.

« Ainsi, pour me pousser à un crime, on m'avait accusé d'une infamie.

« A mon tour je contai tout à Louise.

« Elle m'écouta en silence et avec calme. Son beau visage ne perdit pas son expression de bonheur tranquille, mais il me sembla voir briller une larme dans ses yeux pendant que sa bouche souriait toujours.

— Je suis heureuse pour vous de ce que vous me dites là, Vivant, me répondit-elle, car vous pourrez être mon ami, puisque vous ne n'avez pas trompée. Mon mari sait que je vous ai aimé ; mais il vous verra avec plaisir parce qu'il sait aussi que je l'aime à présent.

« Je m'imposai la punition de passer un jour tout entier entre ces deux êtres qui

n'avaient rien à se reprocher. Louise me fit promettre de pardonner à ses parents, et de ne jamais chercher à me venger de Brulard.

« Le lendemain j'étais de retour à Saint-Amarin ; trois mois après nous repassions le Rhin, pour rejoindre le régiment, toujours en Allemagne.

« En arrivant j'eus un plaisir et un chagrin : j'appris que notre colonel avait été nommé adjudant-général, et que l'armée de Condé faisait encore partie des troupes de la coalition qui nous étaient opposées.

« La guerre continuait avec plus d'acharnement que jamais. Tout émigré pris les armes à la main était immédiatement fusillé.

« Il est vrai que presque tous se faisaient tuer avant de se rendre. Faible consolation pour moi, comme vous pouvez penser, mes amis.

« Le lendemain même de ma rentrée au corps, nous fûmes attaqués vigoureusement par l'avant-garde de l'armée commandée par

l'archiduc Charles, et pendant toute la journée nous n'eûmes, Dieu merci, affaire qu'à des *Keiserlichs;* aussi je tapais de bon cœur, je vous le promets, et je n'étais pas triste en voyant mon sabre ensanglanté.

« Nous fûmes vainqueurs ! Belle victoire, mes amis! car en traversant le champ de bataille couvert de morts, que nous venions de conquérir, je ne vis pas un seul uniforme des corps émigrés.

« L'armée autrichienne se retirait en désordre, ne défendant plus que mollement ses dernières positions, et nous la poursuivions l'épée dans les reins, sans nous donner beaucoup de peine.

« La nuit était arrivée, mais nous allions toujours en avant, ramassant des prisonniers, prenant des canons et des drapeaux. Nous nous disions que si ça continuait ainsi, nous finirions par coucher à Vienne.

« Tout à coup les troupes légères qui formaient nos têtes de colonne revinrent en

désordre. La fusillade, depuis quelques instants languissante du côté de l'ennemi, se ranima terrible et meurtrière ; bientôt nous commençâmes à perdre du terrain.

« Un aide de camp arriva au galop en tête de notre régiment qui marchait par quatre sur la grande route, et il cria en passant :

— Colonel, formez vos escadrons et portez-vous rapidement en ligne ! Le corps d'armée des émigrés vient d'arriver, il soutient la retraite des Autrichiens ! Il faut lui passer sur le corps, l'exterminer, ou la bataille peut encore être perdue pour nous !

« Et il passa pour aller porter le même ordre à d'autres régiments de dragons qui venaient derrière nous.

« Pendant qu'il parlait j'avais senti tout mon sang refluer glacé vers mon cœur ! Je songeais au combat de Bertheim et à ce pauvre chevalier de Brancion tué presque sous mes yeux.

« Mais je n'eus pas le temps de réfléchir beaucoup : les commandements se succédaient sans interruption, et les mouvements s'exécutaient aussitôt.

Nous entrâmes dans des terres labourées à la lueur de la canonnade et des feux de mousqueterie ; les escadrons étaient formés, prêts à charger.

« Depuis que l'aide de camp était passé, nous avions déjà perdu une trentaine d'hommes, et il en tombait à chaque instant.

« Le colonel m'appela.

— Beaugey, me dit-il, mon porte-étendard vient d'être tué, vous allez le remplacer : c'est à votre capitaine que vous devez...

« Il n'eut pas le temps d'achever. Un chef de brigade arriva à bride abattue sur notre front en poussant le cri :

— En avant !

« Les trompettes sonnèrent la charge, et nous nous ébranlâmes aux acclamations mille fois répétées de vive la république !

« Des cris de vive le roi! nous répondirent...

« Je pressai la hampe de mon étendard contre mon cœur, comme pour le remercier de me dispenser de tenir mon sabre!

« La lune s'était levée dans un ciel sans nuages : on y voyait aussi clair qu'en plein jour.

« Nous arrivâmes sur un bataillon carré, immobile et silencieux comme une muraille.

« Le premier rang avait la baïonnette croisée, le second et le troisième tenaient l'arme haute prête à faire feu.

« Des Autrichiens auraient déjà tiré, dans l'espoir d'effrayer nos chevaux, me dis-je en moi-même. Ce sont des Français!

« Notre premier escadron arriva sur les baïonnettes sans pouvoir en faire fléchir une seule, alors il se sépara pour laisser passer le second qui ne fut pas plus heureux.

« Le troisième et le quatrième échouèrent également dans leur attaque.

« Nous allâmes nous reformer à trois cents pas en arrière pour recommencer : nous n'avions perdu que des chevaux et quelques prisonniers.

« Les trompettes sonnèrent la charge une seconde fois, et nous repartîmes plus ardents que la première.

« Mais avant que nous fussions arrivés sur le front du bataillon, une volée de mitraille vint mettre quelque désordre dans nos rangs ; au même instant une charge de cavalerie tomba furieuse à l'improviste sur notre flanc gauche, et nous fûmes culbutés et ramenés en désordre avec une perte considérable.

« Mon cheval reçut une balle et s'abattit.

« Je parvins à me relever et à ressaisir mon drapeau. Je le fis passer dans ma main gauche, et, débarrassé du soin de tenir une bride, je tirai mon sabre de ma main droite.

« Deux cavaliers arrivaient sur moi en ce moment.

— Rendez-vous, dragon! me dit l'un d'eux d'une voix ferme; il ne vous sera fait aucun mal. Je suis Français.

— Jamais! m'écriai-je. Vive la république!

— *Prisonnir! prisonnir!* cria l'autre cavalier, qui était un hussard autrichien.

« Je me tournai vers celui-là, et je plongeai jusqu'à la garde mon sabre dans le poitrail de son cheval.

« Mais au même instant un nuage s'étendit sur mes yeux, mon sabre et mon drapeau s'échappèrent de mes mains... je tombai.

« J'entendis encore confusément comme un cliquetis d'armes et un échange de paroles violentes autour de moi, puis je n'entendis plus rien.

« J'avais reçu ce coup de sabre qui m'a partagé la figure en deux.

« Quoique je fusse grièvement blessé et aux trois quarts évanoui, j'avais cependant

une connaissance vague de ce qui se passait. Ainsi, je distinguai parfaitement qu'on me soulevait comme pour m'emporter, et je sentis à un balancement doux et régulier que je changeais de place, à l'aide d'un moyen de transport quelconque que je ne pouvais pas bien définir.

« J'essayai d'ouvrir les yeux ; mais j'en avais un qui était comme couvert d'un nuage, et l'autre ne pouvait même pas remuer sa paupière supérieure : un lambeau de la peau de mon front le recouvrait.

« Mon sang coulait en abondance ; ma raison incertaine s'en allait par degrés ; bientôt je fus complétement évanoui : j'aurais pu mourir sans m'en apercevoir.

« Quand je revins à moi, je sentis seulement que j'étais couché dans un bon lit et qu'un épais bandeau couvrait mon front, mes yeux et se prolongeait sur une partie de mon visage.

« Ma tête était lourde, endolorie, et tout

mon corps brisé ; mais je reconnaissais parfaitement que les sources de la vie n'étaient pas taries en moi.

« Deux souvenirs se présentèrent alors à mon esprit, c'est que le cavalier qui m'avait blessé était un Allemand, et que je n'avais pas frappé celui qui m'avait dit en français de me rendre, en me promettant la vie sauve.

« Cette double conviction m'eût rendu bien heureux, s'il ne s'y fût joint celle que j'avais perdu mon drapeau.

« J'appelai pour faire une de ces questions bien naturelles dans l'état où j'étais : une voix de femme me répondit dans un jargon moitié allemand, moitié français, que M. le docteur avait dit que je mourrais si je ne gardais pas le silence.

« Je me tins tranquille et j'attendis.

« Quelques heures s'écoulèrent. Je sentis qu'on introduisait une cuiller entre mes lèvres et je reconnus le goût du bouillon mêlé au vin.

« Je m'endormis.

« J'ai su depuis que mon sommeil avait été long et paisible. J'en fus tiré par un chuchotement de voix : deux ou trois personnes causaient doucement auprès de mon lit.

« A un mouvement que je fis, une de ces personnes força un peu son accent et me dit en très-bon français :

— Eh bien ! dragon, comment vous trouvez-vous ?

« Je répondis que je me sentais assez bien.

— Alors, nous allons vous panser, reprit la même voix.

« On me souleva ; je sentis qu'on mettait des oreillers autour de moi pour me soutenir, puis une main adroite commença à défaire l'appareil qui entourait ma tête.

« Quand il fut entièrement enlevé, je vis avec un de mes yeux que j'étais dans une de ces chambres de paysans aisés, comme on en trouve beaucoup en Souabe.

« Deux personnes se tenaient à mes côtés : l'une était une vieille paysanne, l'autre un jeune homme en uniforme.

— Je suis chirurgien dans l'armée du prince de Condé, me dit ce dernier ; mais soyez bien tranquille, mon camarade, vous serez soigné comme si vous étiez un des nôtres.

— Je voudrais mourir, répondis-je... j'ai perdu mon drapeau.

— La balafre que vous avez sur la figure vous excuse et de reste, mon garçon, reprit-il. Ne vous chagrinez pas, car je vous réponds que lorsque vous retournerez à votre régiment, marqué glorieusement comme vous l'êtes, vous serez bien reçu. Allons ! allons ! ça va très-bien, continua-t-il en approchant une lampe de ma blessure, car c'était le soir. Ce n'est qu'un *abreuvoir à mouches ;* par exemple, il est de taille. Avant quatre jours vous serez sur pieds.

« En ce moment un troisième personnage,

que je n'avais pas encore aperçu, sortit d'un endroit obscur de l'appartement et se rapprocha avec précaution de mon lit.

« Il portait un uniforme vert foncé et une culotte de peau blanche toute mouchetée de gouttes de sang.

— Voilà votre libérateur, me dit le médecin. Kretle, s'écria-t-il en s'adressant à la vieille femme, donnez vite la tasse au vinaigre ! Il s'évanouit !

« J'avais reconnu le comte de Brancion !

CHAPITRE IX.

Le message.

L'intérêt de l'auditoire avait toujours été croissant depuis le commencement du récit de Vivant, et quand ce dernier, d'une voix émue et vibrante, prononça ces mots : « *J'avais reconnu le comte de Brancion !* » un cri qui exprimait à la fois la surprise, la joie et l'émotion sortit des poitrines haletantes de l'ex-piqueur et de ses trois amis, et Denis dit vivement :

— C'est-y bien Dieu possible! le comte de Brancion! celui d'ici! mon ancien maître? Voyons, Vivant, pas de menteries dans une affaire comme celle-là.

— Je ne mens pas, papa Denis [1], c'était M. le comte lui-même, répondit Vivant en appuyant sur chaque mot comme s'il voulait donner plus de force à ses paroles; c'était lui qui m'avait défendu au péril de sa vie contre le hussard autrichien qui voulait m'achever après m'avoir blessé! lui qui m'avait chargé sur ses épaules et porté en lieu sûr à une longue distance, et à travers mille dangers peut-être! lui enfin qui me faisait soigner par le chirurgien-major de son régiment, comme si j'eusse été un de ses soldats favoris. Certainement, si le bon Dieu venait sur la

[1] Cette expression de papa est souvent employée en Champagne et en Bourgogne par des jeunes envers des hommes plus âgés. Elle est une marque d'affection et de respect.

terre, il ne pourrait pas en faire plus pour un pauvre pécheur.

Denis se détourna pour essuyer furtivement une larme avec la manche de sa veste, les trois autres buveurs frappèrent la table du poing avec des exclamations diverses, et Vivant continua en reprenant le ton du récit qu'il avait quitté pendant un moment pour répondre aux interpellations de ses compagnons.

« En reconnaissant le ci-devant comte, dont les formes vagues et confuses se dégageaient peu à peu de l'obscurité, je crus que c'était un spectre vengeur qui s'approchait de moi. Les gouttes de sang qui mouchetaient sa culotte de peau blanche, et l'extrême pâleur de son visage m'avaient sans doute fait croire à une apparition : je n'avais pas vu qu'il souriait en avançant, et je ne savais pas que ce sang était celui qui avait coulé de ma blessure, pendant qu'il me portait sur ses épaules à travers le champ de bataille de Biberach.

« Je m'étais complétement évanoui, malgré le vinaigre que le docteur m'avait mis sous le nez et sur les tempes pour me ranimer.

« Quand je repris connaissance, une obscurité profonde, un silence complet m'environnaient de nouveau : l'appareil avait été replacé sur ma blessure, et on eût dit qu'il n'y avait personne dans la chambre.

« A mesure que je rentrais en possession de mes facultés, la mémoire me revenait et avec elle le souvenir de ce que j'avais vu ou cru voir ; mais plus que jamais je restai convaincu que ce ne pouvait être qu'une vision surnaturelle. L'état de mon cerveau, très-affaibli par la grande quantité de sang que j'avais perdu, peut, ce me semble, expliquer ces erreurs de mon jugement.

« Pendant la nuit une fièvre violente se déclara avec les symptômes les plus graves.

« J'eus le délire, un délire vraiment terrible, et les rêves les plus affreux vinrent

tourmenter mon imagination, à la fois affaiblie et surexcitée.

« Je me croyais à Saint-Révérien, encore serviteur au château, et je me voyais me promenant sur la grande terrasse avec M. Jacques, que je portais suspendu à mon cou, comme je l'avais vu plus d'une fois dans le temps de ma honteuse trahison.

« Tout à coup Brulard, l'infâme, le lâche Brulard, se dressait devant moi, et d'un geste impérieux et méprisant, il m'ordonnait de précipiter l'enfant du haut des rochers dans le lac.

« J'obéissais à l'instant même comme une brute féroce. L'enfant était lancé par moi; pendant qu'il tournoyait au-dessus du gouffre, je croyais le voir me sourire et me tendre ses petits bras.

« Je chassais ces terribles images, mais elles se reformaient presque aussitôt, plus terribles encore et escortées de nouveaux fantômes. Alors je poussais des cris de désespoir,

et je cherchais à déchirer l'appareil qui entourait ma blessure, dans la vague pensée que cela me ferait mourir et que je serais ainsi débarrassé des horribles tortures de mon esprit.

« Cet état, à l'exception de quelques rapides instants de répit, dura plusieurs jours, pendant lesquels ma vie courut les plus grands dangers ; enfin, il fit place, je ne dirai pas au bien-être de la tranquillité, mais au calme morne d'un anéantissement presque complet : j'existais sans sentir pour ainsi dire l'existence.

« Je ne voyais plus, je n'entendais plus ; je n'avais pas même la faculté de penser : à force de me saigner on m'avait réduit à cet état ; il paraît que c'était le seul moyen de me sauver.

« Un matin, je fus étonné de voir à peu près ce qui se passait autour de moi ; les bruits du dehors arrivaient aussi confusément à mon oreille. Pendant la nuit on avait

enlevé une partie de l'appareil qui couvrait le haut de mon visage, et l'un de mes yeux était complétement dégagé, bien qu'un peu trouble et un peu incertain encore.

« Un joyeux rayon de soleil éclairait ma chambre, où il me semblait que j'étais seul.

« Ce rayon de soleil avait d'abord attiré mes regards du côté de la fenêtre. J'étais si heureux de contempler la lumière après plusieurs jours d'obscurité, que je ne songeais pas à voir autre chose.

« Je voulus m'appuyer sur mes poignets pour me mettre sur mon séant et reprendre ainsi possession de la vie par quelques mouvements, mais je sentis qu'une douce pression comprimait ma main gauche et me maintenait sur mes oreillers.

« Je restai encore quelques instants immobile dans la même position, n'osant pas chercher à me rendre compte de l'obstacle qui me retenait ; j'avais peur de ce que je pourrais voir.

« Enfin, je me retournai lentement du côté où j'étais maintenu, qui était celui de mon œil encore fermé, et j'aperçus le comte de Brancion assis au chevet de mon lit!... c'était lui qui pressait ma main dans les deux siennes.

— C'est bien moi, Vivant, me dit-il de cette voix affectueuse et noble que vous connaissez... moi, ton compatriote, qui ai eu le bonheur de te sauver la vie. Embrassons-nous, mon ami... Dieu merci, nous ne sommes plus ici sur le champ de bataille.

« Je voulus porter une de ses mains à mes lèvres, mais il ne le souffrit pas, et sa joue pâle s'appuya contre ma joue mutilée, pendant qu'un de ses bras passé derrière mon dos me pressait sur son cœur que je sentais battre comme le mien.

— Vous voulez donc me faire mourir de honte et de douleur? balbutiai-je en cherchant à me dégager de sa cordiale étreinte. Je

suffoquais réellement de mort et de désespoir.

— Je veux, au contraire, te consoler, te réconcilier avec toi-même, mon pauvre Vivant, me répondit-il avec une chaleureuse douceur. Tu n'as plus le droit de t'en vouloir, puisque je t'ai pardonné, ajouta-t-il en me serrant de nouveau la main.

— Vous m'avez pardonné! m'écriai-je ; mais c'est qu'alors vous ne savez rien! c'est sûr, c'est sûr, M. le comte, vous ne savez rien... vous ne pouvez rien savoir.

— Je sais, au contraire, plus de choses que toi, puisque je peux t'apprendre que le mal que tu crois m'avoir fait serait arrivé sans ta participation. Quand tu es entré chez moi, mon départ était décidé depuis huit jours ; tu m'as même rendu le service de le hâter, parce que je n'ai pas tardé à voir, mon pauvre garçon, que tu n'étais pas sincère et que tu subissais de mauvaises influences ; mais je ne pouvais pas t'en vouloir, tu me croyais des torts envers toi.

« C'en était trop ! ajouta Vivant ; non-seulement il m'avait sauvé la vie à moi son ennemi ! non-seulement il m'avait pardonné à moi le serviteur infidèle qui l'avait trahi ! mais encore il cherchait à me persuader que je m'exagérais mes torts ! il voulait me consoler, ainsi qu'il l'avait dit.

— Je ne veux plus vous quitter, M. le comte ! m'écriai-je avec plus de force que je n'avais pu en trouver encore dans mon corps affaibli. Ma vie est à vous ! disposez-en ! Je ne pourrais plus...

« Il m'interrompit en posant sa main sur mon bras avec une autorité douce et paternelle, puis il me dit d'une voix dont la gravité était bienveillante :

— Ta vie ne t'appartient pas, mon ami. Comme je me suis arrangé de manière à ce que tu ne fusses pas considéré comme prisonnier, si tu te dispensais de rejoindre ton corps tu passerais pour déserteur, et un Français, quelle que soit la cause qu'il serve,

ne doit jamais quitter son drapeau. Il y a, hélas! des partis, mais il n'est qu'un honneur... tu sais cela comme moi en ta qualité de soldat, mon bon Vivant.

— Mon drapeau! murmurai-je, il n'existe plus! et c'est dans mes mains qu'il a péri! dans ces mains coupables qui ne méritaient pas de le sauver.

« Le comte me serra la main, sourit et ne répondit rien; je lui demandai alors des nouvelles de ses enfants : ce fut en tremblant un peu, comme vous pouvez bien penser.

— J'espère qu'ils sont en bonne santé, me répondit-il avec une vivacité pleine de gratitude; mais comment sais-tu que j'en ai un second?

— Je l'ai appris d'une bien triste manière et en même temps que j'apprenais aussi un grand malheur... la mort de madame la comtesse... celle qui fut pour moi, misérable ingrat, une si bonne maîtresse.

« Il leva les yeux au ciel avec une dou-

loureuse résignation ; j'avais touché la plus sensible de ses blessures.

« Je lui contai alors ce qui m'était arrivé au combat de Berstheim.

— Mon pauvre oncle ! mais enfin il n'avait pas d'enfants, lui... Tandis que moi, si j'étais tué comme lui, je laisserais deux orphelins sans pain et sans protection...

« Il s'arrêta, et une grosse larme, se détachant de sa paupière, roula sur sa joue pâlie et creusée par la fatigue, les chagrins et les privations.

« Je gardai le silence pendant quelques instants, me demandant tout bas si tout ce que je voyais, si tout ce que j'entendais n'était pas une vision consolante succédant aux visions terribles qui m'avaient poursuivi quelques jours auparavant.

— Enfin où sont vos enfants, M. le comte? demandai-je à mon libérateur, autant pour entendre le son de sa voix que pour connaître sa réponse.

— Ils étaient à Constance; mais ils ont dû en partir quand l'armée républicaine y est entrée, et Dieu seul peut savoir où ils sont maintenant ! J'attends de leurs nouvelles d'un moment à l'autre.

« Telles furent ses paroles, mes amis... mais pour les bien comprendre il faudrait avoir comme moi le souvenir de l'accent avec lequel elles avaient été prononcées.

« Quelle douceur angélique et quelle douleur profonde ! Pas un mot, pas un geste, pas une inflexion qui pût faire supposer, sous cette résignation surnaturelle, quelque secrète pensée de colère, quelque mystérieux désir de vengeance, si vague qu'il fût. Je ne croyais pas qu'il y eût des hommes de cette trempe sur la terre.

« Vous comprenez bien, mes amis, continua Vivant, qu'en voyant le ci-devant comte si bien disposé pour moi, je n'hésitai pas à lui conter tout ce qui s'était passé, c'est-à-dire quels moyens avaient été employés pour

changer en haine et en trahison l'affection et le dévouement que je lui portais. Ces détails le rendirent heureux, car il ne savait que les faits sans explications par une lettre de la vieille Adrienne, écrite peu de temps après son départ : depuis il n'avait eu aucune autre nouvelle.

— Tu vois bien, me dit-il, que je n'avais pas même quelque chose à te pardonner, puisque tu croyais avoir à te venger de moi : cette circonstance diminue bien tes torts. Quant à ce pauvre Champagne, maintenant le citoyen Brulard, reprit-il avec une malice remplie de bonté, comme toutes ses actions et toutes ses paroles, je ne puis m'expliquer sa conduite envers nous que par la conviction où je suis qu'il a complétement perdu la tête. Élevé par ma famille, toujours bien traité par moi, père nourricier de mon fils, je vois en lui bien plus un fou qu'un ingrat. Si la raison lui revient plus tard, il aura alors une vieillesse bien malheureuse, car je

le crois honnête au fond; il n'est qu'égaré, il faut le plaindre.

— N'attendez rien de bon de cet homme, M. le comte; c'est un monstre infâme, et si je n'avais pas promis à Louise de le laisser tranquille quand je retournerai au pays...

— Si tu ne l'avais pas promis à Louise, tu me le promettrais à moi, interrompit-il avec une sorte d'autorité, et ce serait absolument la même chose.

— Comment! quand vous rentrerez, vous lui pardonnerez le mal qu'il vous a fait?

— Vivant, le roi a pardonné à ses bourreaux! il a fait plus, il a imposé à ses héritiers et à ses serviteurs l'exemple de la miséricorde.

— Je lui pardonnerai donc aussi.

— Merci, mon ami, me dit-il.

« Et en prononçant ces mots, il reprit ma main et la serra de nouveau dans les deux siennes.

— Nous allons nous quitter bientôt, mon

pauvre Vivant, continua-t-il d'une voix moins ferme, comme s'il regrettait de se séparer de moi. L'armée à laquelle j'appartiens se retire, et celle dont tu fais partie occupera, selon toute apparence, ce village dans la matinée d'aujourd'hui. Tu pourras donc rejoindre ton régiment sans difficultés, tout blessé que tu es. Il faut que tu reparaisses avec honneur au milieu de tes camarades, comme il convient à un brave soldat de ton espèce... Prends ceci, Vivant, ajouta-t-il avec un peu d'hésitation, en me présentant un paquet enveloppé dans un mouchoir ensanglanté... c'est le drapeau de cette république qui a tué mon roi, qui m'a proscrit, dépossédé, et que je combattrai tant que j'aurai une goutte de sang dans les veines! Il me fait horreur! mais on te l'avait confié, tu l'as défendu au péril de ta vie, au prix de ton sang, et moi j'ai exposé mes jours pour l'arracher aux mains de l'étranger qui l'avait enlevé sur ton corps inanimé! Adieu, Vivant,

quand tu retourneras dans notre cher pays, si quelqu'un s'y souvient encore de moi, tu pourras lui dire quels sont les sentiments de mon cœur pour la patrie qui me repousse et les concitoyens qui m'ont méconnu... Adieu, mon frère !... adieu !

« Je voulus parler, les sanglots étouffèrent ma voix ! j'essayai de me soulever pour me jeter aux genoux de ce juste, deux fois mon libérateur, mes forces trahirent ma volonté. L'admiration, la reconnaissance ne me fournirent que des larmes.

— Il est probable, reprit le comte, que je ne reverrai jamais la France ; car, en supposant que le canon m'épargne, la douleur m'a déjà frappé. Eh bien, si tu es plus heureux que moi, tu te chargeras de faire savoir à ceux qui se sont enrichis de mes biens que je leur pardonne de tout mon cœur, et que je les prie seulement de se souvenir de l'usage que ma famille a toujours fait de cette fortune qu'ils possèdent aujourd'hui. Puis,

si mes enfants... deux pauvres orphelins, reviennent un jour, guidés par cet instinct qui conduit les oiseaux au nid où le hasard les a fait éclore, il faudra les bien accueillir et ne pas oublier que leurs pères ne fermèrent jamais leur porte aux malheureux.

— On le fera! on le fera, M. le comte! m'écriai-je. Et pour ce qui me regarde, je vous jure que dussé-je leur consacrer tout le travail de mes bras, ils ne manqueront de rien! Mais vous reviendrez! vous reviendrez! votre fortune vous sera rendue, et nous serons encore tous...

« J'allais prononcer le mot *heureux,* mais le souvenir de sa femme qu'il aimait tant arrêta cette parole sur mes lèvres. Embarrassé, je laissai retomber sur mon chevet ma tête affaiblie par toutes ces émotions... Quand je la relevai j'étais seul! le comte avait disparu, et je n'entendis plus dans le lointain que la musique d'un de nos régiments qui jouait la terrible et sublime *Marseillaise.* »

Il y eut un moment de silence profond. Le soldat de la république semblait anéanti par le poids de ses souvenirs. Denis et les trois paysans ne trouvaient pas d'expressions pour rendre les sentiments qui venaient d'éclore dans leurs cœurs.

— Et il n'est pas revenu ! s'écria enfin Vivant en reprenant brusquement son énergie. Et nous ne le verrons peut-être jamais ! Ah ! si je l'avais pensé... car le père mort, il ne faut pas compter sur les enfants.

— Nous ne devons pas désespérer encore, mon bon Vivant, répondit Denis en faisant circuler la bouteille, comme s'il voulait réconforter les âmes à l'aide de ce moyen.

— Il aurait donné de ses nouvelles, reprit Vivant en secouant la tête d'un air de tristesse. Ceux qui n'ont pas encore obtenu la permission de rentrer peuvent au moins écrire : je n'ai plus d'espoir ! et moi qui comptais...

— Écoute, mon garçon, interrompit l'ex-

piqueur, si quelqu'un a des nouvelles dans le pays, c'est la vieille Adrienne. Eh bien ! couche ici cette nuit, et demain dès la pointe du jour monte au château pour lui parler. Tu auras de la peine à l'approcher ; si elle consent à t'ouvrir la porte, elle te recevra mal, j'en sais quelque chose ; mais tu lui conteras ton histoire tout à la bonne morguienne, comme tu viens de nous la conter, et je suis sûr que vous serez tout de suite une paire d'amis. Vois-tu, c'est absolument comme à la chasse : au moment où l'on croit que ça va le plus mal, c'est alors que ça va le mieux.

— Je suivrai vos conseils, je suivrai vos conseils, maître Denis, répondit vivement l'ex-dragon, dont le visage s'illumina soudain d'un rayon d'espérance. Ah ! si je pouvais apprendre quelque chose !

— Ce serait aussi un grand bonheur pour nous ! dit un des paysans en vidant son verre tout d'un trait.

— Et pour tout le village en général ! ajouta un autre en imitant le mouvement du premier.

— Et qu'ils seraient tous les trois joliment bien reçus ! fit le troisième en frappant sur la table un coup de poing qui mit en branle tout le matériel bachique qui la couvrait.

— Vous dites donc, maître Denis, que tout a été vendu ? demanda Vivant qui avait repris sa gravité triste.

— Ce qui ne l'a pas été ne mérite pas qu'on en parle, mon pauvre garçon. Quelques parcelles de terre trop maigre pour nourrir seulement un levraut : deux ou trois boqueteaux où les écureuils sont à pied, faute de chênes pour se percher : le tout ne vaut pas mille écus.

— Mais les grands bois ? qui a pu les acheter ? un si gros morceau... riposta Vivant.

— Personne : c'est la république qui en jouit, et ce qu'elle tient elle le garde.

— Tiens, vous croyez encore à la république, vous autres? repartit Vivant d'un ton goguenard. La république aujourd'hui, c'est le premier consul qui la fait marcher au doigt et à l'œil.

— C'est toujours la même chose, dit Denis.

— Non, mille millions de bombes! ce n'est pas la même chose, s'écria Vivant. La république, c'était un tas de voleurs et d'assassins, tandis que le premier consul est un brave soldat qui entend la raison et la justice... Ah! si on pouvait lui glisser seulement quelques mots dans le tuyau de l'oreille...

— Oui, mais c'est là la difficulté, grommela Denis : qui oserait?

— Qui oserait? moi par exemple : oh! quand une fois je suis décidé...

— Toi? interrompit Denis d'un air d'incrédulité.

— Je me gênerais, peut-être! ça ne serait pas la première fois que je lui aurais parlé...

mais nous n'en sommes malheureusement pas encore là, reprit Vivant avec tristesse... si au moins nous savions ce que sont devenus ces deux pauvres enfants, papa Denis.

— C'est encore la mère Adrienne, elle seule qui peut le dire. Vois-tu, mon garçon, tant que tu ne l'auras pas fait causer tu ne peux être sûr de rien ; mais, par exemple, si elle n'a pas de nouvelles, tout doit être fini.

— Hier en passant à Vassy, on m'a dit que madame la marquise de Viéville, la tante de M. le comte, vivait toujours et qu'elle n'avait pas émigré : on pourrait peut-être avoir des renseignements près d'elle, dit Vivant.

— J'en doute, répondit Denis en secouant la tête. Le ci-devant comte ne voyait plus sa tante depuis qu'elle avait donné sa démission de dame d'honneur de l'ex-reine, et qu'elle s'était amusée à aller rouler la brouette au Champ-de-Mars avec toutes les coureuses

de Paris, le jour de la grande fédération.

— C'est égal, reprit Vivant, je m'adresserai toujours à elle, ne fût-ce que pour lui faire honte si elle a mal agi à l'égard de son neveu. Voyez-vous, papa Denis, tant que je n'aurai pas eu entre les mains leurs trois extraits mortuaires, je ne me tiendrai pas tranquille. Quel âge peut avoir au juste le petit Jacques? vous devez savoir cela comme ancien serviteur du château.

— Comme je savais mon pater dans le temps qu'il était permis de le dire à volonté, répondit l'ex-piqueur, qui n'avait pas encore pris au sérieux le récent rétablissement du culte catholique : M. Jacques est né le 2 janvier 1788, à neuf heures du soir : à preuve que nous avions pris un grand sanglier le matin dans les vieilles ventes de Noncourt.

— Par conséquent le petit Jacques a quinze ans faits : c'est presqu'un homme, dit Vivant, comme s'il se parlait à lui-même.

Mais, hélas! le reverrons-nous jamais?

Comme il prononçait ces derniers mots à demi-voix, on frappa un coup vigoureux à la porte de l'auberge qui donnait sur la grande rue du village.

Les cinq buveurs se levèrent à la fois, comme si une même commotion électrique les eût frappés.

— Qui peut venir à une pareille heure? dit Denis; il faut que ce soit un étranger.

Et il se hâta d'aller ouvrir.

CHAPITRE X.

Tristes nouvelles.

Denis rentra presqu'aussitôt dans la salle ; il précédait un homme de haute taille, dont le large chapeau de feutre noir et la blouse de toile bleu foncé étaient constellés de nombreux flocons de neige qui disparaissaient rapidement sous l'influence de l'atmosphère plus chaude de l'auberge.

A l'aspect de cet homme, Vivant Beaugey,

un moment émotionné par le coup frappé à la porte, s'était assis au coin du feu, et les trois paysans ses compagnons avaient quitté l'auberge pour regagner leurs demeures, situées à une certaine distance dans le village.

Le nouveau venu se débarrassa de son chapeau et de sa blouse, puis il se rapprocha du foyer où resplendissait un magnifique brasier.

— C'est bien ici l'auberge du *Grand Saint-Hubert*, tenue par le sieur Denis, ex-piqueur du ci-devant comte de Brancion? demanda-t-il en interrogeant tour à tour du regard le maître de la maison et son ami Vivant.

— Très-certainement, répondit le premier.

— Et vous êtes sans doute l'aubergiste? reprit l'inconnu en glissant une main dans la poche de sa carmagnole.

— Pour vous servir, si j'en suis capable.

— Alors voici une lettre pour vous. Il suffira de me dire si vous voulez, oui ou non,

faire ce que vous demande la personne qui vous l'écrit.

Denis prit la lettre et se rapprocha de la table sur laquelle il y avait une chandelle.

A peine eut-il jeté les yeux sur le papier que sa figure, habituellement joviale et railleuse, s'altéra subitement.

Il continua cependant à lire, et quand il eut terminé, il fit signe à l'inconnu de venir lui parler, et le colloque que nous allons rapporter eut lieu entre eux à voix basse.

— Vous êtes l'homme de confiance de madame... de la ci-devant marquise de Viéville? dit Denis.

— Depuis dix ans, répondit son interlocuteur.

— Alors vous savez ce que contient cette lettre?

— Oui.

— Eh bien! mon camarade, il n'y a absolument rien à *frire,* ni pour la ci-devant marquise de Viéville ni pour d'autres; et

vous auriez pu aussi bien remettre votre voyage au beau temps, ou même ne pas le faire du tout, c'eût été absolument la même chose.

— Mais tout n'a pas été vendu cependant, quand le diable y serait; ainsi pour ne parler que d'une chose par exemple : le château et ses dépendances...

— Le château et ses dépendances! miséricorde! des ruines dont il tombe un morceau tous les jours, soit qu'il fasse du soleil ou du vent, de la gelée ou de la pluie! Ah çà! d'où sortez-vous donc, mon brave homme, que vous ne savez pas que le château de Saint-Révérien n'est plus qu'un monceau de pierres?

— Excusez-moi, maître Denis; *un chacun* peut se tromper. Passons à un autre article : il y a des terres...

— Oh! pour le coup, vous y êtes, mon vieux, interrompit l'ex-piqueur d'un ton dont la goguenardise allait croissant; il y en

a au moins douze bichetées [1], et des fameuses ! les cailloux y poussent tout seuls, et tant plus on en ôte, tant plus il en vient : c'est une bénédiction.

— Mais les bois ? reprit l'homme de confiance de la ci-devant marquise de Viéville.

— Ah ! ils y sont encore, et si vous ne craignez pas de vous mouiller les pieds, vous pourrez aller vous y promener demain matin ; seulement, c'est la nation qui en jouit pour le quart d'heure : vous n'êtes pas sans savoir qu'elle a hérité de bien du monde depuis une dizaine d'années.

— Enfin ce qu'il y aura nous le prendrons : nous ne voulons que la justice, maître Denis.

— Ça se voit clair comme le jour, et dans ce cas vous n'avez pas besoin de moi.

— J'espère que vous pourrez du moins m'indiquer la demeure du maire, le citoyen

[1] Mesure en usage dans quelques provinces.

Brulard, et celle du notaire, le citoyen Larue.

— Très-certainement, mon camarade; à preuve que si vous étiez arrivé il n'y a pas tant seulement une heure, vous les auriez trouvés ici les coudes sur la table; mais je peux vous faire conduire jusque chez eux, ajouta Denis avec une vivacité qui témoignait d'un vif désir de se débarrasser du visiteur.

— J'accepte votre proposition. Pourrai-je ensuite revenir souper et coucher chez vous? Je crois qu'il n'y a pas d'autre auberge que la vôtre dans le village.

— C'est la vérité; mais pour ce soir c'est absolument comme s'il n'y en avait pas du tout, car je n'ai qu'un lit qui a déjà été retenu par ce jeune homme : *un pays,* revenu aujourd'hui même de l'armée.

Et Denis désigna de la main Vivant, toujours assis au coin du feu, et tellement plongé dans ses réflexions mélancoliques,

qu'il n'avait pas entendu un seul mot de cette conversation, bien que les deux interlocuteurs eussent élevé la voix de temps en temps.

— Dans ce cas faites-moi conduire bien vite où je vous ai dit que je désirais aller, repartit le messager d'un ton mécontent. On me donnera peut-être un lit et un verre de vin, dans l'un de ces deux endroits.

Denis alla ouvrir la porte d'un cabinet noir, puis il appela à deux ou trois reprises différentes un individu du nom assez peu commun de *Cascaret*.

Une voix d'enfant, grondeuse et engourdie, répondit, mais seulement après plusieurs sommations :

— *On y va! on y va, not' maître!*

Moins d'une minute après, un petit drôle d'une douzaine d'années, dont la physionomie intelligente et malicieuse étincelait de pénétration surnoise, quoique ses yeux fussent encore à demi clos par le sommeil de

plomb de l'enfance, sortit du cabinet noir, sa veste dans une main, son pantalon dans l'autre, et ses sabots sous les bras.

— Habille-toi en un temps et deux mouvements, mon garçon ; puis tu iras conduire du même train ce voyageur chez le citoyen Brulard et ensuite chez le notaire. Quand tu reviendras je te permettrai de coucher pieds nus pour ta récompense.

Cascaret fit la grimace tout en passant ses vêtements avec une dextérité merveilleuse, et en un clin d'œil il fut prêt à partir.

Pendant ces quelques minutes, l'homme de confiance de la marquise de Viéville avait repris sa blouse et son chapeau, et il sortit avec Cascaret.

— Vivant ! mon pauvre Vivant ! s'écria Denis dès qu'ils se retrouvèrent seuls, je viens de recevoir une bien mauvaise nouvelle... Du courage, mon garçon... Le ci-devant comte, notre bon maître, dont nous parlions tout à l'heure...

— Eh bien ! que lui est-il arrivé ? s'écria à son tour d'une voix de tonnerre Vivant en bondissant de son siége jusqu'auprès de la table à côté de laquelle était resté Denis.

— Il est mort ! repartit celui-ci avec l'accent de la plus profonde consternation. Hélas ! tu n'avais que trop raison dans tes craintes !

— Mort ! mort ! comment le savez-vous ? c'est-à-dire qui vous l'apprend ?

— Cette lettre, mon garçon, reprit l'ex-piqueur en montrant le papier qu'il avait posé sur la table.

— Je m'en doute bien : mais qui vous l'écrit ? est-ce une personne qui mérite confiance ? nommez-la ! nommez-la, je vous en prie. Mon Dieu ! mon Dieu !

— C'est madame la marquise de Viéville, la tante de notre malheureux maître ; celle à qui tu voulais aller demander des renseignements sur lui. Tiens, lis ce qu'elle m'écrit et ce qu'elle me demande, mon pauvre

garçon ; et tu verras qu'il n'y a plus moyen de douter.

Vivant saisit d'une main que la douleur rendait frémissante, le papier que Denis lui tendait, et d'une voix étouffée d'abord par l'émotion, et ensuite par la colère, il lut ce qui suit :

« Mon cher Denis,

« Comme ancien serviteur de la famille « de Brancion à laquelle j'appartiens, comme « vous savez, j'espère que vous ne vous re- « fuserez pas à me faire savoir de la manière « la plus positive en quoi consiste ce qui n'a « pas été vendu nationalement de la ci-devant « seigneurie de Saint-Révérien, que feu mon « frère avait cédée de son vivant à son fils. « Je viens d'apprendre par une voie qui mé- « rite toute confiance, que mon neveu est « mort en Pologne, il y a déjà quelques « années, et comme mon second frère, le « chevalier Robert de Brancion, est égale-

« ment décédé en émigration, je me trouve « la seule héritière de tous leurs droits, de « quelque nature qu'ils soient, et je désire « être dans le plus bref délai en mesure de « me mettre en possession d'un héritage que « personne ne peut me disputer aujourd'hui.

« Les lois de l'ancien régime traitaient « fort mal les filles nobles, de sorte qu'il « sera bien juste que je retrouve quelque « chose; ce qui ne m'empêche pas de dé- « plorer les événements auxquels je devrai « peut-être une augmentation de fortune.

« Croyez, mon cher Denis, à tous mes « sentiments pour vous.

« BRANCION DE VIÉVILLE. »

P. S. « Sans en avoir la complète certi- « tude, je suis fondée à croire que le fils de « mon neveu est mort avant son père ; quant « à sa femme, elle n'existe plus depuis long- « temps. Je fais faire au surplus des recher-

« ches en Allemagne, afin d'en arriver à éta-
« blir mes titres sur des actes authenti-
« ques. »

Le papier s'échappa des mains crispées de Vivant, qui ne l'eut pas plutôt vu à terre qu'il le foula aux pieds avec une sorte de rage.

— Mais c'est une indignité ! s'écria-t-il, une honte ! une infamie! Denis, c'est à nous d'empêcher l'accomplissement de cette lâche action. Voulez-vous me venir en aide pour cela ?

— Très-certainement que je le veux. Mais, mon pauvre Vivant, que pourrons-nous faire si la loi est pour cette vieille sorcière ? Jamais nous n'aurons assez de malice à nous deux pour lutter contre une bossue qui n'a jamais eu une bonne idée dans sa vie.

— Mon pauvre maître! mon pauvre maître! reprit Vivant en se tordant les mains avec désespoir ; ah ! il avait bien dit qu'il

ne reverrait jamais la France! cette France ingrate et cruelle qu'il aimait tant, malgré tout le mal qu'elle lui a fait! Que résoudre, mon Dieu!

— Si tu avais entendu ce que j'ai dit tout à l'heure à cet envoyé de la marquise, reprit Denis, tu aurais vu que j'ai travaillé de mon mieux pour le décourager ainsi que sa maîtresse. Malheureusement il s'est rendu en sortant d'ici chez cette canaille de Brulard, et il est à craindre que celui-ci ne détruise tout ce que j'ai cherché à faire, en affirmant qu'il n'y avait pas d'héritage, puisque tout avait été vendu. C'est vrai d'une manière, mais si nous pouvons empêcher que le peu qui reste...

— Je pense à une chose, interrompit vivement l'ex-dragon; les droits de madame de Viéville sont nuls tant qu'elle n'aura pas l'acte mortuaire de M. le comte.

— C'est clair comme le jour, mon garçon; mais elle peut toujours prendre ses mesures

en attendant. Je la connais, c'est une commère qui ne s'embarque pas sans savoir où elle va, et avant de lever son pied gauche, elle sait déjà où elle posera le droit.

— Voilà encore une idée qui me vient! s'écria Vivant avec un accent presque joyeux.

— Voyons.

— Dans cette lettre elle ne parle que de l'existence de M. Jacques, l'enfant né avant l'émigration.

— Eh bien!

— Cela prouve qu'elle ignore que plus tard M. le comte a eu aussi une fille..., la petite Hélène... Mille bombes! je me chargerai de lui préparer cette surprise!

— Ça pourra l'inquiéter un moment, mais si elle te demande des preuves, et tu peux être sûr qu'elle t'en demandera, comment feras-tu?

— Comment je ferai? s'écria l'ancien dragon d'une voix de tonnerre: oh! je n'aurai

pas besoin de me déranger beaucoup ; je lui mettrai sous le nez cette lettre de M. le comte, trouvée dans le portefeuille de son pauvre oncle le chevalier, et gardée précieusement par moi.

— C'est mordieu vrai ! et moi qui n'y pensais plus ! Allons, allons, mon brave Vivant, rien n'est encore désespéré, et, en attendant mieux, faisons toujours endiabler la marquise.

— Oh ! je sais que nous pourrons peut-être empêcher cette méchante femme de s'emparer des dépouilles de cette chère famille... Mais, hélas ! à quoi cela nous servira-t-il, si le père est mort et les enfants perdus pour toujours peut-être?... Et dire que c'est moi qui suis cause... Quand j'y songe, il me prend envie de me briser la tête contre les murailles de l'endroit où je me trouve ! Misérable Brulard !

— Voyons, voyons, mon garçon, un peu de courage, mordieu ! il ne faut pas se dé-

conforter comme cela, autrement on n'aurait cœur à rien. Il faut bien se dire aussi que le diable n'est pas toujours à la porte du pauvre monde. M. le comte avait beaucoup d'amis dans l'émigration, puisque tous les nobles de France s'en sont allés de l'autre côté ; eh bien ! tôt ou tard un de ses amis ramènera les enfants.

— Mais puisqu'il y a des années que le père est mort, et que depuis on n'a pas entendu parler des pauvres petits...

— Je conviens que le *défaut* est un peu long pour relever la *voie* facilement, répondit l'ex-piqueur, qui ne perdait jamais une occasion de glisser des termes de chasse dans ses phrases ; mais on a le nez bon, l'oreille fine, et avec du temps, de la patience...

— Enfin, j'irai toujours demain au château dès qu'on y verra clair, interrompit Vivant. C'est un rude moment à passer, mais j'en supporterais bien d'autres, ma foi, pour obtenir le plus faible renseignement... Comme

ce monstre de Brulard doit être content à présent qu'il sait que M. le comte ne reviendra plus ! Il me semble que j'entends son affreux rire... Est-ce que je n'aurai jamais le bonheur de le lui faire rentrer dans la gorge de manière à ce qu'il n'en sorte plus ?

Les deux amis causèrent ainsi jusqu'au retour du petit *Cascaret;* puis, Denis ferma avec précaution la porte et les contrevents de son auberge, et il conduisit ensuite dans sa *chambre haute* son camarade Vivant, qui se hâta de se coucher, dans l'espoir que le sommeil abrégerait le temps qu'il avait à passer jusqu'à son entrevue avec la vieille Adrienne.

CHAPITRE XI.

Le vieux château.

Le lendemain, longtemps avant le jour, c'est-à-dire vers les six heures du matin environ, le piqueur et l'ancien soldat se trouvaient de nouveau réunis, comme la veille au soir, dans la grande salle de l'auberge. Un bon feu petillait dans l'âtre de la haute cheminée, et une large cruche, pleine d'un petit vin blanc gaillard, s'étalait entre

deux tasses d'argent qui avaient déjà fait plus d'une fois le chemin de la table aux lèvres de Vivant et de Denis.

— Tu as tout le temps, mon garçon, disait le piqueur en versant une nouvelle *tournée* de son *ginguet;* car si tu arrives avant le jour, tu ne pourras pas te faire ouvrir, sans compter que tu risques de te casser le cou dans ces sentiers que tu n'as pas parcourus depuis longtemps.

— J'irais les yeux fermés et les mains attachées derrière le dos, répondit Vivant avec résolution.

— Tâche seulement de t'en tirer avec un bâton et les yeux ouverts.

— Ah çà ! la révolution a donc aussi emporté les chemins comme tout le reste ?

— Non, mais la moitié du château a *dévalé* le long de la montagne, et il y a des passages où une chèvre y regarderait à deux fois. Oh! tu seras obligé de monter à l'assaut de temps en temps... Quand je vois ça de-

puis le bas, le cœur m'en saigne... c'était si propre du vivant de madame la comtesse.

— Eh bien, si je me tue en montant, ce sera un fameux *débarras* pour moi, répondit le dragon d'un air sombre et en avalant d'un trait sa coupe de vin blanc, que Denis se hâta de remplir de nouveau.

— Te voilà encore avec tes bêtises d'hier. Il faut vivre, mordieu! pour voir le bon temps après le mauvais.

— Et où trouverai-je la vieille Adrienne? demanda Vivant avec plus de calme.

— Tu te souviens de la tour du commandeur? La grande tour carrée dont les fenêtres donnent sur le mail planté en tilleuls.

— Si je m'en souviens! C'est là que logeait ce pauvre petit Jacques... ce cher enfant du bon Dieu... Il me semble encore l'y voir.

— Eh bien! c'est justement là que demeure la vieille femme de charge, seulement je ne sais pas au juste dans quelle chambre. Essaye d'ouvrir toutes les portes; s'il y en a

une qui résiste, tu pourras te dire que tu as trouvé le *rembuché*. Il ne s'agira plus que d'obtenir qu'on t'ouvre, ce qui ne sera pas une petite affaire. Il y a dix ans que la mère Adrienne ne parle à personne.

— C'est ça une brave femme! s'écria Vivant avec enthousiasme : ah! quand je pense que j'aurais pu faire comme elle !

— C'est vrai qu'elle est brave, interrompit Denis; mais elle pourrait l'être autant sans se montrer aussi originale... Dix ans sans parler ! Il y en a neuf, onze mois et trente jours moins cinq minutes, que je serais mort s'il m'avait fallu en faire autant.... Allons, mon garçon, buvons encore un coup et mets-toi en route. Je t'attendrai pour manger la soupe sur le coup de midi.

Quelques instants après, Vivant parcourait d'un pas ferme et léger la grande rue du village de Saint-Révérien, encore déserte et silencieuse à cette heure matinale.

Quoique le froid fût beaucoup plus vif

que la veille au soir, le temps était d'une merveilleuse beauté, et n'avait rien de désagréable pour un homme habitué comme Vivant à toutes les rudes épreuves de la vie militaire, qui avaient succédé pour lui aux habitudes rustiques de l'habitant des campagnes. La neige ayant cessé de tomber pendant la nuit, et le vent du nord s'étant subitement élevé, aucun nuage ne voilait le ciel resplendissant d'étoiles, aucune vapeur ne se traînait sur le sol durci, qui scintillait sous les rayons d'un clair de lune d'une magnificence sans pareille. Le lac de Saint-Révérien, que Vivant ne tarda pas à côtoyer, avait, par la vivacité de ses eaux profondes, alimentées par des sources nombreuses, résisté à l'action de la gelée jusqu'à ce jour, et il offrait aux regards du promeneur matinal une immense nappe d'azur, dans laquelle se reflétaient les astres innombrables du firmament qui lui servait de voûte, et les collines couvertes de neige,

entre lesquelles il était comme enchâssé, ainsi qu'un saphir au fond d'une coupe d'argent. De temps en temps une rafale de bise agitait sa surface et mettait en mouvement les myriades d'étoiles qui la brodaient, donnant en quelque sorte plus de vie à leur trompeur éclat que n'en avait celles du ciel malgré leur fixité. Le silence était profond, presque solennel, et répondait parfaitement, par son imposante taciturnité, aux sentiments de regret profond et de vague espérance qui remplissaient l'âme affectueuse et tourmentée de Vivant.

Le jour ne paraissait pas encore, ou du moins il était impossible de le distinguer de la splendeur de la nuit, quand l'ex-dragon arriva aux pieds des rochers, sur le sommet desquels est bâti le château de Saint-Révérien; mais le ciel était si clair, la lune si resplendissante que Vivant put apercevoir la demeure de ses anciens maîtres et juger des ravages que la main dévastatrice des révo-

lutions avait faits sur sa façade toujours imposante et robuste quoique mutilée. Jamais Vivant ne s'était approché aussi près de ce lieu, depuis la nuit qui avait vu s'accomplir le crime de sa folie et de son ingratitude, et on peut se figurer quelles devaient être les dispositions de son âme, en le revoyant après tout ce qu'il avait appris et éprouvé depuis dix années. Qu'allait-il apprendre encore? Que devait-il craindre? Que pouvait-il espérer? Aucun bruit, si faible et si incertain qu'il fût, ne sortait des nombreuses ouvertures de cette masse de pierres; aucune lumière n'y brillait; pas le plus mince filet de fumée ne s'élevait vers le ciel; les rochers eux-mêmes n'étaient pas plus sombres et plus silencieux que ce château dont l'aspect avait été si animé pendant des siècles. Vivant, qui était doué de cette poésie que renferment toutes les âmes sensibles quelque incultes qu'elles soient, ne put s'empêcher de voir dans l'aspect morne et presque lugubre

du manoir, le tombeau de tous ceux qui l'habitaient jadis, et son cœur, déjà tristement impressionné, se serra douloureusement.

Quand l'étoile du matin commença à briller d'un éclat moins vif sur l'horizon plus lumineux, Vivant jugea que l'aurore ne tarderait pas à poindre, et il se décida alors à s'engager dans un des nombreux sentiers tracés sur le flanc des rochers. Il put voir alors qu'il n'y avait rien d'exagéré dans le récit que lui avait fait Denis, des difficultés du chemin. Tous les dix pas sa marche était entravée, là par des ronces entrelacées, ici par des débris de muraille, tombés évidemment du château; dans un endroit une haute persienne, placée en travers du passage, formait une véritable barrière qu'on aurait pu croire mise là tout exprès. Ces divers obstacles, les réflexions qu'ils firent naître dans l'esprit de Vivant, et une certaine hésitation qui s'emparait de tout son être et de tous

ses mouvements à mesure qu'il approchait du but, retardèrent considérablement son ascension, de sorte qu'il était presque grand jour quand il posa le pied dans la première cour du château.

C'était la partie la moins délabrée du vaste édifice, car c'était justement celle où quelques familles du village avaient jugé à propos de s'établir depuis quelques années. Elles n'y avaient rien réparé, mais elles s'étaient appliquées à y régulariser la dévastation, à l'instar des révolutions qui organisent le désordre pour dissimuler les ravages qu'elles ont faits. Une sorte d'activité régnait dans cette cour, livrée à ce mouvement matinal qui a lieu chaque jour dans les fermes. Là une porte ouverte laissait voir un grand feu autour duquel se pressaient deux ou trois enfants à demi-nus encore ; ici des bœufs se dirigeaient lentement vers un abreuvoir, dont une femme brisait la glace à l'aide d'une énorme bûche ; plus loin un petit gar-

çon d'une douzaine d'années jetait du fourrage par la lucarne d'un grenier, et arrivé à la fin de sa besogne, descendait avec l'agilité d'un chat une échelle d'une hauteur vraiment effrayante.

Vivant, qui ne voulait pas s'arrêter dans cette cour, de peur d'y rencontrer son cousin Dorier auquel il était décidé à reprocher son usurpation, Vivant, disons-nous, fut frappé du costume de l'enfant dont nous venons de parler, et il ne put s'empêcher de suspendre un moment sa marche pour l'examiner avec plus d'attention.

Ce vêtement consistait en un bonnet, une veste, un gilet et un pantalon, le tout taillé dans la forme la plus ordinaire du costume des paysans de ce temps-là ; aussi la singularité qui avait attiré l'attention de Vivant n'était-elle pas dans la coupe, mais dans la couleur de cet habillement : l'enfant était de la tête aux pieds du plus beau et du plus brillant jaune-serin.

Cette bizarrerie détermina Vivant à adresser quelques questions au jeune drôle.

— Qui es-tu ? lui demanda-t-il avec une brusquerie qui avait sa source dans le pressentiment qu'il se trouvait en présence du fils d'un des pillards du château.

— Je suis Cadet Dorier, le fils à Jean Dorier, répondit l'enfant en regardant l'ancien soldat avec hardiesse, malgré sa physionomie imposante et sévère.

— Et vous demeurez au château ?

— Tiens, pourquoi pas?

— Parce qu'il n'est pas à vous.

— A qui donc *qu'il* est? demanda l'enfant d'un air narquois.

Vivant allait répliquer, peut-être même prendre son petit cousin Cadet Dorier par les oreilles, pour lui donner quelques notions sur le *tien* et le *mien,* quand il fit la réflexion que le pauvre enfant ne pouvait être que ce qu'on l'avait fait, et qu'il valait mieux réserver sa leçon de morale pour ses parents

qu'il verrait probablement bientôt; toutefois, il ne put se décider à le quitter sans lui parler de son costume vraiment extraordinaire et dont il paraissait tout orgueilleux.

— Où diable as-tu pris ces habits? lui dit-il.

— Ces habits? c'est le grand carrosse; vous savez bien le grand carrosse qui était sous la remise? On dit que c'est là dedans qu'ils *allions* à l'église.

Vivant regarda alors de plus près l'étoffe dont Cadet Dorier était habillé, et il reconnut un velours d'Utrecht à petits ramages dont était doublée une des voitures du comte, celle dont il se servait effectivement pour se rendre à l'église avec sa femme et son fils.

« Quelle honte! pensa-t-il en s'éloignant avec une sorte de dégoût; mais, hélas! quand je leur reprocherai leur indigne conduite, et je le ferai, que ne seront-ils pas en

droit de me répondre? Mais n'importe, je suis venu ici pour tout oser et tout subir! »

Comme cette dernière réflexion se formulait dans son esprit, il arrivait au pied de la tour du commandeur, dans laquelle demeurait la vieille Adrienne, suivant le dire de Denis.

La porte d'entrée était ouverte; elle donnait issue sur un escalier de pierre en colimaçon qui conduisait aux étages supérieurs, au nombre de quatre.

Vivant visita le premier, il était vide.

Il en fut de même du second.

De même encore du troisième.

« Denis se serait-il trompé? pensa Vivant en posant le pied sur la première marche du quatrième étage. »

En ce moment, il crut entendre un murmure confus au-dessus de sa tête.

Il prêta l'oreille et il distingua positivement les sons d'une voix humaine.

« Elle est là ! elle est là ! se dit-il à lui-même. »

Et il s'élança dans l'escalier.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

JACQUES

DE BRANCION.

TOME DEUXIÈME.

Imprimerie de J. Stienon.

JACQUES
DE BRANCION

PAR

Le marquis de Foudras.

TOME DEUXIÈME.

BRUXELLES.

MELINE, CANS ET Cie, LIBR.-ÉDITEURS.

LIVOURNE. | LEIPZIG.
MÊME MAISON. | J. P. MELINE.

1849


LENOX LIBRARY
NEW YORK

CHAPITRE PREMIER.

Adrienne.

Parvenu à la porte qui donnait entrée dans l'unique pièce dont était composé le quatrième étage de la tour du commandeur, Vivant s'arrêta un moment pour prêter de nouveau l'oreille et délibérer sur ce qu'il avait à faire.

Les sons qu'il venait d'entendre étaient

bien ceux d'une voix humaine, on ne pouvait pas s'y tromper. Cette voix, plaintive et monotone, semblait murmurer une prière, de moment en moment interrompue par une sorte de gémissement sourd. Vivant, dont l'esprit était profondément pénétré de tout ce que Denis lui avait conté des regrets et de l'existence solitaire de la vieille femme de charge; Vivant, disons-nous, ne douta pas qu'il ne fût arrivé au terme de ses recherches, et après avoir hésité un moment sur le moyen qu'il emploierait pour signaler sa présence, il posa doucement sa main droite sur un grossier loquet de fer qui se trouvait à sa portée et le souleva avec précaution.

La porte résista à cette première tentative ; alors Vivant, tenant toujours le loquet soulevé, essaya d'arriver à son but en portant tout le poids de son corps robuste contre l'obstacle qu'il venait de rencontrer.

Ce second essai ne réussit pas mieux que

l'autre, car la porte ne remua même pas sous cette pression vigoureuse. Si elle eût été soudée avec son chambranle de pierre de taille, elle ne serait pas restée plus complétement immobile.

La voix continuait toujours sa psalmodie plaintive, ce qui fit supposer à Vivant que l'effort qu'il venait de tenter n'avait pas attiré l'attention de l'habitante de la tour.

« Dois-je frapper? se demanda-t-il mentalement, en passant à plusieurs reprises sa main sur son front soucieux. Au fait, pourquoi pas? c'est toujours par là qu'il faut commencer en pareille circonstance. Si elle refuse de m'ouvrir, eh bien ! j'aurai recours à la force, et quand cette porte serait de fer elle finira par céder. »

Sa résolution ainsi prise, il frappa discrètement, mais cependant de manière à ne laisser aucun doute sur ses intentions.

Quoiqu'il ne reçut pas de réponse, il dut croire qu'on l'avait entendu, car la voix

qui semblait gémir et prier s'arrêta tout à coup.

— Ouvrez, s'il vous plaît, madame Adrienne, dit Vivant avec une expression suppliante.

— Je n'ouvre à personne, lui répondit-on. Qui que vous soyez, éloignez-vous et ne troublez plus les morts dans leurs tombeaux.

— Si vous saviez...

— Je ne veux rien savoir.

— Mais je suis un ami.

— Mensonge ! je n'ai pas d'amis, pas de parents ; je suis seule au monde, ou plutôt je ne suis plus de ce monde.

— Le ciel m'est témoin que je n'ai que de bonnes intentions, madame Adrienne. Ouvrez-moi, je vous en conjure.

— Adressez-vous à ces murailles, et si elles s'écroulent à votre voix, vous me verrez.

— Mais, ce que vous aimez, je l'aime ! ce que vous pleurez, je le pleure ! s'écria

Vivant d'un ton de plus en plus ému et pénétré.

Il y eut un moment de silence qui donna quelque espoir au soldat ; mais bientôt l'habitante de la tour répondit :

— On a déjà employé ce moyen ; on m'a toujours trompée, et j'ai jurée que je ne m'y laisserais plus prendre.

— Croyez-moi, au nom du ciel, madame Adrienne ! je vous parle avec sincérité ; et ce n'est pas pour vous tromper que je suis venu.

— Eh bien ! nommez-vous, et je verrai ce que je dois faire ; mais, je vous le répète encore, n'espérez ni me surprendre ni me fléchir.

Ce fut au tour de Vivant de garder le silence : sa conscience lui disait que pour la fidèle femme de charge, qui n'était pas encore dans le secret de ses remords, son nom serait une cause d'exclusion plus puissante que toutes les autres.

— Vous vous taisez, reprit la vieille

Adrienne d'une voix ironique et vibrante. Allons, retirez-vous, car votre hésitation me montre clair comme le jour que vous êtes un de ces misérables coquins du village que j'ai juré de ne jamais revoir.

— Mais quand cela serait vrai, si je me repens, si je suis décidé à réparer le mal que j'ai fait...

— Je ne crois pas au repentir, et il y a des crimes qu'on ne répare pas. Maintenant parlez tant que vous voudrez, priez, jurez, tempêtez, je ne vous répondrai plus.

— Vous êtes plus sévère que notre maître, car vous ne voulez pas m'entendre, tandis que lui m'a pardonné.

— Mon maître vous a pardonné! s'écria la vieille Adrienne; mais, au nom du Dieu puissant, qui donc êtes-vous?

— Qui je suis... qui je suis... murmura le soldat entre ses dents. Arrive ce qui pourra! ajouta-t-il avec force : je suis Vivant Beaugey... vous savez?...

Un cri aigu, sauvage, un cri dans lequel le débordement subit d'une indignation violente se mêlait à l'explosion d'une colère qui allait jusqu'à la rage, interrompit brusquement la courte explication que le pauvre Vivant avait cru devoir ajouter à l'aveu de son nom, vint arrêter la parole sur ses lèvres et glacer l'espérance dans son cœur. Presque aussitôt un pas lourd et cependant rapide dans sa pesanteur retentit dans l'intérieur de la tour, la porte s'ouvrit avec fracas, et Vivant n'avait pas encore eu le temps de se recueillir une seconde pour préparer sa contenance, qu'il se trouva face à face avec celle qu'il était venu chercher de si loin.

Si intrépide qu'il fût, le soldat sans peur de la terrible république française recula, frappé à la fois de crainte et de stupeur.

Ce n'était pas une femme qui apparaissait tout à coup devant lui ; c'était un spectre vengeur, irrité, impitoyable, dont le regard étincelant lançait l'éclair d'une haine et d'un

mépris sublimes, et dont les lèvres, tout à la fois tremblantes et contractées de fureur, semblaient concentrer toutes leurs forces pour laisser bientôt et bien plus sûrement jaillir les plus foudroyantes malédictions.

Tout ce que Vivant avait pu se figurer de la vieille habitante de la tour du commandeur, d'après les détails que Denis lui avait donnés, se trouvait surpassé de beaucoup par la réalité, tant cette malheureuse femme, soit par son attitude, soit par l'étrangeté de son costume et de sa physionomie, paraissait avoir perdu ces traditions de forme et de manière d'être qui caractérisent les individus livrés plus ou moins au courant de la civilisation.

Une robe noire presqu'en lambeaux couvrait son corps amaigri, et semblait visiblement insuffisante pour le garantir des intempéries de la saison; ses cheveux, blancs comme la neige, retombaient en longues mèches par derrière, tandis que, coupés

courts au contraire sur le devant, ils faisaient l'effet de se hérisser sur son front, et lui donnaient ainsi cette expression farouche et vengeresse qui avait fait instinctivement reculer l'intrépide Vivant; ses mains décharnées, démesurément longues, et en quelque sorte transparentes comme celles d'un squelette, étaient étendues en avant dans une pose menaçante, comme si elles se préparaient à ajouter la malédiction du geste à celle de la parole.

Le corps droit, le front haut, les yeux flamboyants dans les profondeurs de deux orbites d'un développement extraordinaire, elle resta un moment immobile et silencieuse sur le seuil de sa chambre, contemplant Vivant qui se tenait à quelques pas d'elle dans une attitude suppliante et désolée, comme si le fantôme de son repentir, prenant un corps, se fût dressé subitement devant lui.

— Vivant Beaugey... dit-elle d'une voix sombre, en faisant trois pas en avant avec

une lenteur solennelle. Vivant Beaugey... reprit-elle après un repos de quelques secondes.

— Est-ce que vous ne vous souvenez pas de moi, madame Adrienne? demanda Vivant qui, dans son trouble, ne définissait pas les motifs de l'apparente hésitation de son interlocutrice.

— Ne pas me souvenir de toi! s'écria-t-elle avec un rugissement terrible; mais j'aurais dormi mille ans du sommeil de la mort que mes yeux te reconnaîtraient en s'ouvrant à la lumière. Ne pas me souvenir de toi! de toi, le traître!... le lâche!... l'incendiaire!... plus misérable cent fois que le misérable Brulard, la honte du pays et le rebut de l'humanité cependant. Te voilà donc enfin! continua-t-elle en appuyant sur chaque mot avec une lenteur plus significative, peut-être, que sa violence. Oh! je savais bien que tu reviendrais un jour... les soldats de ton espèce ne meurent jamais sur les champs

de bataille... c'est au pied de la potence que le démon vient ramasser leur âme dans la boue, pour la jeter toute souillée dans le feu éternel !

Soit que ses forces l'abandonnassent, soit qu'elle voulût juger de l'effet produit par son formidable accueil, elle s'arrêta.

— Il faut que vous disiez vrai, madame Adrienne, répondit Vivant avec une douceur et une dignité qu'il puisait peut-être dans l'exagération de ces reproches ; il faut que vous disiez vrai, reprit-il une seconde fois, car je n'ai jamais pu trouver la mort des braves quoique je l'aie bien souvent cherchée.

— Tu espérais donc trahir le diable et brûler l'enfer? reprit la femme de charge avec l'amertume de la plus haineuse ironie.

— Non ; je voulais seulement mettre fin à mon désespoir et à mes remords ; mais, depuis, Dieu a eu sans doute pitié de mes longues douleurs, car il m'a manifesté sa

miséricorde en m'accordant la grâce inespérée du pardon de mon maître.

— De quel maître parles-tu? Qui peut être assez méprisable pour avoir eu un serviteur tel que toi? Mais je suis folle de te le demander! ce maître ne saurait être que Brulard!

— Ne prononcez pas devant moi le nom de ce monstre! interrompit Vivant avec une mâle fermeté et un profond mépris.

— Tu as été, cependant, son esclave, sa créature; enfin, tout ce qu'est le valet du bourreau pour l'homme de sang qui l'emploie.

— C'est vrai! Mais quand j'ai gémi des années sur mes crimes; quand je n'ai qu'une pensée dans le cœur, qu'un rêve dans l'esprit, qui est de les réparer; quand je viens affronter votre colère et vos mépris pour vous demander de m'assister dans cette œuvre de réparation, j'ai le droit d'appeler mon maître, non pas le scélérat qui m'a associé à ses

crimes, mais la victime miséricordieuse qui les a effacés par son pardon. Vous savez maintenant que c'est du comte de Brancion et non d'un autre que j'ai entendu parler.

— Mais tu l'as donc vu ? s'écria la femme de charge d'une voix dont l'accent plus doux annonçait un changement subit dans ses dispositions.

—Oui, je l'ai vu, madame Adrienne ! Cette main coupable a été serrée par sa main généreuse ; ce cœur dévoré de remords a reçu l'étreinte de sa noble poitrine ; sa voix a versé la consolation dans mon âme et la paix dans mon esprit. Consentez à m'entendre et je vous dirai tout.

— Parle ! parle vite !

— Mais j'en ai long à vous dire, madame Adrienne, et ici... sur cet escalier...

— C'est déjà beaucoup que je t'y souffre, répondit la femme de charge avec un peu d'hésitation, et en portant derrière elle un regard incertain et inquiet.

— Cependant si vous voulez savoir...

— Quant à cette chambre, interrompit Adrienne, en désignant par un geste l'intérieur de la tour, ne te flatte pas d'y mettre le pied... ce serait une profanation que je n'ai jamais permise à personne, et ce ne sera pas par toi que je commencerai.

— Mais il est de leur intérêt que vous m'écoutiez, et en venant à vous, qui me recevez si mal, je n'ai pas d'autre but que de les servir. Croyez-moi ! croyez-moi !!

Il y avait quelque chose de si loyal, de si profondément persuasif dans l'accent avec lequel Vivant prononça ces paroles si simples, que la vieille Adrienne, obéissant à une demi-conviction, recula de quelques pas dans sa chambre, comme si elle voulait en laisser l'entrée libre au visiteur à qui elle venait cependant de la refuser d'une façon si péremptoire.

Ce fut du moins l'interprétation que Vivant donna à son mouvement de retraite, et

il s'avança aussitôt de tout l'espace qu'on lui avait cédé ; mais dès qu'il eut franchi le seuil de la demeure d'Adrienne, il s'arrêta dans une attitude respectueuse et pénétrée, et son regard ému et craintif sembla demander timidement la permission d'aller plus loin.

Peut-être ne l'eût-il obtenue qu'après de nouveaux débats, si une circonstance tout à fait inattendue ne lui fût venue en aide, en lui gagnant subitement les sympathies de l'incorruptible et implacable femme de charge.

CHAPITRE II.

La réconciliation.

Nous avons dit que Vivant, profitant d'un instant d'hésitation d'Adrienne, s'était avancé jusqu'à l'entrée de la chambre qu'elle habitait, et que là il s'était arrêté, indiquant ainsi qu'il n'osait pas aller plus loin sans y être autorisé.

Justement en face de lui, et de chaque côté d'une haute cheminée de pierre noircie

par le temps, devant laquelle se trouvaient le fauteuil et le rouet d'Adrienne, la muraille supportait, à quelques pieds du sol, deux magnifiques pastels d'une admirable conservation, représentant le comte et la comtesse de Brancion, derniers propriétaires du château; l'un dans toute la splendeur de sa mâle distinction, l'autre dans tout l'éclat de sa douce et rayonnante beauté.

L'une des mains de la comtesse était appuyée sur le rebord d'un berceau, que ses yeux baissés contemplaient avec amour. Dans ce berceau dormait, en souriant du sourire des anges, un ravissant enfant, couché demi-nu sur un coussin de velours bleu de ciel entouré de franges d'argent.

Cet enfant était le petit Jacques, ce premier-né du comte et de la comtesse, qui tenait une si grande place dans les remords du pauvre soldat.

Les yeux de Vivant errèrent de l'un à l'autre de ces deux portraits avec une émotion

à chaque instant croissante, et bientôt deux grosses larmes, deux de ces larmes dont l'effet est si puissant quand elles tombent des paupières de l'homme inculte et fort, descendirent lentement le long de son mâle visage et vinrent se perdre dans son épaisse moustache noire.

Adrienne, qui épiait avec une défiance jalouse les moindres mouvements et les plus fugitives impressions du soldat; Adrienne, que de chaleureuses assurances de repentir et de dévouement avaient trouvé inflexible et incrédule; Adrienne n'eut pas plutôt remarqué cette preuve palpable de la sincérité de Vivant, qu'elle se dirigea rapidement vers la porte, la ferma, poussa un énorme verrou, puis se retournant vers l'ex-dragon, elle lui dit en posant la main sur son cœur :

— Que Dieu 'me pardonne, Vivant, si je manque au serment que j'ai fait de ne jamais laisser pénétrer personne dans cette chambre; mais quelque chose me crie là que vous

avez le droit d'y entrer... Maintenant, prenez pitié de moi en me contant bien vite ce que vous savez de nos chers maîtres.

Et la pauvre femme, vaincue par la lutte qu'elle venait de soutenir, et troublée par une situation si nouvelle pour son esprit, se laissa tomber sur son fauteuil en indiquant de la main un siége à Vivant, dont la persévérance et la douceur obtenaient enfin une première récompense.

Il exprima, par quelques paroles simples et dignes, sa reconnaissance à Adrienne, et s'établissant sur le siége qui lui avait été indiqué, il se disposa à commencer immédiatement l'immense tâche à laquelle il s'était voué.

Le récit qu'il avait à faire, rendu plus pénible par les tristes nouvelles parvenues la veille au soir à l'auberge *du Grand Saint-Hubert,* ne laissait pas que d'être embarrassant, car il fallait passer par bien des révélations honteuses avant d'en arriver aux détails

qui devaient trouver grâce devant la sévère fidélité d'Adrienne. Toutefois, Vivant n'hésita pas au delà du temps strictement nécessaire pour recueillir rapidement ses esprits, et une fois qu'il eut commencé, il persévéra avec courage au milieu des interruptions bien cruelles pour son cœur qu'il eut à subir de la part de celle qui l'écoutait, tantôt avec défiance, tantôt avec colère, et toujours en donnant les signes de la plus violente et de la plus incurable douleur.

Quand Vivant, ayant raconté fidèlement sa vie depuis le jour où la vengeance lui avait inspiré la coupable pensée de la trahison, en fut arrivé à son entrevue de la veille avec Brulard dans le cabaret de Denis, il retraça avec une énergique et noble indignation la scène que nous avons rapportée avec détail dans les premiers chapitres de cette histoire; mais là il s'arrêta. L'idée d'avoir à parler de la lettre de madame de Viéville, et de tout ce qu'elle contenait de

douloureux lui causait un trouble bien facile à comprendre, en face de cette femme dévouée, dans l'âme de laquelle il venait peut-être de ranimer une lueur d'espérance après des années de désolation.

— Écoutez, Vivant, lui dit Adrienne, comme si elle avait lu dans sa pensée incertaine, une seule chose dans ce que vous venez de m'apprendre n'est plus douteuse pour moi, c'est le pardon de mon pauvre maître qui vous absout devant Dieu et devant les hommes... Il ne m'est donc plus permis de vous regarder comme un ennemi ou comme un coupable, ajouta-t-elle en faisant un visible effort pour prononcer ces dernières paroles. Quant à me réjouir... quant à espérer même, je ne le puis, je ne le pourrai jamais. Ma bonne maîtresse est morte, ce que je savais déjà, et je mettrais ma main dans ce brasier que son mari n'aura pas tardé à la suivre dans le tombeau... En douter ce serait faire un outrage à sa mémoire.

Vivant baissa la tête et un soupir douloureux s'échappa de sa poitrine : cet aveu muet fut aussitôt compris.

— Vous savez qu'il est mort aussi, n'est-ce pas? reprit Adrienne, sans montrer ni plus de surprise, ni plus de douleur. Oh ! vous pouvez en convenir comme de tout le reste. Mes yeux l'auraient vu coucher dans sa bière, mes mains l'auraient cousu dans son linceul, mes genoux se seraient enfoncés dans la terre de sa fosse, que je ne serais pas plus sûre que je le suis qu'il ne doit jamais revenir. J'ai pleuré sur lui comme sur elle toutes les larmes de mes yeux... Voyez, Vivant, ils sont secs comme ces vieilles murailles, et ni douleur ni joie ne les rendra plus humides désormais...

— Ne dites pas cela, madame Adrienne, ne dites pas cela, mon Dieu ! s'écria Vivant.

— Que voulez-vous que j'espère encore?...

— Le retour des enfants.

— Le retour des enfants... murmura Adrienne. Rêve... folie...

— Mais, pourquoi ?

— Pourquoi, Vivant ? Parce que les fils de l'homme ne sont pas comme les petits des hirondelles, qui retrouvent leurs nids malgré l'espace, les brouillards et les tempêtes. Croyez-moi : jamais le pied d'un Brancion ne foulera les rochers désormais maudits de Saint-Révérien, et...

— Non, tout espoir n'est pas perdu ! interrompit, avec une sorte d'exaltation inspirée, Vivant qui venait de comprendre qu'il pouvait aborder la partie douloureuse de son récit. Écoutez cette lettre, madame Adrienne ! et si odieuse, si triste que vous la trouviez, vous conviendrez avec moi qu'elle nous dit que tout n'est pas fini sans retour, et qu'il nous reste encore des devoirs à remplir.

Et Vivant lut, sans hésiter davantage et d'une voix forte et vibrante, la lettre de madame de Viéville, que par réflexion il

avait reprise la veille au soir après l'avoir foulée aux pieds avec indignation.

Adrienne écouta attentivement cette lecture, et, quand elle fut terminée, la pauvre femme secoua lentement la tête, comme pour faire comprendre qu'elle persistait dans sa douloureuse incrédulité.

— Tout cela ne tient qu'à un fil, Vivant, dit-elle après quelques instants de silence. Les enfants doivent être morts aussi, et c'est ce qui pouvait leur arriver de plus heureux... Que deviendraient-ils? De pauvres orphelins...

— C'est vrai d'une manière, madame Adrienne. Cependant tant que nous ne serons pas sûrs qu'ils ne sont plus de ce monde, nous devons agir comme si nous les savions vivants; c'est-à-dire réunir les débris de leur héritage, les défendre contre ceux qui voudraient s'en emparer, enfin nous conduire comme des serviteurs fidèles et courageux, et pour commencer dès à présent à montrer

ce que nous sommes, il faut que les misérables qui ont osé venir habiter ce château...

— Mais comment pourrez-vous...

— Je n'en sais rien ; je n'y ai pas encore pensé ; seulement, si dans deux jours ils sont encore ici, dites que je ne m'appelle pas Vivant Beaugey, et que tout ce que je vous ai appris n'est qu'un tas de mensonges.

— Vous ignorez donc, Vivant, que parmi ces misérables pillards...

— Se trouve un de mes cousins? Non, morbleu ! je ne l'ignore pas. Mais quand ce serait mon propre frère, je le prendrais par les deux épaules et je le chasserais comme un indigne ! Il n'y a que vous et moi, madame Adrienne, qui ayons le droit de demeurer ici. Je serai le chien de garde, et avant ce soir vous saurez comment je fais mon devoir.

Une faible lueur de contentement intérieur passa sur le front de la vieille femme de charge, mais presque aussitôt sa physio-

nomie reprit l'expression désolée qui lui était habituelle, et elle répondit :

— Nous conserverons donc ces murailles jusqu'à ce que nous soyons aussi froids et aussi insensibles qu'elles... Que le bon Dieu vous récompense toujours dans l'autre monde, s'il ne le fait pas dans celui-ci, mon pauvre Vivant !... Moi je le bénirai de m'avoir montré encore un honnête homme sur la terre.

Et ayant prononcé ces paroles avec une sorte d'affection, elle tendit sa main osseuse et décharnée à l'homme qu'elle avait en quelque façon maudit et chassé de sa présence peu d'instants auparavant.

— Voilà qui est parlé ! s'écria celui-ci avec la cordialité sympathique qui était comme le fond de sa nature ardente et loyale. Ainsi, vous ne vous défiez plus de moi ? ajouta-t-il en attachant sur son interlocuteur un regard à la fois limpide et pénétrant. Maintenant que vous savez tout, je ne vous pardonnerais

plus de douter de mon cœur, et ça n'arrangerait pas les affaires. Voyons, si vous avez encore quelque chose dans l'âme, dites-le bien vite; mais qu'il n'en soit plus question entre nous par la suite, autrement nous ne ferions rien de bon.

— Vous avez raison, Vivant : du moment que je vous ai tendu la main, et j'en suis encore à me demander comment cela s'est fait, il ne doit plus y avoir de mauvaises pensées dans nos têtes, et c'en serait une peut-être que de vous cacher une chose que vous serez sans doute bien aise d'apprendre.

— Vous avez donc aussi des nouvelles! s'écria Vivant en se levant avec la promptitude de l'éclair.

— Vous savez bien que non... mais j'ai un secret.

— Si ce secret ne les regarde pas, je ne tiens pas à le savoir, car il me sortirait de l'idée tout de suite.

— Et croyez-vous qu'il serait resté dans

la mienne s'il ne les regardait pas?... Vivant, vous allez avoir la preuve que j'ai confiance en vous... mais si cette confiance était une erreur ou une faiblesse, puisse cette tour s'écrouler à l'instant même et nous écraser sous ses débris.

Tout en parlant, la vieille femme de charge s'était aussi levée de son siége, et quand elle fut debout, Vivant la vit, non sans quelque surprise, prendre sur la tablette de la cheminée une lampe de cuivre et se baisser vers le foyer comme pour l'allumer, ce qu'elle fit en effet.

Puis elle se dirigea vers le côté opposé de la tour, en faisant signe au soldat de la suivre.

— Dérangez ce vieux bahut, dit-elle à Vivant, en lui désignant un immense buffet en ébène sculpté, dont la couleur primitive avait peu à peu disparu sous la poussière accumulée des siècles.

Le dragon se mit en devoir d'obéir, mais

ce ne fut pas sans de grands efforts qu'il en vint à bout complétement.

— Maintenant prenez cette barre de fer, et essayez de soulever cette dalle, reprit la femme de charge.

La dalle fut soulevée sans trop de difficultés, et Vivant aperçut les premières marches d'un obscur, étroit et rapide escalier qui descendait à pic dans les profondeurs de la tour.

— Malédiction sur vous et sur moi, si jamais vous révéliez ce que vous allez apprendre ! dit Adrienne d'un voix sourde.

Un geste énergique et indigné de Vivant répondit à cette dernière marque de défiance de la femme de charge, qui reprit aussitôt avec un accent plus ferme :

— Suivez-moi !

Et, sa lampe à la main, Adrienne s'engagea dans l'espèce de gouffre ouvert devant elle.

Quand elle eut descendu quelques degrés,

elle se retourna, souleva sa lampe à la hauteur de son visage, et parut satisfaite en apercevant Vivant immédiatement derrière elle.

La descente fut longue et, en quelques endroits, difficile, car plusieurs marches étaient brisées ou chancelantes. Adrienne, malgré son grand âge, semblait familiarisée avec ces obstacles, et si elle s'arrêtait en les rencontrant, c'était pour les indiquer à Vivant et l'aider à les franchir.

Enfin ils arrivèrent au bas de l'escalier, et Vivant sentit sous ses pieds un sol uni, mou et un peu élastique comme celui des caves.

Il se rappela alors avoir entendu dire dans son enfance que de vastes souterrains, partant du château, s'étendaient en tous sens sous la montagne de Saint-Révérien, et avaient leurs sorties dans les bois à de grandes distances.

Il se souvint aussi que Brulard, à l'époque de leurs coupables rapports, lui avait parlé

de ces souterrains avec une sorte d'effroi, affirmant avec beaucoup de sérieux qu'on y entendait, pendant les longues nuits d'hiver, les gémissements plaintifs des nombreuses victimes de la tyrannie des seigneurs de Saint-Révérien : comme certains esprits forts, Brulard, qui niait Dieu, se dédommageait en croyant aux revenants, par respect pour les lumières du siècle.

Adrienne, qui marchait d'un pas rapide devant son compagnon, s'arrêta brusquement et dit :

— Prenez cette lampe, Vivant; plongez la main qui la tiendra aussi profondément que vous pourrez, dans cette espèce de cuve en pierre, en vous penchant vous-même sur le bord, puis regardez au fond jusqu'à ce que vos yeux habitués à l'obscurité puissent distinguer quelque chose.

Vivant exécuta ces ordres avec une ponctualité toute militaire.

— C'est bien cela, reprit Adrienne...

Eh bien! que voyez-vous? ajouta-t-elle, après quelques secondes d'attente.

— Ce que je vois... ce que je vois, bonté divine! Ah! madame Adrienne, quel malheur si ces chers enfants ne revenaient pas.

— C'est vrai, Vivant; car il y a là de quoi les faire riches, en dépit de ce que les méchants et les ingrats leur ont si lâchement volé! Mais, je vous l'ai déjà dit, ils ne peuvent pas revenir... ils ne reviendront pas... et ce trésor, douleur horrible!

— Eh bien? demanda Vivant.

— Il devra être partagé entre tous les indignes habitants de ce misérable village, quand j'aurai la preuve que ceux à qui il appartient n'existent plus! et c'est moi... moi... que mon pauvre maître a condamnée à faire ce partage!!! Comprenez-vous maintenant pourquoi je me suis enterrée vivante? Je n'avais que ce moyen de me soustraire à la certitude de leur mort, quand on ne pourra plus la nier! Vous voyez quel sacri-

fice je vous ai fait, et quelle marque de confiance je vous ai donnée.

— Et pensez-vous donc qu'à présent que je sais tout cela, si j'apprenais une mauvaise nouvelle, je viendrais vous la dire ! s'écria Vivant. Non, mille fois non ! Il faut que ce trésor leur revienne, ou qu'il reste à jamais enfoui dans les entrailles de la terre ! Mais ce serait à en devenir fou que d'être obligé un jour... cela ne sera pas, madame Adrienne... cela ne sera pas ? Jeter de l'or à ces ingrats ! enrichir encore ces voleurs ! A quoi pensait donc notre pauvre maître ?

— Vous le saurez, Vivant, car je vous communiquerai les instructions qu'il m'a laissées avant de partir, et les deux lettres qu'il m'a écrites depuis son départ. Je serai forcée de lui obéir, si jamais j'apprends que tout espoir est perdu... Puisse le ciel me faire la grâce de mourir auparavant !

Et Adrienne, reprenant la lampe des mains de Vivant, se dirigea vers l'escalier

qui ramenait au quatrième étage de la tour. Quelques instants après, son compagnon et elle étaient de nouveau installés aux deux coins de la grande cheminée de pierre, et continuaient leur intéressante conversation.

CHAPITRE III.

Première expédition de Vivant.

Qu'on ne l'ait pas suffisamment remarqué alors, ou qu'on l'ait complétement oublié depuis, il y a aujourd'hui un fait incontestable, c'est la participation d'un grand nombre de membres de la noblesse française au mouvement philosophique du dix-huitième siècle, et leur complicité plus ou moins active et directe dans les événements qui ont pré-

paré et accompli la révolution de 1789. En agissant ainsi, la noblesse fut-elle étourdie ou prévoyante, aveugle ou éclairée? C'est ce que nous n'examinerons point ici; mais nous oserons affirmer que dans la première hypothèse elle a cruellement expié son étourderie ou son aveuglement, et que dans la seconde sa prévoyance et ses lumières ne l'ont pas garantie des atteintes de l'ingratitude. Que sont devenus ces fiers gentilshommes de Bretagne qui les premiers donnèrent l'exemple de la résistance à l'autorité royale? Comment est mort le vertueux Malesherbes, ce sage qui n'avait de passion que l'amour de la justice et de la vérité? Quelle aurait été la fin de Mirabeau et celle de la Fayette, si la tombe n'eût protégé l'un, et si la désertion n'eût sauvé l'autre? Et ce premier prince du sang, ce chef naturel de la vieille chevalerie féodale, comment la révolution, grâce à lui triomphante, l'a-t-elle payé de ses services, de ses crimes et de la honte qu'il a attachée

à tout jamais à son nom? Grandes et terribles leçons, bien oubliées depuis, mais qui ne seront pas, espérons-le du moins, perdues pour l'avenir, si les générations futures consentent enfin à les méditer sérieusement un jour.

Ce qui a été dit, au commencement de cette histoire, des circonstances qui avaient précédé l'émigration du comte de Brancion doit suffire pour démontrer à nos lecteurs que les réflexions placées en tête de ce chapitre ne sauraient s'appliquer dans toute leur sévérité au noble proscrit auquel Vivant et Adrienne donnaient de si touchants regrets. L'ancien seigneur de Saint-Révérien avait bien salué avec l'enthousiasme de l'espérance l'aurore de la révolution, parce qu'il y voyait le commencement d'une ère de justice et de liberté; mais la mauvaise foi des prétendus réformateurs, les mensonges, les perfidies, les cupidités, les ambitions des soi-disant amis du peuple l'avaient promptement

éclairé, et sans perdre tout à fait ses espérances de régénération sociale, sans sacrifier sa sympathie évangélique pour les classes déshéritées, comme on disait dans le jargon d'alors, il s'était courageusement jeté l'épée à la main sur la route de ce douloureux calvaire, où la vieille monarchie française, personnifiée dans le plus honnête de ses rois, devait expier le tort ou l'erreur d'avoir cru à la liberté.

A moins d'être doué de la niaiserie d'un la Fayette, du cynisme d'un Talleyrand, ou de l'ambition d'un Philippe-Égalité, après le 10 août, les 2 et 3 septembre 1792 et le 21 janvier 1793, une âme honnête ne pouvait avoir que de l'horreur et du mépris pour la révolution et ses partisans non désabusés : ce fut ce qui arriva au comte de Brancion.

Blessé dans ses croyances et dans ses affections ; atteint dans ses intérêts de fortune et de caste ; condamné, lui qui aimait la France

avec idolâtrie, à s'expatrier pour disputer sa tête à la hache du bourreau, ou, ce qui lui aurait paru mille fois plus affreux, aux balles de ses concitoyens, le comte de Brancion n'avait cependant abdiqué aucun des grands principes de véritable fraternité chrétienne qu'il avait puisés dans ses traditions de famille, et dont il ne s'était jamais départi depuis qu'il avait commencé à jouir des avantages de sa grande fortune et des priviléges de sa haute position. La licence ne l'avait pas découragé de la liberté; l'ingratitude de ses nombreux obligés, en jetant de la tristesse dans son âme, ne l'avait pas détourné de son penchant à la bienfaisance; les rigueurs d'une patrie marâtre n'avaient point étouffé dans son cœur la noble flamme du patriotisme le plus pur et le plus ardent. Les coupables étaient pour lui des égarés qu'il fallait plaindre, en attendant que leur retour à des sentiments meilleurs permît de leur tendre les bras et de les aimer encore. Aussi,

lorsque le comte s'était vu obligé à prendre le cruel parti de l'exil, avait-il regardé comme un devoir sacré de disposer de sa fortune en faveur de ses concitoyens, dans le cas où lui et les siens viendraient à mourir sur la terre étrangère. C'était là la volonté qu'il avait exprimée dans un écrit solennel, remis à la vieille femme de charge, le jour même de son départ, et qu'il lui avait renouvelée de la manière la plus formelle dans deux lettres, les seules qu'il lui eût adressées depuis leur douloureuse séparation. Ces deux lettres et l'écrit dont nous venons de parler firent le sujet de la conversation d'Adrienne et de Vivant, après leur courte excursion dans le souterrain, que nous avons racontée dans le chapitre précédent.

Si quelque chose au monde avait pu augmenter les regrets de Vivant, et rendre plus profonde sa vénération pour la mémoire de ses anciens maîtres, c'eût été, à coup sûr, ce nouveau témoignage de leurs nobles et

touchantes vertus. Les intentions du comte de Brancion étaient formelles, et le sentiment qui les avait dictées ne pouvait être un seul instant douteux, même pour un esprit prévenu : ses propriétés devaient être converties en biens communaux, en même temps que le trésor qu'il laissait serait partagé, par portions égales, entre toutes les familles du village de Saint-Révérien, pourvu qu'elles y fussent domiciliées depuis vingt ans lors de son départ. Rien de plus touchant, de plus simple et de plus vraiment digne que les termes dans lesquels ce vœu d'un proscrit était exprimé. Aucun retour amer vers un douloureux passé, aucune exception qui pût faire naître la pensée d'un blâme ou d'une rancune n'en altérait la pureté ; mansuétude vraiment sublime quand on songe que le pauvre exilé avait écrit cette espèce de testament à une époque où tous les ingrats qu'il avait faits pendant sa vie s'étaient plus ou moins démasqués : le crime

était encore dans leurs cœurs, que la noble victime y voyait déjà le repentir.

— A ce compte-là, madame Adrienne, dit Vivant en essuyant ses yeux, ce qu'il avait fait plus d'une fois depuis le commencement du récit de la vieille femme de charge, à ce compte-là ce misérable Brulard aura sa portion comme les autres, si ces pauvres enfants ne reviennent pas au pays. Je ne sais pas à quoi pense le bon Dieu de permettre des choses pareilles. Il ne voit donc pas tout, comme on le dit.

Un gémissement sourd d'Adrienne fut la seule réponse qu'elle fit à cette réflexion qui avait été souvent une horrible torture pour son esprit.

— Mais ils reviendront! ils reviendront! reprit Vivant avec exaltation, et nous ne serons pas mis à cette cruelle épreuve, croyez-le bien, madame Adrienne.

— Le ciel vous entende, mon bon Vivant! Mais pensez donc à l'âge de ces chers petits.

M. Jacques, en supposant même qu'il vive encore, n'a que quinze ans aujourd'hui, et s'il y en a déjà cinq ou six que son père est mort, ce qui est bien possible, que voulez-vous que lui et sa sœur soient devenus ?

— Et la Providence, madame Adrienne ! Pensez-vous donc qu'elle ne soit faite que pour enrichir les coquins comme Brulard ?

— La Providence, Vivant... je demande tous les jours à Dieu de n'en pas douter ; mais quand je songe à tout ce qui s'est passé depuis que mon cher maître est revenu ici en septembre 1792, je ne peux plus croire à rien et j'appelle la mort à grands cris pour me débarrasser de mon affreux désespoir.

— Eh bien, moi je veux vivre, et, morbleu, vous vivrez aussi malgré vous ! s'écria Vivant avec une mâle énergie.

— A quoi bon ? murmura Adrienne.

— A quoi bon ? Vous ne tarderez pas à le savoir, mille millions de bombes ! et d'abord dès ce soir je viendrai demeurer ici

avec vous, si vous le permettez, toutefois.

La vieille femme de charge exprima son consentement par un geste douloureux.

— Et, en attendant, reprit Vivant d'un ton significatif, je vais toujours balayer le château pour qu'il soit propre à tout hasard, ce sera autant de fait. Si vous entendez du tapage par là-bas, tenez-vous tranquille chez vous : ce sera les balayures qui crieront ; mais on en viendra facilement à bout.

Et le brave soldat se leva d'un air résolu qui en disait plus que les paroles qu'il venait de prononcer.

— Ne faites pas d'imprudence, au moins, lui dit Adrienne d'une voix affectueuse. Maintenant que j'ai trouvé un ami pour parler d'eux, il me semble que je serais fâchée de le perdre.

— Fiez-vous-en à moi, madame Adrienne : un honnête homme est bien fort, et le bon droit est une arme bien puissante.

— Pas toujours, Vivant... pas toujours !

— Je vous ferai voir le contraire, repartit avec vivacité le brave soldat. Croyez-moi, ce n'est pas pour rien que la mort m'a épargné sur vingt champs de bataille où je la cherchais.

— Que le bon Dieu vous conduise, mon enfant! dit la femme de charge en essayant un sourire qui mourut aussitôt sur ses lèvres flétries par la douleur.

Et elle tendit sa main décharnée à Vivant, qui s'éloigna avec la promptitude d'un homme qui a hâte de mettre un projet à exécution.

Quand il fut sorti de la tour, il se dirigea vers la partie du château où il avait vu, quelques heures auparavant, le jeune garçon habillé de velours d'Utrecht jaune, qui lui avait dit être le fils de son cousin Dorier, l'un des envahisseurs du manoir.

Il le retrouva à la même place, occupé à se tresser un fouet avec une poignée de chanvre grossier.

— Où est ton père ? lui demanda-t-il d'un ton qui trahissait une secrète impatience.

— Là-bas, répondit l'enfant en désignant de la main une porte au rez-de-chaussée du château.

Malgré la rigueur du froid, cette porte était toute grande ouverte, comme cela arrive souvent chez les cultivateurs, qui aiment à surveiller du coin de leur feu ce qui se passe au dehors.

— Va lui dire que quelqu'un désire lui parler sur-le-champ.

— Vous pouvez bien y aller vous-même. Il mange la soupe avant de partir pour la charrue : pourquoi voulez-vous que je le dérange ?

Vivant eut un instant l'envie de commencer son expédition en tirant les oreilles à son petit cousin Cadet Dorier ; mais il réfléchit que cela lui ferait perdre du temps, et il continua son chemin vers le lieu indiqué.

La distance était courte; Vivant l'eut bientôt franchie. Les pieds, les mains et la langue lui brûlaient.

Il entra dans une grande pièce, qui était autrefois la salle à manger du château, et il marcha droit à une table autour de laquelle était réunie une famille de paysans, prenant son repas du matin.

— Salut à la compagnie, dit-il en soulevant son chapeau d'assez mauvaise grâce.

Les paysans l'examinèrent en silence pendant quelques secondes, puis l'un d'eux s'écria avec une grosse voix joviale :

— Mais c'est le cousin Beaugey !

Et l'homme qui avait prononcé ces paroles, se levant, vint à la rencontre du soldat, la main cordialement tendue en avant.

— Lui-même, en chair et en os, répondit Vivant en croisant ses bras sur sa poitrine, comme pour indiquer qu'il était résolu à se dispenser de toute démonstration affectueuse.

— Eh bien, tu vas manger la soupe avec nous, reprit le paysan, un peu déconcerté de cet accueil fait à ses avances. Sois le bienvenu, cousin. Comme tu n'avais pas donné de tes nouvelles depuis ton départ du pays, nous t'avions cru mort ; mais il paraît que tu es seulement devenu fier.

— Renvoie ton monde, dit Vivant en fronçant le sourcil ; je voudrais te parler en particulier.

— Tu as joliment pris l'habitude du commandement à l'armée, répliqua le paysan. Voyons, vous autres, continua-t-il en se retournant vers la table, allez garnir les chevaux, je vous rejoindrai tout à l'heure.

Une femme, deux garçons de quinze à seize ans, et un valet de charrue se levèrent et quittèrent la chambre.

— Qu'as-tu fait de la maison de ton père? demanda Vivant à Dorier, aussitôt qu'ils furent seuls.

— Je l'ai louée au pâtre du village, ré-

pondit le paysan avec une lenteur qui dénotait la surprise que lui causait cette question faite à brûle-pourpoint.

— Et celle-ci, qui te la loue? reprit Vivant.

— Personne.

— Alors de quel droit l'habites-tu?

— Je n'en sais rien; mais, au fait, cela ne te regarde pas, et...

— Cela ne me regarde pas! s'écria Vivant d'une voix de tonnerre. C'est ce que nous verrons! En attendant, si tu n'as pas vidé les lieux dans la journée, je t'en chasserai comme un chien galeux. Je ne veux pas de voleurs dans ma famille.

— Et si je te répondais que je supporte bien des brûleurs dans la mienne, que dirais-tu?

— Je te briserais les os, misérable coquin!

— Ce serait cependant la vérité, cousin.

— Vérité ou mensonge, tu t'en iras d'ici.

Ce château appartient aux héritiers du comte de Brancion.

— Est-ce que tu les as dans ta poche les héritiers de ton comte? Alors, fais-les voir et on leur parlera.

— Écoute, Dorier, répondit Vivant d'une voix calme mais terrible, je suis venu ici avec la résolution bien arrêtée d'en faire sortir tous ceux qui y sont sans avoir le droit d'y rester... Il faut donc que tu sortes, ou je ferai un malheur.

— Tu es donc l'ami des aristocrates, à présent? demanda Dorier en mettant, par précaution, la table entre lui et son formidable cousin.

— Je suis ce que tu voudras; mais ce château n'a pas été vendu, il appartient toujours aux anciens possesseurs, personne n'a donc le droit de l'habiter.

— Les Lorry y sont aussi.

— Et ils en sortiront comme toi, de force ou de gré.

— Eh bien, quand ils seront partis, je partirai... mais d'abord il faut que je consulte.

— Consulter pour savoir si tu peux disposer du bien d'autrui ! Ah çà ! la révolution n'est donc pas encore finie dans ce village?

— Dame, je ne sais pas ; mais comme on ne nous dit rien, nous restons.

— Et ta conscience?

— C'est des bêtises d'autrefois; tu dois le savoir mieux qu'un autre, cousin Vivant.

— J'ai appris le contraire, Dorier... mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Veux-tu, oui ou non, t'en aller!

— Je veux d'abord consulter.

— C'est ton dernier mot?

— Oui.

— Eh bien, voici le mien! s'écria Vivant.

Et sautant sur une coignée qui était accrochée à la muraille, il s'élança vers la porte, la ferma derrière lui, et revint vers

Dorier en brandissant son arme au-dessus de sa tête.

— Ne me tue pas, dit le paysan en tremblant de tous ses membres, et expliquons-nous tranquillement.

— Tout est expliqué : ce château ne t'appartient pas ; il faut que tu en sortes aujourd'hui même.

— Je le ferai, dit Dorier.

— Jure-le-moi sur la vie de ta femme et de tes enfants.

— Je te le jure !

Vivant jeta la coignée loin de lui; ses traits contractés par la violence de sa colère se détendirent ; il se rapprocha de Dorier et lui tendit la main.

— Tu me remercieras un jour, cousin, lui dit-il d'une voix tremblante encore, mais cependant affectueuse. Tu me remercieras, car je te fais faire une bonne action. Assieds-toi là, verse-moi un verre de vin et causons comme de vieux amis.

— Puis-je rappeler ma femme et mes enfants ? demanda Dorier qui ne paraissait pas encore très-rassuré par ce brusque changement.

— Fais ce que tu voudras, je compte sur ta parole ; et maintenant que nous sommes d'accord, je t'expliquerai tout en bon camarade.

CHAPITRE IV.

Première expédition de Vivant.

(Suite.)

Dorier, que Vivant venait de traiter avec tant du rudesse, n'était, au fond, ni un méchant, ni même un malhonnête homme. Le ciel l'avait tout simplement doué d'une de ces natures obtuses et cupides de paysan, qui restent volontiers dans le doute sur les notions du *tien* et du *mien*, afin de pouvoir, à

l'occasion, dire en se grattant la tête d'un air niais : *Dame, M. le juge, je ne savais pas que j'étais fautif.* Il est dès lors facile de comprendre que les sophismes révolutionnaires, trouvant un terrain si merveilleusement préparé à les recevoir, durent y pousser de profondes racines, et il n'avait fallu rien moins que les formidables dilemmes posés par l'ex-dragon de la république française, pour jeter tout à coup la lumière dans les ténèbres volontaires de cette conscience qui ne voyait pas de prime-saut la vérité quand elle était en contradiction manifeste avec ses intérêts.

Toutefois, nous rendrons à Dorier cette justice, qu'il n'eut pas été plutôt mis, par son expéditif parent, au fait de la véritable situation des choses, qu'il témoigna sa satisfaction et même sa reconnaissance qu'on eût bien voulu lui dire nettement ce qu'il devait faire pour rentrer dans les voies de la probité, peu fréquentées par lui jusqu'alors. Il

fut aidé en cela par sa femme, douce et soumise créature, à qui il était arrivé plus d'une fois de se demander si leur présence dans ce château, qui ne leur appartenait pas, était parfaitement régulière. Rappelée par son mari, comme on l'a vu à la fin du chapitre précédent, elle avait assisté à toutes les explications données par Vivant, et bien que ce dernier ne fût pas entré dans autant de détails que dans ses entrevues avec Denis et la vieille femme de charge, il en avait cependant dit assez pour toucher le cœur naturellement bon de la paysanne, déjà avertie par ses scrupules de conscience. Elle fit donc franchement cause commune avec le cousin Vivant, et Dorier, tout à fait convaincu qu'il n'était pas dans son droit en usant d'un bien qui ne lui appartenait pas, entra si complétement dans les inspirations loyales et courageuses de Vivant qu'il s'offrit à lui prêter son concours dans sa campagne contre le père Lorry.

Celui-ci, autre pâte d'homme que Dorier, était le type parfait du paysan retors, chicaneur et de mauvaise foi. En venant s'établir au château, il savait parfaitement qu'il faisait mal, mais il s'en inquiétait peu et il se disait à part lui que cette petite iniquité passerait inaperçue au milieu de toutes les turpitudes que la révolution avait provoquées et sanctionnées. Acquéreur d'une portion considérable des domaines du comte, lié avec Brulard, dont il s'exagérait l'influence fort amoindrie depuis que la république n'obéissait plus à des assassins et à des voleurs, le père Lorry joignait l'astuce et la rapacité du paysan déloyal à la vanité haineuse et à l'ambition tenace du bourgeois corrompu. Il fallait donc s'attendre à éprouver de sa part une résistance d'autant plus sérieuse et durable, qu'elle pourrait au besoin s'appuyer sur une nombreuse famille, en tête de laquelle marchaient derrière lui quatre garçons, robustes gaillards de vingt-cinq à trente ans,

tous mariés, fort avides, et, comme on dit vulgairement, assez mauvais coucheurs quand on s'avisait de leur chercher noise.

— Ça n'ira pas tout seul chez les Lorry, dit Dorier tout en quittant sa blouse de toile blanche pour prendre sa *carmagnole* des dimanches, ou plutôt des *décadis*. Le vieux est un sournois, et les fils sont des chiens finis. Si tu veux, cousin Vivant, je dirai au Jean, mon charretier, de venir avec nous. Il tape dur quand il faut.

— Ç'a aurait l'air de les craindre, de venir comme ça en troupe, répondit Vivant. Le bon droit ne doit se fâcher que quand il ne peut pas faire autrement. Allons d'abord tranquillement tous les deux : nous verrons après.

Il fallait traverser plusieurs cours encombrées de ruines et de ronces, pour aller depuis le logis de Dorier jusqu'à la partie du château habitée par la famille Lorry. Pendant le trajet Vivant eut deux rudes épreuves

à soutenir. D'abord, dans un amas de murs croulants et noircis, il reconnut l'ancienne salle des archives où il avait mis le feu, et un peu plus loin il fut obligé de passer sur une petite esplanade qui lui rappela les touchantes paroles que le comte de Brancion lui avait adressées au moment où, sous le prétexte d'aller faire une promenade dans ses bois, il quittait la demeure de ses pères pour n'y jamais rentrer.

— Qu'est-ce qui te prend? lui dit Dorier. Tu as l'air tout chose depuis un moment.

— J'ai, j'ai, que quand je vois ça il me semble qu'on m'enfonce des milliers de poignards dans le cœur, répondit Vivant avec un morne désespoir.

— Ah! dame, que veux-tu, cousin, c'était un temps où chacun avait le cerveau timbré.

— Des créatures du bon Dieu, qui n'avaient jamais fait que du bien au pauvre

monde... les traiter comme ça ! et dire que moi je suis ici bien portant, et que lui, le cher homme, est mort dans l'exil comme un malfaiteur.

— C'est donc pas vrai ce que dit le citoyen Brulard : qu'il était un ci, un ça et encore autre chose.

— Est-ce que vous écoutez encore ce misérable coquin, qui est cause de tout le mal qui s'est fait dans le pays depuis douze ans ?

— On l'écoute toujours un peu parce qu'il est riche et qu'il va maintenant habillé quasiment comme un bourgeois... et puis, dame, c'est l'autorité, il faut bien qu'on la respecte.

— Respecter un brigand de cette espèce ! s'écria Vivant avec colère. C'était bien la peine de mettre la France sens dessus dessous pour en arriver là...

Il n'en put dire davantage, car, en ce moment, ils entraient dans une petite cour

carrée qui renfermait dans son enceinte la portion de bâtiments que la famille Lorry avait trouvé bon de s'adjuger.

Ce n'était qu'une partie des anciens communs du château, mais comme elle était d'une construction beaucoup plus récente que tout le reste, et qu'elle n'avait pas été atteinte par l'incendie, elle se trouvait dans un excellent état de conservation et paraissait presque neuve en comparaison des débris plus ou moins informes qu'il fallait traverser pour arriver jusqu'à elle.

Vivant, en voyant cet état de choses, se dit que ce serait peut-être là que devraient habiter les enfants s'ils revenaient jamais : il est inutile d'ajouter que cette réflexion ne le disposa à aucun ménagement envers les Lorry.

— Voilà justement tout notre monde, dit Dorier à son cousin en lui désignant de la main une grange dans laquelle les quatre fils Lorry battaient du blé à tour de bras, tandis

que le père les examinait, debout devant la porte et les mains derrière le dos.

Au bruit des pas des deux voyageurs, se mêlant à celui des quatre fléaux qui frappaient l'aire de la grange à coups redoublés, le père Lorry se retourna.

En voyant Dorier accompagné d'un inconnu, sa première pensée, comme toujours en semblable circonstance, fut que c'était le ci-devant comte qui revenait au pays. On voit que le vieillard était moins engourdi dans son usurpation que son voisin.

La taille, la démarche et le costume de l'ex-dragon le rassurèrent promptement, bien qu'il ne retrouvât pas d'abord en lui une ancienne connaissance.

— Voisin Lorry, lui dit Dorier avec cet air de considération rancunière que le paysan ne manque jamais de prendre vis-à-vis de son semblable plus riche que lui, je vous amène quelqu'un que vous ne serez peut-être pas fâché de voir.

Ces dernières paroles renfermaient une de ces épigrammes sournoises que l'honnête habitant des champs ne se refuse jamais dans l'occasion.

— Et qui est celui-là, voisin? demanda le père Lorry en toisant l'ex-dragon de la tête aux pieds.

— C'est mon cousin Vivant Beaugey, répondit Dorier; vous savez bien, un de ceux qui est parti dans les temps de la levée en masse?

— Eh! morguienne, je me le remets parfaitement, repartit le vieillard d'un ton jovial, parce qu'il venait de reconnaître un ancien complice. C'était un de nos bons alors, ajouta-t-il comme pour répondre à sa pensée secrète.

Et il tendit la main à Vivant.

Mais celui-ci, de même qu'il avait fait en entrant chez son cousin, ne répondit pas à cette démonstration amicale, et il se borna à exécuter un salut militaire avec toute la gravité imaginable.

Le père Lorry, se méprenant sur le motif de cette réserve qu'il prenait pour du respect, continua :

— Oh ! tu peux me toucher la main, mon garçon ; nous sommes tous égaux à présent.

Le mâle visage du soldat s'empourpra à cette insolence de parvenu, mais il eut la force de se contenir en réfléchissant au motif sérieux qui l'amenait.

— Père Lorry, fit-il en portant de nouveau la main à son front, le cousin Dorier et moi nous voudrions vous dire deux mots en particulier. C'est pour une affaire.

— Ça va tout seul, mes enfants. Allons près du poêle, je tirerai un pot de vin blanc, et nous causerons tout à notre aise.

Pour expliquer cet empressement du vieillard, il est utile d'ajouter qu'il faisait l'usure depuis qu'il était devenu riche, et que le vin blanc était son associé dans cet honnête métier.

— Vous n'avez pas besoin de vous déranger, vous autres, dit-il à ses fils.

Et il se dirigea vers un petit perron de quelques marches qui conduisait dans le logis qu'il habitait.

Il congédia par un geste brusque quatre ou cinq femmes réunies autour d'un poêle de fonte, rouge à force d'être chaud, et après avoir présenté des siéges à ses hôtes, il les quitta pour aller à la cave.

— Il ne se doute de rien, dit Dorier à voix basse ; sans ça il ne nous offrirait pas à boire.

Vivant ne répondit pas : son attention était pour le moment absorbée dans la contemplation de cinq ou six portraits de la famille de Brancion, suspendus à la muraille de la pièce où le père Lorry les avait introduits.

Le vieillard revint, son pot de vin blanc à la main ; il le posa sur une table, rangea des verres alentour et invita ses convives à se rapprocher de lui.

Quand ils furent tous les trois assis et accoudés, Vivant prit la parole.

— Père Lorry, dit-il, il me semble que vous êtes plus *cossu* qu'autrefois. Vous avez donc fait un héritage?

— J'ai acheté des terres et des prés, et je les ai payés en beaux assignats, ma foi, répondit le vieillard en clignant de l'œil.

— Et avez-vous acheté aussi cette maison ? demanda Vivant qui avait hâte d'en venir au fait.

— Je l'achèterais bien tout de même, mais elle n'est pas à vendre.

— Ah ! fit le soldat ; et pourquoi n'est-elle pas à vendre ?

— La nation a pensé qu'elle n'en valait pas la peine; alors, ma foi, chacun en a pris sa part.

— Et vous la plus grosse ?

— Comme tu dis, mon garçon. A ta santé.

— Ce qui fait, reprit Vivant, que vous êtes le plus gros voleur du village.

Le vieillard posa son verre à moitié vide et arrêta un regard scrutateur sur le dragon, comme s'il voulait lire dans sa pensée.

— Que veux-tu dire? lui demanda-t-il après quelques secondes de silence.

— Comment ! vous ne me comprenez pas ?

— Ma foi, non.

— C'est cependant bien clair.

— Explique-toi mieux.

— Oh ! qu'à cela tienne ! s'écria Vivant. Puisque ce château n'a pas été vendu et que vous l'habitez, vous jouissez du bien d'autrui, ce qui n'est pas le fait d'un honnête homme.

— Mais M. le maire m'en a donné la permission par écrit, ainsi...

— Encore une fameuse canaille que votre maire, interrompit Vivant.

— Alors ton cousin Dorier en est une aussi?

— Mon cousin Dorier a reconnu qu'il

était dans son tort, et il déménage aujourd'hui.

— Et tu viens me dire d'en faire autant?

— Vous y êtes tout droit.

— Eh bien, tu peux t'en retourner : je n'en ferai rien.

— C'est ce que nous verrons.

— C'est tout vu.

— Père Lorry, je ne voudrais pas molester un homme de votre âge ; je respecte vos cheveux blancs ; mais, mille millions de bombes, vous vous en irez d'ici.

— Je me moque de toi et de tes bombes.

— Père Lorry, ménagez vos termes... ou sinon...

— Ah çà ! tu as donc envie de brûler le château une seconde fois, que tu veux en renvoyer tout le monde ?

— Oh ! je savais bien que vous me jeteriez cette lâche action au visage ; mais puisque j'ai vécu dix ans avec mes remords, je peux bien supporter vos reproches pendant cinq

minutes, car je me dis que le brûleur repentant vaut mieux que le voleur incorrigible.

— Si mes garçons étaient là, tu ne me parlerais pas ainsi.

— Allez les chercher, si vous voulez, je ne vous en empêche pas : le bras qui a croisé le fer avec les Prussiens, les Russes, les mamelucks et autres *keiserlichs,* n'aura pas peur de vos quatre fils, tant braves soient-ils.

Le vieillard fit le geste de se lever, Dorier lui posa la main sur le bras et l'obligea à se rasseoir.

— Voyons, père Lorry, dit-il, tâchons de nous entendre sans nous fâcher, si c'est possible.

— Mais d'abord qu'il ne vienne pas m'insolenter chez moi.

— C'est vrai qu'il a été un peu vif en commençant. Tu as été un peu vif, cousin, reprit Dorier. Donne-lui tes raisons, comme

tu me les a données, il les comprendra peut-être. Le père Lorry est un ancien qui connaît les affaires.

— Ici, il n'y a qu'une chose à connaître, c'est l'honnêteté, interrompit Vivant. Ce château n'a pas été vendu ; les anciens propriétaires peuvent revenir d'un moment à l'autre...

— Eh bien, s'ils reviennent, on s'arrangera avec eux, interrompit le père Lorry à son tour ; mais jusque-là je ne me dérangerai pas.

— Et s'ils ne viennent jamais ?

— Alors je resterai toujours.

— Et vous pourrez mourir tranquille ?

— Tiens, pourquoi pas ? Puisque les corbeaux et les chouettes font leurs nids dans ces pierres, je peux bien y faire le mien aussi... Mais, j'y songe... en vertu de quel titre viens-tu ici me faire la loi ? As-tu une procuration, une lettre, un papier quelconque !

— Je n'ai rien de tout cela, père Lorry; mais j'ai pensé qu'en venant vous dire qu'aujourd'hui, demain, un jour ou l'autre enfin, je ne sais pas quand, deux pauvres enfants sans pain, sans asile, pourraient revenir pour essayer de vivre où leurs parents ont vécu, vous comprendriez que le peu qu'ils possèdent encore ne doit pas être dans des mains étrangères... J'aurais peut-être mieux fait de commencer par là... Mais, que voulez-vous? Quand j'ai vu ces portraits qui leur appartiennent encore plus que tout le reste; ces portraits, que je regarde comme des reliques aujourd'hui, et qui ne sont pour vous qu'une décoration pour la muraille; quand j'ai reconnu ces meubles qui leur ont servi pendant tant d'années, ces chers meubles qu'ils considéraient comme de vieux amis, et dont vous usez avec indifférence... quand je vous ai entendu parler de cette maison comme si elle était le patrimoine de vos pères, l'héritage de vos

enfants, votre chose enfin... ma foi, le sang m'a monté à la figure, la patience que je m'étais promis d'avoir m'a échappé, et au lieu de chercher à vous faire entendre raison ; au lieu de vous expliquer tranquillement les choses, je vous ai dit des sottises. Ça pouvait être franc, mais ça n'était pas politique. Excusez-moi, mon ancien, car je ne suis qu'un soldat, qui trouve toujours plus court de se servir de ses mains nues, que de perdre son temps à mettre des mitaines.

Cette rude et fière justification de sa conduite, prononcée par Vivant avec une sorte de bonhomie résolue, parut faire un peu d'impression sur le père Lorry, non qu'elle l'eût convaincu, mais elle lui avait donné le temps de réfléchir sur les inconvénients de sa situation illégale.

— C'est bon, c'est bon, grommela-t-il entre ses dents. Il n'y a que les enfants et les ivrognes qui se fâchent pour des mots ;

mais nous qui sommes des hommes, nous devons agir d'une autre manière. Tu m'as appelé voleur, à ce que je crois; moi, je t'ai riposté en t'appelant incendiaire, ou quelque chose comme cela : nous sommes donc à peu près quittes. Eh bien, jouons la belle à présent.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Tu veux que je m'en aille d'ici, n'est-ce pas ?

— C'est la vérité.

— Et moi, je ne veux pas m'en aller.

— C'est du moins ce que vous m'avez dit, mais ce ne sera pas votre dernier mot.

— Il ne tient qu'à toi que j'en dise un autre à la minute même.

— Que faut-il que je fasse pour cela ?

— Tu as un pré qui me joint et qui est amodié à Émiland Bérard, moyennant cinquante écus par an.

— C'est toute ma fortune, avec quelques

louis d'or que j'ai rapportés de l'armée. Mais, père Lorry, je ne vois pas quel rapport il peut y avoir...

— Cède-moi ton pré à bon compte, et je quitterai le château dès ce soir.

— Bien vrai ! s'écria Vivant.

— C'te bêtise ! puisque je t'en fais la proposition. C'est aussi vrai que voilà un pot de vin blanc à moitié vide, et que je m'appelle Jean-François-Guillaume-Urbain Lorry.

— Alors touchez là, morbleu ! reprit Vivant dont le visage rayonnait de joie : c'est une affaire conclue.

— Pas encore, pas encore, répondit le vieux paysan. Tu ne m'as pas dit ton prix ; jusque-là il n'y aura rien de fait, quand nous en parlerions huit jours.

— Mais le prix m'est indifférent, père Lorry.

— Ta, ta, ta..., je ne me laisse pas prendre à ces beaux semblants. Quand je fais

une affaire, je veux la voir jusqu'au fond et de tous les côtés.

— Je cherche si peu à vous surprendre, riposta Vivant avec un léger mouvement d'impatience, que votre prix sera le mien. Fixez-le vous-même.

— Voilà qui est parler clair.

— Seulement dépêchez-vous, reprit Vivant qui avait l'air d'être sur des charbons ardents.

Le père Lorry se mit à réfléchir, ou du moins il voulut s'en donner l'apparence. Il connaissait à un écu près la valeur de l'immeuble, dont il convoitait la possession ; mais il voyait l'impatience de Vivant; il savait par une longue expérience à laquelle il devait une foule de marchés avantageux, que la vivacité est toujours dupe de la lenteur, et il se conduisait en conséquence. Sur ce point il existe bon nombre de paysans réputés honnêtes qui en remontreraient à l'agent d'affaires de Paris le plus fripon.

Une chose le gênait cependant, c'était la présence de Dorier, qui, voyant que son cousin allait être joué sous jambe, faisait tout ce qu'il pouvait pour le mettre sur ses gardes. Il toussait, s'agitait sur sa chaise, remuait son verre, allongeait ses jambes sous la table, dans l'espoir de rencontrer le pied de Vivant; enfin il se conduisait en ami et en envieux : ces deux sentiments se combinent quelquefois dans le désir de rendre un service.

Mais Vivant ne voyait rien, n'entendait rien : il n'avait qu'une pensée, c'était d'en finir, n'importe à quelle condition : il aurait volontiers donné encore du retour.

—Si vous ne voulez pas parler, père Lorry, nous allons consulter le cousin Dorier.

L'effet de ce mot fut magique, car le vieux paysan reprit aussitôt.

— Ton pré... ton pré... Voyons qu'est-ce qu'il peut valoir par le temps qui court? Il y en a deux *fauchés* et demie; le sol est

un peu fatigué, il est sujet aux inondations ; le regain n'y pousse pas bien dru... mettons cent pistoles pour l'acheter à prix d'argent.

C'était à peu près la moitié de sa valeur en l'estimant très-peu consciencieusement.

— Va pour cent pistoles, fit le soldat avec une insouciance magnifique.

— Ça n'est pas cher, murmura Dorier en étendant de nouveau, mais toujours infructueusement, ses deux jambes sous la table.

— Oui, mais tu comprends, reprit le père Lorry, que, consentant à quitter le château pour te faire plaisir, je dois te demander une petite diminution... les temps sont durs, l'argent est rare... Et puis je te payerai comptant, ce qui ne se trouve pas tous les jours. Ma foi ! tu auras le fin fond de mon sac.

— Eh bien, voulez-vous que ce soit cinquante pistoles au lieu de cent ? dit Vivant. Vous voyez, père Lorry, que je n'y vas pas

par quatre chemins, et que si vous êtes coulant, je le suis aussi.

Si le vieux paysan eût hésité seulement une seconde, il avait le pré pour rien ; mais Dorier, qu'il examinait du coin de l'œil, ne se contenait qu'avec peine ; il pouvait s'échapper tout à fait : Lorry prit son parti résolûment.

— Allons, va pour cinquante pistoles, répondit-il. Mes enfants *me jureront* un peu ; mais, après tout, je suis le maître, et entre *pays,* il ne faut pas non plus se montrer trop regardant. Dorier, je te prends à témoin que c'est une affaire faite. Capon qui s'en dédit ! Buvons un coup là-dessus.

Les verres furent remplis, choqués, vidés. Vivant se serait plutôt fait couper en morceaux que de retirer sa parole ainsi engagée.

— Maintenant, reprit Lorry, nous allons écrire ça en quatre lignes en attendant l'acte par-devant notaire, que nous ferons plus à loisir ; et la journée ne sera pas finie, que

nous aurons déménagé d'ici. En toutes choses il ne s'agit que de s'entendre. Tu n'as pas de regret, Vivant?

— Fi donc! du regret, père Lorry! me prenez-vous pour un enfant? On m'offrirait maintenant mille pistoles au lieu de cinquante, qu'il n'en serait ni plus ni moins. Quand j'ai dit un mot, c'est comme si le notaire y avait passé.

Le vieux paysan, rassuré par ces paroles, et surtout par le ton de franchise avec lequel Vivant les avait prononcées, se leva alors avec empressement pour aller chercher dans une pièce voisine tous les objets nécessaires à la rédaction d'un sous-seing privé.

— Mais, tu es donc sourd? mais tu es donc aveugle? dit Dorier à voix basse, aussitôt que le père Lorry fut hors de la chambre.

— Pourquoi cela?

— Parce que tu n'as pas vu que je te faisais des signes : parce que tu n'as pas entendu que je me remuais sur ma chaise comme un

écureuil dans sa cage; parce que tu ne t'es pas douté finalement que je voulais te marcher sur les pieds.

— Et dans quel but faisais-tu toutes ces évolutions ?

— Pour t'avertir qu'on te prenait une puce sur le nez, comme dit M. Larue, le notaire de Saint-Révérien.

— Puisque ça me convenait.

— D'accord, mais tu es volé comme dans un bois.

— Qu'est-ce que ça me fait ? J'ai ce que je voulais.

— En jouant un peu plus serré, tu l'aurais eu tout de même, c'était facile à voir; il ne fallait que regarder.

— Eh bien, si j'ai un regret, c'est que mon pré n'ait pas été plus grand, il serait à lui tout de même. Quand j'ai le cœur content je ne marchande pas mon plaisir : ça ne m'arrive pas si souvent.

Dorier fit une grimace dont l'expression

aurait pu se traduire ainsi : *Je crois, le diable m'emporte, que le pauvre garçon est fou! Ah! si je m'en étais douté, son pré ne serait pas sorti de la famille.*

En ce moment le père Lorry rentra, ce qui mit naturellement fin à cette conversation et à cette pantomime. Il apporta et déposa sur la table une feuille de papier timbré, dont la teinte jaune annonçait qu'elle attendait depuis longtemps son tour de service, un vieil encrier, une vieille plume, et enfin un vieux sac à moitié rempli de vieux écus.

L'acte provisoire fut promptement libellé. Le bonhomme, tout en causant sur un ton d'indifférence, trouva encore moyen d'y faire insérer deux ou trois stipulations tout à son avantage, contre lesquelles Vivant protesta d'autant moins, que l'habile acquéreur eut le soin de ne les mettre sur le tapis qu'après l'insertion de la clause qui l'obligeait à quitter le château le jour même : lui, sa famille,

ses bestiaux et son mobilier. A dater de ce moment, le digne soldat ne s'inquiéta plus d'autre chose, et il aurait donné son dernier sou et sa moustache si on les lui eût demandés. Il était, à la lettre, ivre de joie, fou de bonheur; en un mot, aveugle et sourd, comme l'avait dit l'instant d'auparavant son cousin Dorier.

— Voilà qui est fait, grommela le père Lorry en ôtant ses lunettes après avoir signé. Je n'aurai pas peur des voleurs cette nuit, ajouta-t-il avec un soupir, et en jetant un regard douloureux sur son sac d'argent.

— Je compte venir coucher ici ce soir, répondit Vivant en signant à son tour les deux doubles du sous-seing privé. Je pense que la journée vous suffira pour faire votre déménagement. Si vous avez besoin d'un coup-de-main, je vous le donnerai par-dessus le marché.

— Ah! ah! c'est donc pour toi que tu as travaillé? fit le vieux paysan d'un ton go-

guenard. J'aurais dû m'en douter à ton empressement. Après tout, cela te regarde. Mon affaire, à moi, est de te laisser la place nette, et tu peux compter qu'elle le sera. Merci de tes offres de service, mon garçon. Avec mes quatre fieux et mes brus nous aurons de belle heure fini.

Vivant, qui avait perdu jusqu'à sa rancune dans son marché; Vivant, dont tous les sentiments haineux étaient concentrés sur Brulard, serra la main du père Lorry avec une franche cordialité; puis il sortit accompagné de son cousin Dorier, dont le visage assombri annonçait un sourd mécontentement.

CHAPITRE V.

Le château balayé.

Les deux cousins cheminèrent côte à côte pendant quelques instants sans prononcer une seule parole : l'un semblait absorbé dans sa joie, l'autre réfléchissait sur la manière dont il s'y prendrait pour épancher sa mauvaise humeur.

Quand ils furent arrivés près de la partie du château où était située la demeure de

Dorier, celui-ci, voyant que Vivant se disposait à prendre congé de lui, l'arrêta par un geste brusque et lui dit :

— Tu as ma promesse, Vivant ; je ne la rétracterai pas, et ce soir je serai aussi dehors d'ici, peut-être même avant ceux dont tu as acheté si cher la complaisance ; j'ai donc le droit de te dire que tu as mal agi envers moi, en me faisant céder *gratis* ce que tu as payé à un autre qui ne t'est rien du tout. Cependant le père Lorry a du bien, tandis que moi, ton parent, je ne suis qu'un pauvre diable.

— Tu as raison, mille fois raison, Dorier ! répondit Vivant d'un ton affectueux ; aussi il faudra que le diable soit bien malin s'il m'empêche de trouver une occasion de te dédommager. Ce que tu me dis, je l'avais déjà pensé ; mais je n'ai pas pu faire autrement, parce qu'il fallait, de toute nécessité, que le château fût libre ce soir, je l'avais promis.

— Ah çà ! tu attends donc le ci-devant comte demain matin, puisque tu es si pressé ?

— Je t'ai dit qu'il était mort ainsi que sa femme. Je n'attends donc personne, mais j'espère.

— Eh bien ! qu'espères-tu ?

— Je n'en sais rien.

— Ma foi, tu es alors bien bon enlant, cousin, de te faire tant de mauvais sang et de donner ton bien à vil prix pour des imaginations comme ça... Mais, après tout, cela te regarde; comme disait tout à l'heure ce vieux filou de père Lorry. En voilà un qui a du vice, et qui est bien sûr de se chauffer les doigts à son aise si la république rétablit l'enfer avant sa mort.

Vivant ne put s'empêcher de rire de cette boutade, puis il reprit en tendant la main à Dorier :

— Voyons, cousin, touche-là de bon cœur, afin qu'il ne soit pas dit que nous nous quit-

tons fâchés le jour où nous nous sommes revus. Je te dédommagerai plus tard, sois-en sûr, sans compter que tu te seras fait un ami de moi par la manière dont tu as agi.

Pour que nos lecteurs comprennent le sens de ces bienveillantes paroles, il est nécessaire de leur rappeler qu'après la courte scène de violence qui avait eu lieu entre les deux cousins, Dorier s'était vraiment montré honnête et sensible pendant le récit que Vivant lui avait fait de ses aventures en Allemagne.

— Je ne te garde pas de rancune, cousin, dit le paysan d'un air de bonne humeur, et si tu ne me dédommages pas, ce sera tout de même. Seulement, tu comprends, j'aurais autant aimé que ce pré, qui vient de notre grand-père, ne fût pas donné à un autre pour un morceau de pain : c'est de la justice et rien de plus. Au revoir, cousin.

Dorier rentra chez lui pour procéder sans

retard à son déménagement, et Vivant courut en toute hâte vers la tour du commandeur.

Il n'eut pas de peine, cette fois, à se faire ouvrir la porte du quatrième étage; la vieille femme de charge l'attendait debout sur le seuil.

— Victoire ! victoire ! madame Adrienne ! cria Vivant d'une voix entrecoupée par son émotion et la rapidité de sa course.

— Qu'avez-vous donc obtenu ?

— Ce que je vous avais dit.

— Quoi ! ils consentent à s'en aller ?

— Précisément : ça n'a pas demandé bien du temps, comme vous voyez.

— Et quand partent-ils ?

— Dès ce soir.

— Comment avez-vous pu faire, mon Dieu ? reprit la vieille femme de charge, les mains jointes et les yeux levés au ciel.

— Je n'en sais rien, mais j'ai réussi.

— Que la Vierge et les saints vous en ré-

compensent, Vivant, dans ce monde et dans l'autre! car jamais homme ne le mérita mieux que vous ! Quoi ! demain je pourrai parcourir ces chères ruines en plein jour, sans avoir la crainte d'y rencontrer ces vilaines gens ! Ah ! je croyais mon cœur mort à la joie, mais je sens qu'il ne l'est pas tout à fait encore.

Et Vivant crut voir briller une larme au bord des paupières desséchées d'Adrienne.

— Vous êtes donc heureuse? lui demanda-t-il avec un profond attendrissement.

— Heureuse, mon enfant ? non, mais je suis moins triste parce qu'il me semble que ce n'est pas pour rien que le bon Dieu fait tout cela après tant d'années, pendant lesquelles j'avais pu croire qu'il les avait abandonnés.

— Eh bien, si vous êtes un peu contente, madame Adrienne ; si vous pensez aussi que tout espoir n'est pas perdu sans retour ; si vous croyez que j'ai fait quelque chose pour

vous, ce matin, faites à votre tour quelque chose pour moi.

— Si c'est possible, mon garçon, je ne demande pas mieux. Voyons, de quoi s'agit-il?

— Consentez à voir Denis. Il a bien des torts, je le sais, et lui-même en convient; mais il peut nous être utile dans bien des choses, il est resté attaché à nos chers maîtres, et dans leur intérêt qui doit...

— Je le verrai, Vivant, je le verrai... mais je ne vous réponds pas de lui faire amitié tout de suite. Il a été bien lâche, bien intéressé, et s'ils n'étaient pas partis, ces chers bons maîtres, il aurait peut-être fini par les trahir aussi. Quand un homme manque de courage, il ne faut rien attendre de bon de lui.

— Je ne vous dis pas le contraire; mais il est bien revenu de tout cela, je vous en réponds.

— Il est riche, et Brulard n'est plus à

craindre, dit Adrienne avec amertume ; mais enfin, je le verrai, Vivant ; je n'ai rien à vous refuser ; vous pouvez lui dire de venir quand il voudra ; M. le comte et madame la comtesse l'aimaient tant !

— Je cours lui annoncer ça, madame Adrienne ; puis je prendrai mes effets chez lui ; je me procurerai dans le pays tout ce qui me sera nécessaire pour m'établir ici, et un soldat n'a pas besoin de grand'chose ; et ce soir, à la tombée de la nuit, nous nous réunirons pour ne plus nous quitter. Je vous avais bien dit que je balayerais le château.

— Oh ! vous êtes un brave jeune homme ! dit la vieille femme de charge d'un ton pénétré. Allons, partez vite pour être plus tôt de retour... Et moi qui avais juré de vivre toujours seule comme les chouettes de ces murailles... mais aussi qui aurait pu jamais prévoir ?...

Adrienne murmura ces dernières paroles comme si elle se parlait à elle-même, et pen-

dant que Vivant s'éloignait pour retourner au village.

Lorsqu'il traversa les cours du château, le digne soldat eut la satisfaction de voir que partout les promesses qu'on lui avait faites étaient en voie d'exécution. Une partie du mobilier de son cousin Dorier était déjà réunie au milieu de la chambre principale de son logis; et plus loin deux grands charriots stationnaient devant le bâtiment occupé par la famille Lorry.

Toutefois Vivant fut obligé de faire une halte dans cet endroit, pour calmer le père Lorry, qui, dans son ardeur de déménagement, enlevait les portes et les fenêtres de la maison qu'il abandonnait.

— Ah! dame, je ne savais pas, répondit-il à l'observation que Vivant lui fit, que des portes et des fenêtres n'étaient pas des meubles. C'est si vieux tout ça, ajouta-t-il; mais je ne demande pas mieux que de les laisser. Vous entendez, garçons, qu'on ne touche ni

aux volets ni aux portes. Quant aux serrures, c'est différent, comme je les ai fait mettre, j'ai le droit de les emporter.

Vivant acquiesça par un signe de tête à cette dernière déprédation ; puis il s'éloigna à grands pas : cette ténacité de rapine lui inspirait un profond dégoût.

Une demi-heure après, Vivant rentrait dans le cabaret du *Grand Saint-Hubert*. En ce moment midi sonnait à l'église de Saint-Révérien.

— Tu es exact au rendez-vous comme un chasseur, mon garçon, dit l'ex-piqueur. Eh bien, as-tu réussi à te faire ouvrir la porte de la mère Adrienne?

— Mieux que cela, papa Denis ! mieux que cela ! je vais dès ce soir demeurer avec elle.

— Ah ! bah !!!

— C'est comme je vous le dis : la paix est faite ; faite pour moi et mes alliés, comme dit le premier consul ; car la mère Adrienne consent à vous voir.

— Si tu t'y prends aussi bien avec les jeunes qu'avec les vieilles, mon garçon, tu as dû avoir des bons moments dans ta vie, répondit le piqueur. Allons, c'est affaire à toi. Il n'y a plus qu'une chose qui me tracasse à présent : tu vas demeurer au château, dis-tu, alors prépare-toi à te disputer du matin au soir.

— Me disputer ! et avec qui ?

— Avec ton cousin Dorier, et le père Lorry qui est le plus grand sournois qu'on puisse trouver à vingt lieues à la ronde.

— Mais ils s'en vont ! à l'heure qu'il est, ils déménagent ! Ce soir, il n'y aura plus au château que la mère Adrienne et moi.

— Comment ! les Lorry... les Dorier...

— M'ont cédé le champ de bataille ! ça a bien manqué chauffer dur ; mais ils ont fini par entendre raison, et à l'heure qu'il est, comme je viens de vous le dire, ils plient bagage sans tambours ni trompettes. Le dix-huitième dragon a triomphé sur toute la

ligne, pour n'en pas perdre l'habitude même dans ses foyers.

Et Vivant se mit à faire tourner un bâton d'épine attaché à son poignet par une lanière de cuir.

— Tu vas me conter tout ça en long et en large pendant que nous mangerons la soupe, dit Denis.

— Avec plaisir ; car je puis me flatter que si ça m'a d'abord donné un coup de revoir ce pauvre château dans l'état où il est aujourd'hui, j'ai eu bien de l'agrément ensuite. Et dire que j'y coucherai cette nuit...

— Quand Brulard va savoir tous ces changements, et j'aurai soin qu'il n'attende pas trop, il va joliment tirer les oreilles à son chien, la queue à son chat et mettre sa pauvre petite fille en pénitence.

— Comment cela ?

— C'est sa manie, sa consolation : depuis qu'il ne peut plus faire de mal aux hommes il en fait aux bêtes, et il tourmente sa fille,

la plus douce, la plus jolie créature... et qu'il aime bien cependant...

— Ah ! c'est vrai, interrompit Vivant avec distraction, il avait effectivement un enfant de cinq ou six ans quand je suis parti.

— C'est ça même... la petite Francine, la sœur de lait de M. Jacques : elle a quelques mois de plus que lui. Son père en a fait une demoiselle, avec un nom de la révolution ; il l'appelle maintenant Clématite... mais on ne peut pas dire le contraire, c'est un vrai bijou, un amour.

Denis raconta tout cela à bâtons rompus, allant et venant, pour achever les préparatifs du dîner, qu'il finit par servir sur une petite table placée au coin du feu. Les deux amis s'y installèrent, et dès que leurs assiettes furent garnies et leurs verres pleins, l'ex-piqueur rappela à l'ex-dragon la promesse qu'il lui avait faite de tout lui raconter.

Aussitôt Vivant commença le récit des détails que nous avons rapportés dans les

chapitres précédents; seulement il ne souffla mot du secret qu'Adrienne lui avait confié, et il glissa légèrement sur les conditions de son marché avec le père Lorry. Nos lecteurs comprendront, j'espère, que ce n'était pas la crainte d'avouer qu'il avait été dupe qui le rendait discret sur ce point.

— Ma foi, à ta santé! s'écria Denis quand Vivant eut achevé la relation de sa petite campagne contre les usurpateurs du château. Très-certainement c'est ce qui s'appelle mener les affaires à vous rendre mes devoirs.

— Maintenant, continua Vivant, il faut que je me procure un petit mobilier pour m'installer là-haut. Comment dois-je m'y prendre?

— Ça ne sera pas difficile, mon garçon. Sans sortir du village tu trouveras des meubles qui connaissent le chemin du château comme toi et moi.

— Toujours le pillage...

— Dame, que veux-tu? quand les idées sont à la débandade, les hommes ne font que des sottises. C'est comme une meute qui aurait volé le fouet du piqueur et qui chasserait toute seule.

— Eh bien, papa Denis, chargez-vous de me trouver tout ce dont j'ai besoin : un lit, une table, deux ou trois chaises... ce que vous jugerez à propos. Si je cherchais cela moi-même je me ferais encore des disputes, bien sûr, et il vaut mieux que cela ne soit pas.

— Tout ce que tu voudras, mon garçon. De plus je t'offre ma charrette pour mener tous tes effets au château. Je t'accompagnerai, je t'aiderai à t'organiser et je ferai, par la même occasion, ma paix avec la mère Adrienne. En voilà de la besogne dans un jour! A ta santé encore.

§

Le reste de la journée fut employé conformément à ce qui venait d'être décidé entre les deux amis. Denis n'eut besoin que de se présenter dans deux ou trois maisons, avec quelques écus de six livres dans sa poche, pour se procurer tout ce dont pouvait avoir besoin son camarade Vivant. Quant à ce dernier, il alla faire part de ses succès aux deux braves paysans avec lesquels il était venu la veille au cabaret du *Grand Saint-Hubert*, et qui lui avaient montré de si bons sentiments pour ses anciens maîtres, ainsi qu'on peut se le rappeler. Il fit aussi une visite à l'ancien curé de Saint-Révérien, réintégré dans ses fonctions depuis quelques mois. Il est inutile d'ajouter que là aussi il trouva de la sympathie pour ses vœux et des

encouragements pour ses espérances. Le curé n'avait pas émigré, mais par suite d'une dénonciation de Brulard il s'était vu traîné en prison, et jusqu'au 9 thermidor il avait eu l'échafaud en perspective. Il parla de ce temps d'épreuves sans aucune aigreur, et de Brulard sans la moindre rancune.

— Sa fille est un ange quoiqu'il lui ait donné un nom païen, disait-il : il faut pardonner au père en considération de l'enfant.

Vivant avait bien envie de protester contre cette indulgence, mais les paroles du comte de Brancion, lors de leur entrevue dans la chaumière de Biberach, lui revinrent à la mémoire, et il se rangea à l'opinion de son pasteur, qui lui promit d'aller le voir au château.

Quand Vivant revint chez Denis, celui-ci achevait de charger sur sa charrette les acquisitions qu'il avait faites. Peu d'instants après tous deux se mirent en route pour se rendre au château.

Le jour baissait quand ils y arrivèrent, car la route praticable pour les voitures faisait un grand détour sur le revers opposé de la montagne. A mi-côte ils avaient rencontré Dorier qui s'était hâté de leur dire qu'il ne restait plus personne au château. Vivant lui sauta au cou.

L'entrevue de l'ex-piqueur et de la vieille femme de charge se passa beaucoup mieux qu'il n'était permis de l'espérer. Denis avoua franchement ses torts, mais il se dépêcha d'ajouter, ce dont il fournit la preuve, qu'il avait, à diverses reprises, envoyé de l'argent à ses maîtres émigrés; puis il termina en disant qu'il ne se regardait que comme le dépositaire des biens achetés par lui : on lui rendrait ce qu'il avait payé pour les avoir, si les enfants revenaient et tout serait dit.

Adrienne accueillit froidement ces explications, parce que l'ex-piqueur, en les donnant, ne se départit pas de ce ton goguenard qui lui était habituel. Cependant, quand il

eut fini, la vieille femme de charge lui dit qu'elle était bien aise de le voir et qu'il serait toujours le bienvenu au château.

On s'occupa alors de l'installation de Vivant. Il fut décidé qu'il occuperait le premier étage de la tour du commandeur, dont le rez-de-chaussée servirait de magasin pour les provisions du ménage et les outils que Vivant comptait se procurer dès le lendemain pour commencer des travaux qu'il méditait.

A sept heures tout était fini : Denis retournait au village, et Vivant répétait de nouveau, en pressant sur son cœur les mains de la vieille femme de charge :

— *Je vous avais bien dit, madame Adrienne, que je balayerais le château.*

CHAPITRE VI.

Les premières hirondelles.

Trois mois et demi se sont écoulés et les beaux jours sont revenus. Une brise tiède, dont l'haleine vivifiante est embaumée de senteurs printannières, agite doucement les flots limpides du lac de Saint-Révérien, et épanche sur les riantes collines qu'ils reflètent la neige éblouissante et parfumée des cerisiers en fleurs. La pervenche étoile les

taillis ; la violette parfume les haies ; la paquerette scintille sur le talus verdoyant des fossés. Dans les bois, les bourgeons éclatent en feuilles, et les feuilles s'allongent en rameaux ; dans la plaine les jeunes blés ondoyent au souffle de la brise ; partout la vie jaillit ou circule, là avec explosion, ici avec mystère. Chaque son est un chant, chaque écho une harmonie, le sol nu lui-même exhale des parfums. On dirait que la nature, tout à la fois rayonnante et recueillie, sourit à la parure annuelle qu'elle vient de revêtir, et salue avec une joie amoureuse le réveil splendide de son éternelle et toujours radieuse jeunesse.

C'est le soir ; l'horloge du village vient de sonner lentement sept heures et tinte aussitôt l'angelus. Les douces lueurs d'un crépuscule d'une admirable transparence éclairent poétiquement la contrée, et déjà quelques étoiles, sentinelles avancées de la nuit, resplendissent sur la voûte d'azur des cieux.

En ce moment un homme à cheval côtoie les bords du lac, dans la partie qui avoisine les rochers, au sommet desquels s'élèvent, toujours majestueuses, les gigantesques ruines du château de Saint-Révérien.

Cet homme est Denis, qui a été nommé depuis quelques semaines aux fonctions de garde des bois confisqués par la république, sur le comte de Brancion, émigré.

Denis avait obtenu cette place malgré les intrigues de Brulard qui la sollicitait pour une de ses créatures, et il ne s'était décidé à l'accepter qu'après avoir consulté son ami Vivant et la vieille femme de charge, avec lesquels il vivait dans une harmonie que rien n'était venu troubler depuis le jour où nous les avons vus réconciliés.

Denis chemine au petit trot, en sifflant une fanfare qui lui rappelle le beau temps où, la trompe sur l'épaule et le couteau de chasse sur la hanche, il voyait marcher sous son

fouet une des plus vaillantes meutes du royaume.

Arrivé à l'endroit du lac d'où il pouvait également et à son gré se diriger vers le village ou monter au château, il se détermina pour ce dernier parti, et il s'engagea dans le sentier tracé au milieu des rochers.

Ce sentier, bien différent de ce qu'il était quelques mois auparavant, lorsque Vivant l'avait parcouru pour aller affronter l'indignation de la fidèle femme de charge, attestait, dès le premier abord, les efforts persévérants d'une main intelligente et laborieuse. Débarrassé des ronces, des ruines et des quartiers de rocs qui l'obstruaient à l'époque dont nous venons de parler, il offrait un libre passage au cavalier comme au piéton. En le parcourant, l'œil du passant remarquait avec satisfaction qu'aucune trace d'abandon ou même de simple négligence n'existait aux alentours. De jeunes plantations, déjà verdoyantes, s'élevaient partout où la nature du

sol avait raisonnablement permis de creuser la terre ; les pentes avaient été adoucies avec art en plusieurs endroits, et dans quelques places, jadis envahies par le buis et le serpolet des montagnes, des carrés de sainfoin naissant témoignaient d'heureuses tentatives de culture : ce qui n'avait pas été essayé, même à l'époque de la plus grande prospérité des anciens seigneurs du pays, trop riches pour songer à tirer parti de ces moindres accidents du terrain, que les habitants des campagnes savent si bien mettre à profit.

Il ne fallut que quelques minutes à Denis pour franchir la distance qui sépare le lac du château.

Il se dirigea à travers les cours désertes et les bâtiments en ruines et abandonnés du côté de la tour du commandeur. Là, il mit pied à terre, attacha son cheval Bijou à un anneau de fer scellé depuis des siècles dans la muraille, et monta avec une légèreté juvénile l'escalier que nous connaissons.

Au bruit de ses pas, la porte du premier étage s'ouvrit discrètement, et Vivant parut, une lampe à la main.

Les deux amis se serrèrent la main avec une rustique cordialité; puis, Denis entra dans le logis de Vivant.

— Eh bien, qu'avez-vous appris? demanda ce dernier d'une voix qui trahissait les anxiétés d'une longue et pénible attente.

— Rien de fâcheux, mon garçon; au contraire.

— Madame de Viéville...

— Madame de Viéville s'est fait un peu tirer l'oreille : les vieilles femmes qui n'ont jamais eu d'enfants sont tenaces comme les biches bréhaignes [1]; mais, enfin, elle renonce pour le moment à vous intenter un procès, et c'était là l'essentiel.

— A-t-elle appris quelque chose de nouveau? demanda Vivant d'une voix plus calme.

[1] Biches qui n'ont jamais porté.

— Rien absolument, et elle m'a avoué que quoiqu'elle ne crût pas possible que les enfants de son neveu fussent encore vivants, elle n'avait cependant aucune certitude de leur mort. Elle a ajouté qu'elle faisait faire des recherches en Allemagne et en Pologne, et elle m'a chargé de vous remercier tous les deux des soins que vous donnez aux débris de la fortune de ses pères : ce sont ses propres paroles que je te rapporte là. Nous autres chasseurs nous ne mentons jamais que quand la vérité est inutile.

— Dieu soit loué! dit Vivant du ton d'un homme qu'on allége d'une lourde et poignante inquiétude. Je pourrai donc travailler encore avec courage, puisque tout espoir n'est pas perdu sans retour! Maintenant, qu'y a-t-il de vrai relativement à M. le comte?

— Pour ce qui est de M. le comte, mon pauvre garçon, il n'y a malheureusement plus de doute à avoir. J'ai tenu dans mes

mains et j'ai lu de mes yeux l'extrait certifié de son acte mortuaire. Il a été tué en Allemagne au mois de mars 1797.

— Six ans ! Denis, c'est affreux de penser ce que ces pauvres enfants ont pu devenir pendant ce temps-là... Six ans !!!

— Vois-tu, mon garçon, s'ils se sont tirés d'affaire les trois premiers mois, il n'y a pas de raison pour que cela n'ait pas duré jusqu'à aujourd'hui. C'est comme un chevreuil chassé, vois-tu ! Quand il a tenu quatre heures, on peut parier cent contre un qu'il en réchappera. J'ai vu ça plus de mille fois dans ma vie.

— Je ne demande qu'à le voir une, répondit Vivant ; mais enfin, ajouta-t-il comme s'il voulait donner un autre cours à ses pensées, pourquoi madame de Viéville nous a-t-elle fait écrire, par son avoué de Chaumont, cette lettre qui nous a mis la mort dans l'âme ?

— Je vas te conter ça au plus juste, car à

force de la retourner de toutes les manières, j'ai fini par la *rembucher* dans son dernier fort. C'est encore ce misérable Brulard qui l'a poussée à cette démarche, en lui faisant savoir par-dessous main, que si elle ne vous poursuivait pas, dès à présent, elle aurait beaucoup plus de peine à se mettre en possession plus tard, si elle avait la preuve authentique qu'elle est décidément héritière de son neveu. Elle ne m'a pas nommé Brulard; mais son homme de confiance, tu sais bien ce grand imbécile qu'on m'a envoyé cet hiver, le soir de ton arrivée, m'a montré des lettres de cet infâme drôle, qui ne laissent aucun doute sur la part qu'il a prise à cette dernière tracasserie.

— Cet homme me fera devenir fou! dit Vivant d'une voix que la colère rendait à peine intelligible. Ah! si je n'avais pas promis à mon pauvre maître...

— Bah! il joue de son reste comme un vieux renard sur ses fins. Tout le monde

le connaît et chacun le méprise ; de plus, pour l'achever, j'ai appris à Chaumont qu'il était destitué de ses fonctions de maire. Le piéton de la préfecture lui en apportera la nouvelle à sa première tournée ; mais tu peux regarder dès à présent la chose comme faite. C'est sa dernière dent qu'on lui arrache : s'il veut encore mordre il sera obligé d'acheter un chien méchant et de lui passer procuration. Dieu de Dieu ! va-t-il être vexé ! J'en riais tout seul sur Bijou le long du chemin. Lui qui dit toujours : *le ci-devant ci, le ci-devant ça,* on pourra lui dire aussi le ci-devant maire : la première fois que je le rencontrerai, je n'y manquerai pas.

Et Denis se frotta les mains en arrêtant sur Vivant ses petits yeux vifs et railleurs qui étincelaient d'une joie maligne.

— La justice de Dieu commencerait-elle enfin ? murmura à voix basse Vivant, comme s'il se parlait à lui-même.

— Ma foi, je le crois ! reprit Denis avec sa jovialité habituelle; car je viens t'apprendre une petite affaire qui n'est pas indifférente du tout.

— Ah ! parlez vite, mon bon Denis ! J'ai besoin de savoir de bonnes nouvelles. Ces six années passées depuis la mort de M. le comte me pèsent toujours sur le cœur.

— Tu sauras donc, mon garçon, que notre garde général, que je suis allé voir en passant à Arc, m'a annoncé que par suite d'une décision de l'administration supérieure des eaux et forêts de la Haute-Marne, tous les bois de la ci-devant seigneurie de Saint-Révérien, confisqués sur nos pauvres maîtres, seront mis en haute futaie...

— Eh bien, qu'est-ce que ça peut nous faire? interrompit Vivant avec un mélange d'indifférence et d'étonnement.

— Ce que ça peut nous faire, morbleu?

cela signifie qu'on n'y coupera pas seulement de quoi faire une baguette de fusil ou un lien de gerbes, de sorte que si ces chers enfants reviennent un jour, et qu'on leur rende leurs bois, ils se trouveront plus riches qu'auparavant; et, comme c'est moi qui les garde, tu peux être sûr qu'il n'y manquera pas la valeur d'un cure-dent, quand je devrais les parcourir du matin au soir et du soir au matin jusqu'à ce que Bijou ait les sabots usés jusqu'au paturon. Je te charge de le dire à madame Adrienne.

— Elle le saura demain, papa Denis; mais vous, savez-vous ce qu'elle fera? Elle secouera la tête et elle répondra avec un gémissement : « A quoi bon? » Depuis quelques jours elle est plus sombre que jamais, et il y a des moments où ça me gagne aussi.

— Allons, allons, du courage, mon garçon, répondit Denis en se levant pour s'en

aller. Nous nous reverrons avant peu, et s'il y a du nouveau, je te le ferai savoir.

§

Le lendemain de bonne heure, la vieille Adrienne vint trouver Vivant qui surveillait au dehors une demi-douzaine d'ouvriers occupés à déblayer les cours du château : c'était sa besogne de tous les jours depuis trois mois.

Vivant lui répéta fidèlement ce que Denis lui avait appris la veille, et, comme il s'y attendait, la pauvre femme de charge ne vit qu'une chose dans tout ce qu'il lui contait : c'est que le comte étant mort depuis six ans, le retour de M. Jacques et de la petite Hélène était moins probable que jamais.

Elle en dit tant sur ce sujet que Vivant, d'habitude si confiant dans l'avenir, sentit l'espérance défaillir de son cœur.

Triste, découragé, la vue de ses ouvriers qui travaillaient avec ardeur augmenta son malaise moral, et comme Adrienne retournait à la tour du commandeur, il la suivit en silence, cherchant en son esprit une solution consolante aux doutes qui l'obsédaient avec ténacité pour la première fois.

Ils arrivèrent, sans échanger une parole, jusqu'à une petite esplanade, sorte de promontoire aérien qui s'avançait dans le vide à l'endroit le plus escarpé des rochers de Saint-Révérien. Une balustrade en pierre, à hauteur d'appui, la fermait du côté où il eût été dangereux de la laisser ouverte, et offrait un moyen de repos aux personnes que la promenade amenait dans cette direction. Ce lieu, que la dernière comtesse de Brancion affectionnait particulièrement, était devenu un but de pèlerinage journalier pour les deux fidèles serviteurs, et, soit avec intention, soit machinalement, ils y

venaient ensemble ou séparément plusieurs fois par jour.

La vue qu'on avait de ce point élevé était délicieuse. Elle s'arrêtait d'abord sur le lac et sur les collines environnantes ; puis elle se prolongeait jusqu'au village, pittoresquement groupé sur la rive opposée, et, enfin, elle avait pour perspective lointaine la route d'Arc qui se dessinait en courbes gracieuses dans une vaste et riante prairie, parsemée çà et là de groupes de saules et de peupliers.

Jamais un soleil plus pur et plus doux n'avait éclairé ce calme et poétique paysage. La population répandue dans les champs l'animait de ce mouvement paisible de la campagne qui a tant de charmes ; le printemps le parait de sa grâce, de sa jeunesse et de ses espérances. Les bois envoyaient des chants, l'air apportait des parfums, et sur le lac, en ce moment uni comme un miroir, les premières hirondelles se pour-

suivaient en poussant le cri joyeux du retour.

Une de ces hirondelles, après avoir, à plusieurs reprises, effleuré l'onde du bout de son bec d'ébène et de l'extrémité de ses ailes chatoyantes, monta rapidement dans l'espace, se laissa emporter pendant plusieurs secondes par la brise, et passant à deux ou trois pieds au-dessus de la tête d'Adrienne et de Vivant, vint s'appuyer contre une des fenêtres de la tour du commandeur, à une demi-portée de pistolet de la petite esplanade.

Un nid abandonné depuis l'année précédente était collé dans l'angle de cette fenêtre.

L'hirondelle repartit en chantant. Elle fit encore une excursion rapide dans l'espace, rasa le sol en redescendant, et s'élevant d'un seul coup d'ailes, alla se reposer dans le nid qu'elle était venue reconnaître.

Vivant, qui l'avait suivie des yeux dans

ses différentes évolutions, sortit de sa taciturnité pour dire à Adrienne, toujours silencieuse à son côté :

— Avez-vous vu, madame Adrienne ?

— Quoi, mon ami?

— Cette hirondelle qui vient d'entrer là-haut.

— Je vois cela depuis bien des printemps.

— C'est que celle-là me fait l'effet d'une prisonnière qui a repris sa liberté.

— Qu'en savez-vous?

— Mais elle a un fil à la patte.

— Un fil ! dites-vous? De quelle couleur est-il? demanda vivement Adrienne.

— Rouge, je crois.

— Vivant, mon ami, c'est une de nos hirondelles de l'année dernière... Ce fil dont vous parlez, c'est moi qui l'ai attaché à sa patte... Mon Dieu! mon Dieu ! il n'y a donc que ces pauvres enfants qui ne reviendront pas !

— M'est avis, madame Adrienne, que ce n'est pas le moment de vous désespérer, car si vous ne vous trompez pas...

— Écoutez, mon ami, voilà ce qui s'est passé. Il y aura un an aux environs de la Saint-Jean, j'étais assise où nous sommes maintenant, lorsqu'un bruit qui se fit dans l'air attira mon attention. Je levai la tête, et j'aperçus à cette fenêtre un énorme oiseau de proie qui, de son bec, frappait à coups redoublés ce nid que nous voyons. La pauvre mère, cramponnée à l'ouverture, le défendait avec désespoir ; elle fut atteinte et tomba en poussant un cri de détresse. Les petits voulurent fuir, mais, trop jeunes encore pour voler, ils s'abattirent sur le sol et y restèrent meurtris. Le père accourut à tire-d'ailes : l'oiseau de proie le saisit dans ses serres et l'emporta. Je visitai le champ de bataille, et, parmi ces pauvres petites mourantes, je crus en remarquer une un peu moins maltraitée que les autres. Je la ramas-

sai et en pris soin. Elle guérit, profita, et quand elle put voler, je la mis en liberté après lui avoir attaché un fil rouge à la patte. Si celle que vous venez de voir porte cette marque, je ne doute pas que ce ne soit elle. Pauvre mignonne ! je ne m'attendais pas à jamais la revoir.

— Et ce retour inespéré, miraculeux, ne vous dit rien, madame Adrienne ! s'écria Vivant, qui avait écouté cette petite histoire avec une attention dévorante.

— Il me dit, mon enfant, que les hirondelles reviennent à chaque printemps ; mais il y aura bientôt soixante et douze ans que je le sais.

— C'est être aussi par trop incrédule ! reprit Vivant avec impatience.

— Que voulez-vous ? Je suis vieille, et j'ai vu tant de catastrophes pour un bonheur, tant de chagrins pour une joie, tant de larmes pour un sourire !

— Mais la justice du bon Dieu ?

— La justice de Dieu, Vivant? J'y crois; seulement je ne sais pas si elle se fait dans ce monde ou dans l'autre, et quand je regarde autour de moi...

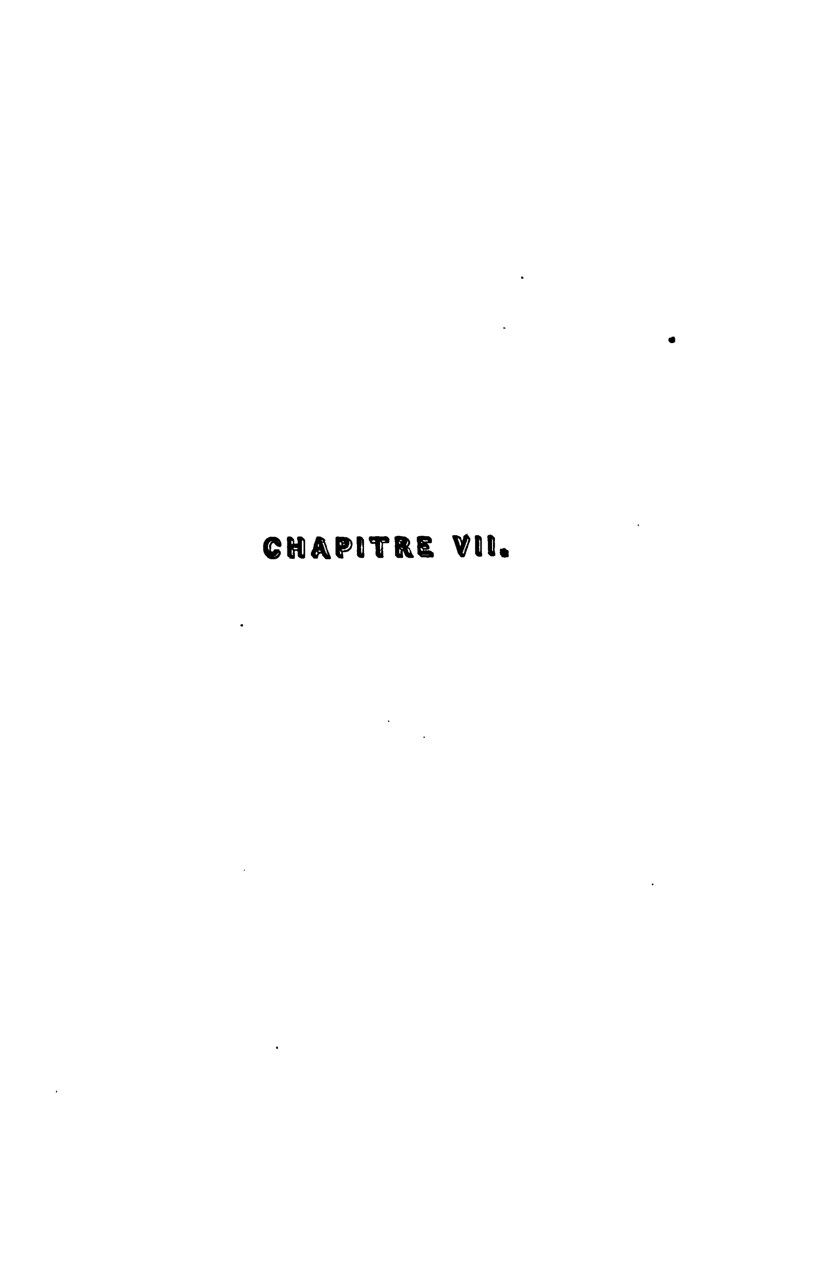
— Tenez, madame Adrienne, si je vous écoutais une minute de plus en ce moment, je sens que je deviendrais fou, et comme j'ai besoin de ma tête et de mes bras, je vais vous laisser. Tout à l'heure vous m'aviez désespéré; le hasard vient de me rendre un peu d'espérance que vous cherchez à m'enlever encore. Eh bien, moi je veux la garder! Ainsi, à l'avenir, ne parlons plus de ces choses, sur lesquelles nous ne pouvons pas nous entendre. J'ai besoin de croire pour vivre...

— Croire, c'est attendre, Vivant... et attendre quelque chose de ce monde quand on est sur le bord de sa fosse, c'est manquer de sagesse et de courage. Mais je tâcherai, je vous le promets, de vous mieux contenter par la suite, et je vous supplie, en atten-

dant, de ne pas me garder rancune jusqu'au point de me dissimuler vos espérances, car elles me font un peu de bien, même quand je ne me sens pas la force de les partager.

— Et moi donc ! croyez-vous que je ne sois pas heureux de vous en parler ? répondit Vivant avec une brusquerie affectueuse. Ça me coûterait joliment de me taire, à présent que je suis habitué à vous conter tout ce qui me passe par la tête. Il le faudrait pourtant, si quand je dis blanc vous me disiez toujours noir. Eh bien, le bon Dieu serait là que je lui soutiendrais que, puisqu'une pauvre petite hirondelle peut revenir...

Comme Vivant prononçait ces dernières paroles, un spectacle aussi étrange qu'inattendu vint frapper ses regards et ceux de la vieille femme de charge. C'était la Providence qui, à leur insu, jetait son mot suprême au milieu de leur discussion.



CHAPITRE VII.

Les premières hirondelles.

(Suite.)

Le spectacle imprévu et bizarre dont l'apparition avait mis brusquement fin au débat de Vivant et d'Adrienne consistait dans l'arrivée d'un petit cortége, qui eut fourni à un peintre de genre le sujet du plus ravissant tableau.

Un cheval moucheté de fauve sur un fond

blanc de lait, dont la taille n'excédait pas quatre pieds et quelques pouces, mais dont tous les membres, admirablement proportionnés dans leur exiguïté, annonçaient l'agilité unie à la vigueur, s'avançait d'un pas à la fois vif et prudent, chargé d'un de ces immenses paniers doubles qui sont d'un si fréquent usage dans les pays montagneux, où les bêtes de somme sont plus souvent employées que les animaux de trait.

Le panier de droite contenait quelques bagages rangés avec ordre et intelligence ; dans celui de gauche, se tenait assise une petite fille de huit à dix ans, dont on ne voyait que la tête, à moitié cachée par un vaste chapeau de paille, et les épaules, sur lesquelles ruisselait une longue chevelure blonde et bouclée, que le zéphir agitait et que le soleil faisait scintiller.

Immédiatement derrière le petit cheval moucheté, et touchant presque sa croupe, marchait d'un air délibéré un jeune et beau

garçon, dont toute la personne élégante et robuste respirait la grâce séduisante de l'adolescence à son aurore.

Il était grand, élancé, souple et nerveux. Son œil noir, largement fendu, avait de la fierté et de la douceur; sa bouche résolue et spirituelle annonçait de la franchise et de la bienveillance. La vie circulait active et puissante dans ses veines fortement accusées, et déjà un léger duvet châtain-brun projetait une ombre presque mâle sur sa lèvre supérieure et sur ses joues, brillantes du coloris de la jeunesse et de la santé sous le hâle qui les couvrait. Tout son extérieur avait une simplicité majestueuse qui attirait à elle; ses moindres mouvements étaient empreints d'une sorte de noblesse inculte, dans laquelle l'instinct se révélait bien plus que l'éducation. Quant à son âge, il était impossible de le déterminer au premier abord, car le jeune inconnu était à la fois gracieux comme un enfant et imposant comme un homme.

Le costume qu'il portait faisait merveilleusement valoir tous ces brillants avantages. Il consistait en une espèce de tunique en drap bleu barbeau, ouverte sur la poitrine et serrée au niveau des hanches par une ceinture de soie blanche et rouge. Cette tunique, qui s'arrêtait un peu au-dessus du genou, laissait voir un pantalon de peau de daim gris-perle, que terminaient de solides brodequins en cuir rougeâtre de Hongrie. Le chapeau était de forme haute et conique, et à bords légèrement relevés, ce qui ajoutait à l'air déterminé de l'inconnu, dont l'épaule droite supportait une carabine, et sur le flanc gauche duquel descendait, suspendue par un cordon vert, une poire à poudre en corne transparente.

Quant au costume de la petite fille assise dans le panier, on n'en voyait rien de plus que son large chapeau de paille, sur lequel s'épanouissaient, fraîches, coquettes et toutes brillantes encore de la rosée du matin, deux

grosses touffes de fleurs sauvages, cueillies peut-être dans les fentes des âpres rochers de Saint-Révérien.

Quand le petit cheval fut à quelques pas de l'esplanade, le jeune garçon qui le suivait se dirigea vivement vers sa tête et l'arrêta par la bride.

Puis il s'appuya contre le panier dans lequel la petite fille était assise, et après avoir contemplé en silence la tour pendant quelques secondes, il dit à l'enfant, dont il semblait le protecteur :

— Hélène, je crois que nous sommes arrivés.

— Ah! quel bonheur! s'écria la petite fille en se dressant dans son panier et en frappant l'une contre l'autre ses mains mignonnes, soigneusement gantées.

— Maintenant que faire? reprit le jeune garçon. Ces ouvriers que nous avons rencontrés tout à l'heure m'ont dit que nous trouverions du monde près de la tour, et je

ne vois personne à qui je puisse m'adresser.

Mais en ce moment le jeune garçon, qui, jusqu'alors, n'avait porté son attention que sur la tour, tourna ses regards vers la petite esplanade, et aperçut, quittant leur place pour venir à sa rencontre, Vivant et la vieille femme de charge.

Ceux-ci, chose bizarre et presque incompréhensible, ont avoué depuis, que, malgré la conversation qu'ils venaient de soutenir sur le plus ou le moins de probabilités du retour de leurs anciens maîtres, c'est-à-dire des enfants, ils n'avaient eu cependant aucun soupçon en voyant le petit groupe qui stationnait à quelques pas d'eux.

Mais leur indifférence ou leur incertitude à cet égard ne fût pas de longue durée, car le jeune garçon, franchissant résolûment la moitié de la distance qui les séparait les uns des autres, souleva son chapeau avec grâce et noblesse, et dit, d'une voix dans laquelle la fermeté s'alliait à la douceur :

— Les enfants des exilés seront-ils les bienvenus parmi vous, mes amis?

—Les enfants des exilés! balbutia Adrienne avec une sorte d'égarement. La vérité lui apparaissait confuse, mais son esprit troublé n'osait ou ne pouvait la définir.

— Au nom du ciel, qui êtes-vous? s'écria Vivant d'une voix à faire tressaillir dans leurs couches de pierre tous les Brancion morts depuis les croisades.

— Je suis Jacques de Brancion, répondit le jeune garçon avec une noble confiance.

Puis, se retournant et désignant la petite fille debout dans son panier, il ajouta :

— Et voilà ma sœur Hélène.

— M. Jacques !!! mon Dieu, soyez béni et faites-moi la grâce de ne pas mourir de joie...

Et la pauvre Adrienne, qui avait prononcé ces paroles avec un accent intraduisible, tomba à genoux et leva les mains vers le ciel.

— C'est ma bonne Adrienne, j'en suis sûr ! s'écria Jacques d'une voix émue.

Et s'inclinant vers la fidèle femme de charge, il la prit dans ses bras, la releva et la pressa avec une mâle tendresse sur son cœur.

— M. Jacques, embrassez aussi ce brave homme, dit Adrienne en désignant, au milieu de son ivresse, Vivant qui se tenait à l'écart recueilli dans son bonheur.

— De tout mon cœur ! fit le jeune Brancion en tendant les bras à Vivant.

Puis quand il le tint contre sa poitrine, il ajouta :

— Je n'ai pas besoin de savoir votre nom puisque vous êtes son ami.

Et il montra Adrienne, qui accourait près d'eux, apportant la petite Hélène qu'elle venait d'aller chercher dans son panier.

Alors il se passa une scène dont nous n'essayerons pas de faire la description, aimant mieux la laisser deviner à nos lecteurs que

de leur en donner une idée imparfaite. Qu'ils se reportent à tout ce qu'ils savent des longs et poignants désespoirs d'Adrienne, et des douloureux remords de Vivant; qu'ils se retracent l'existence de ces deux êtres depuis dix années; qu'ils se rappellent la discussion qu'ils viennent d'avoir, et ils comprendront peut-être par quelles explosions de joie, de tendresse et de gratitude envers Dieu, les deux fidèles serviteurs durent manifester le délire de leurs âmes, soudainement comblées dans le plus cher de leurs vœux.

Quant à nous, nous userons d'un des nombreux priviléges de notre profession de romancier, et supposant que quelques moments se sont écoulés depuis le retour des jeunes exilés, nous les rejoindrons dans l'intérieur de la cour du commandeur, où ils sont réunis à Vivant et à Adrienne, dans la chambre de cette dernière.

Là, le bonheur de se revoir, auquel se joint bientôt et comme toujours ce cortége

de douloureux souvenirs qui suit toutes les longues absences, est devenu plus calme, ou du moins plus recueilli. Les larmes se confondent avec les sourires, et les regrets du passé jettent pour la dernière fois, hélas ! leur ombre sur les espérances de l'avenir. Jacques, tout en causant, arrête de temps en temps un regard mélancolique sur le magnifique portrait de celui auquel il vient succéder après tant d'années d'épreuves ; et la petite Hélène, qui n'a jamais connu sa mère, contemple avec une admiration naïve le beau visage de la comtesse, dont les yeux semblent s'arrêter avec amour sur cet enfant de l'exil et de la douleur. La gravité a donc succédé à l'ivresse : réaction naturelle du cœur humain, qui ne peut jamais être heureux sans qu'un peu d'étonnement et d'inquiétude ne se mêle à son bonheur.

— Mes amis, dit Jacques, je ne vous remercie pas de votre accueil, car je m'y attendais. N'est-ce pas, Hélène, que je vous ai

toujours assuré que nous serions bien reçus? ajouta-t-il en se tournant vers sa sœur.

— Oh! c'est bien vrai, mon frère, répondit la petite fille avec un sourire rayonnant.

Adrienne, qui tenait la main du jeune Brancion, s'inclina et l'appuya contre ses lèvres en sanglotant.

— Je sais ce qui vous afflige, reprit Jacques. Vous nous retrouvez orphelins et pauvres... mais j'ai revu mon pays, mon cher pays! cette belle France que mon père aimait tant! Adrienne, ne pleurez plus.

— Vous serez mal ici, mes pauvres enfants!

— Mal! ma vieille amie! s'écria Jacques; mais regardez donc ce beau ciel bleu! ces montagnes verdoyantes que je parcourais dans mes rêves et que je revois de mes yeux! toute cette contrée, à l'aspect de laquelle je me suis agenouillé tout à l'heure quand elle a reparu à mes regards, belle et souriante comme le jour où je l'ai quittée!

Je devrais gagner ici mon pain et celui de ma sœur à la sueur de mon front, ou le demander à la charité fraternelle de mes compatriotes, qu'il faudrait encore se réjouir avec moi de mon retour ! Ah ! vous n'avez jamais été exilée, vous...! vous n'avez jamais eu l'oreille déchirée par les accents de l'étranger et le cœur meurtri par sa pitié dédaigneuse ! Vous n'avez jamais essuyé, sur le visage désolé d'un père, les larmes amères et brûlantes de la proscription ! Mal ici, mal ici, ma bonne Adrienne ! quand j'ai été élevé dans la sainte croyance qu'une tombe de gazon dans un coin obscur du cimetière de mon village valait mieux qu'un palais de marbre hors de mon pays !

Et Jacques, se levant brusquement de la place qu'il occupait entre Vivant et Adrienne, courut auprès de la fenêtre qui était toute grande ouverte, et tendit les bras dans la direction de Saint-Révérien...

— Voilà qui est parler ! s'écria avec en-

thousiasme Vivant en se levant à son tour pour se rapprocher du jeune gentilhomme. Et quand je pense que c'est cette race qu'on a chassée, dépouillée, tuée, maudite... il me prend des rages!!! Eh bien, M. Jacques, continua-t-il avec moins d'exaltation, moi, je pense comme vous : république ou autre chose, qu'on ait le gousset vide ou garni, c'est toujours bien beau la France et vous avez raison de l'aimer comme vous faites... Mais, excusez-moi si je vous interroge, comment se peut-il que vous ne soyez pas revenu plus tôt?

— On m'a écrit qu'on nous recevrait mal; que nous ne serions pas en sûreté ici; et, ma foi, à cause de ma petite sœur, j'ai toujours différé jusqu'à ce que j'aie deviné ou compris que celui qui me disait que la terre natale repousserait de son sein deux orphelins ne pouvait être qu'un calomniateur, et alors nous nous sommes mis en route.

— A qui donc vous étiez-vous adressé? demanda Vivant dans l'esprit duquel venait de se glisser un soupçon.

— Au magistrat du pays, au maire, comme on dit maintenant, je crois?

— Quoi! vous ne saviez pas qu'il existait à Saint-Révérien des gens dont vous deviez vous défier?

— Non, mon ami.

— Le comte votre père ne vous a jamais parlé d'un nommé Brulard?

— Jamais; mais la lettre que j'ai reçue était signée de ce nom.

— Ainsi, c'est ce misérable qui vous a empêché de suivre le mouvement de votre cœur.

— Lors de la dernière lettre que je lui ai adressée, et c'est la seule à laquelle il ait répondu, j'en avais ajouté deux, l'une pour ma bonne Adrienne, l'autre pour Denis, l'ancien piqueur de mon père; eh bien, ce M. Brulard m'a assuré que c'était

après les avoir consultés qu'il m'engageait à ne pas revenir... Mais je vous conterai tout cela, mes bons amis, quand j'aurai parcouru ce cher château que je n'ai fait qu'entrevoir. Pendant que je ferai cette tournée avec vous, Vivant, Adrienne nous préparera à déjeuner. Ma bonne amie, ajouta Jacques en revenant près de la femme de charge, je vous confie Hélène pour quelques instants.

Et il sortit suivi de Vivant dont le visage était radieux : tous ses rêves d'ambition et de bonheur se trouvaient enfin et tout à coup réalisés.

Ce ne fut pas sans de nouvelles et bien vives émotions que le jeune châtelain revit, si différents de ce qu'ils étaient autrefois, les lieux où il avait passé les quatre premières années de son enfance. Le souvenir qu'il conservait de cette heureuse époque était assez confus dans sa mémoire, mais il s'y réveillait avec puissance et lucidité à mesure qu'il se retrouvait en présence des objets

qu'il croyait se rappeler. C'est ainsi qu'ayant voulu s'assurer par ses propres yeux de l'état dans lequel était son cheval Farfadet, il se dirigea tout droit vers l'ancienne écurie du château. Plus loin, et dans un monceau de ruines, il reconnut la chapelle où il avait murmuré sa première prière. Plus loin encore, il s'arrêta avec attendrissement sous un gros châtaignier, dont l'ombrage séculaire avait plus d'une fois abrité sa mère, assise un livre à la main, pendant qu'il s'ébattait aux environs. Il retrouva arbres, se balançant gracieusement au souffle de la brise du matin, des branches de peuplier qu'il avait, en jouant, enfoncées dans le gazon. A chaque pas une nouvelle clarté jaillissait dans son cerveau, un vague détail s'épanouissait en fait distinct dans sa pensée, une émotion douce ou triste faisait battre ou serrait son cœur. Hâtons-nous d'ajouter que cette revue des infortunes imméritées dc sa famille ne soulevait dans son

âme aucune sensation d'amertume contre les hommes et contre les événements. S'il nommait les uns et s'il rappelait les autres, le blâme ne se mêlait jamais à ses paroles, le feu sombre de la rancune ne remplaçait pas, même pour une seconde, l'éclat serein de son franc regard : le sort qui l'avait déshérité de la presque totalité du patrimoine de son père, l'en avait dédommagé en lui donnant une large part de ses vertus.

Vivant se souvint de la chaumière de Biberach, et ne s'étonna de rien.

— Maintenant que j'ai vu ce qui me reste de notre château, dit Jacques à son guide, en regagnant la tour du commandeur, j'ai hâte aussi de revoir le village. Vous m'y conduirez ce soir ou demain, mon ami.

— Et je me flatte que vous y serez joliment reçu, répondit Vivant.

— Je veux d'abord aller chez Denis, dont mon pauvre père m'a si souvent parlé.

— Nous commencerons par lui.

— Ensuite, reprit Jacques, nous irons voir la petite Francine, ma sœur de lait; la fille de ce pauvre Champagne, qui, je l'espère, est encore de ce monde.

— Si vous voulez aller là, M. Jacques, ce ne sera pas moi qui vous montrerai le chemin, interrompit Vivant.

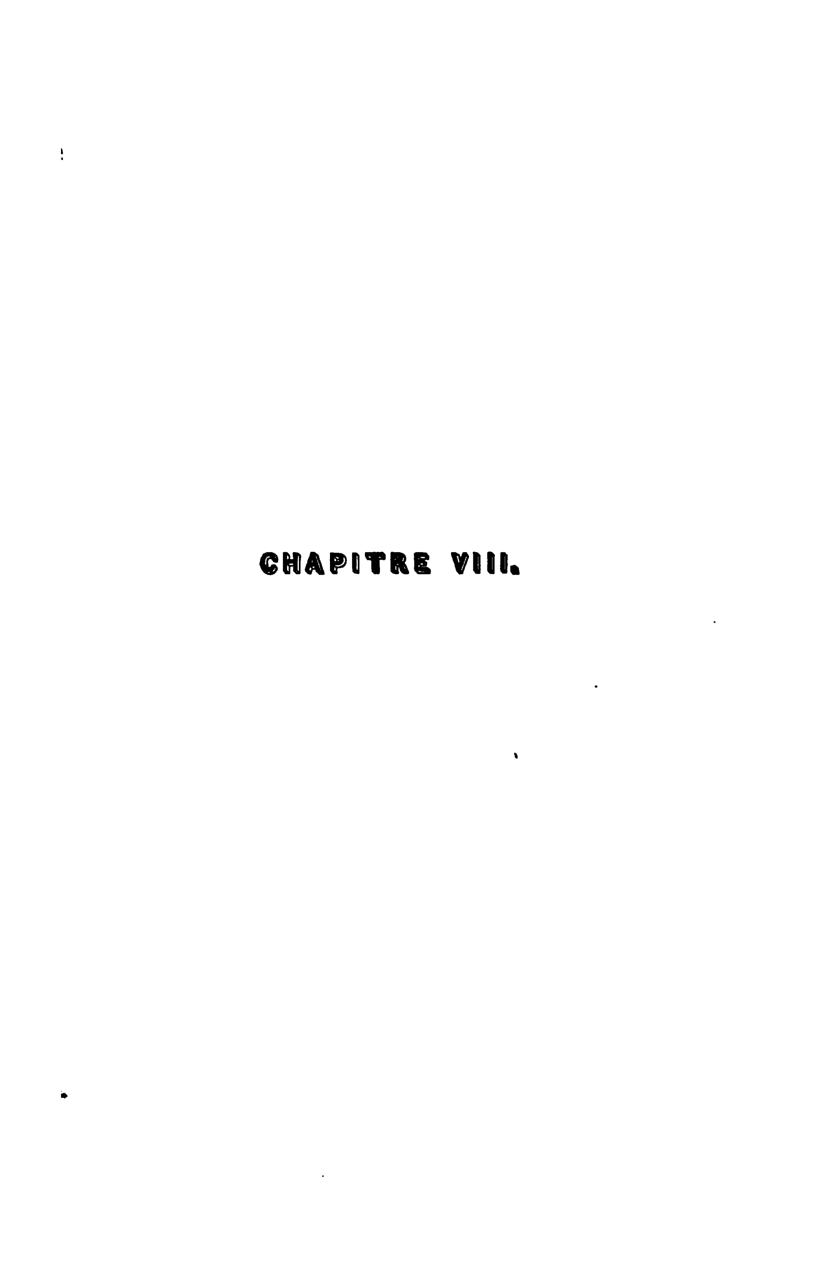
Le visage du jeune Brancion s'empourpra légèrement, mais il réprima aussitôt ce mouvement d'impatience, et il dit avec une gravité douce :

— Et pourquoi me refusez-vous de m'accompagner, mon ami?

— Parce que ce Champagne n'est autre que ce misérable Brulard qui vous a écrit de ne pas revenir en France, et cela parce qu'il est l'acquéreur de presque tous vos biens, et qu'il a fait mille coquineries dans le pays. Je vous le ferai connaître, M. Jacques, continua Vivant.

— Eh bien, nous attendrons, répondit Jacques avec une affectueuse dignité.

Et ils entrèrent tous les deux dans la tour du commandeur, où le déjeuner des orphelins était préparé. Hélène attendait son frère avec impatience.



CHAPITRE VIII.

Très-simple histoire.

Tous les habitants de la tour avaient épuisé les premières émotions de leur bonheur : un peu de gaieté expansive put donc se mêler au sentiment plus recueilli de leur satisfaction intime.

Nous ne les suivrons pas dans leurs nombreux retours sur le passé, ni dans leurs

excursions non moins nombreuses vers l'avenir. Souvenirs, regrets, espérances, projets, se succédaient, se croisaient avec la rapidité de la pensée qui les avait enfantés, et faisaient naître une foule de sensations rapides et diverses, dont l'analyse serait impossible, tandis que rien n'est plus aisé que de se les figurer, pour peu qu'on veuille se placer en esprit dans la situation des personnages qui devaient les ressentir. Dans ce solennel début, Jacques se montra dès le premier abord tout ce qu'il était, c'est-à-dire franc, courageux, ardent et beaucoup plus homme fait que son âge ne le comportait. La lutte qu'il soutenait depuis son enfance contre la destinée, l'avait développé au moral autant qu'au physique, de sorte que l'énergie se révélait dans son âme comme dans son extérieur. Adrienne et Vivant avaient rêvé le retour du petit Jacques, et c'était M. de Brancion que la Providence leur envoyait.

Quant à Hélène, dont nous aurons sans

doute beaucoup à nous occuper plus tard, ce n'était encore que l'idéal de la plus ravissante petite fille qui se puisse imaginer.

Au nombre des projets qui furent discutés entre nos quatre personnages, ceux qui concernaient l'établissement des orphelins dans le manoir de leurs ancêtres reçurent naturellement une solution immédiate. Jacques, qui avait reconnu, en visitant les environs du château, qu'une partie était encore fort habitable, n'en décida pas moins, malgré les protestations d'Adrienne et de Vivant, qu'Hélène et lui s'établiraient dans les deux étages de la tour encore vacants. Il choisit le second pour lui, et désigna le troisième pour sa sœur, qui se trouverait ainsi entre son logis et celui de la vieille femme de charge. Le rez-de-chaussée devait être converti en salle à manger et en cuisine, ce qui ne demandait que quelques réparations peu coûteuses. Cela décidé, Vivant fut chargé par son jeune maître de chercher le jour même,

dans le village de Saint-Révérien, une fille, douce, honnête et pauvre, qui seconderait la bonne vieille Adrienne dans les travaux du ménage, et à laquelle on confierait plus particulièrement le soin de servir la petite Hélène, dont la vivacité réclamait la présence assidue d'une personne plus alerte que la digne femme de charge.

Ce point important réglé, Jacques rappela à ses deux fidèles serviteurs qu'il leur avait promis le récit des principaux événements de son existence aventureuse, depuis le jour où l'appui paternel lui avait manqué.

Il est inutile d'ajouter que les paroles du jeune proscrit furent accueillies avec une vive gratitude et qu'on se disposa à l'écouter religieusement.

Il invita, en termes affectueux, Adrienne et Vivant à prendre place à ses côtés, et il commença ainsi :

« Il y a de cela environ six ans et demi, mon père, qui avait eu deux fois le chagrin

d'apprendre que les troupes victorieuses de la république étaient entrées dans les villes où il nous avait placés, pendant que le corps d'armée dont il faisait partie guerroyait aux environs, se détermina, par suite des difficultés qu'il avait eu à vaincre pour nous rapprocher de lui, à nous confier à la femme d'un chirurgien-major de son régiment, qui ne quittait pas les bagages et les ambulances, toujours à une demi-journée de marche en arrière du quartier général. Nous n'eûmes d'abord qu'à nous louer de ce nouvel arrangement. Madame Lerry, notre protectrice, était la meilleure et la plus dévouée des femmes; puis deux jours ne s'écoulaient jamais sans que mon père vînt passer quelques instants avec nous, instants pendant lesquels il paraissait oublier tous ses chagrins. Tenant ma sœur sur ses genoux, il s'adressait plus particulièrement à moi, qui étais assis sur un tabouret à ses pieds, et il nous parlait de ma pauvre mère qu'il voyait dans le ciel,

disait-il, et de la France où il espérait nous ramener un jour. Vous ne pouvez vous imaginer, mes bons amis, jusqu'à quel point sa figure devenait rayonnante lorsque l'espoir du retour dans sa patrie se réveillait dans son cœur. Dans ces moments-là son éloquence était sublime, et elle lui fournissait des expressions qui font encore, après tant d'années, bouillir mon sang dans mes veines quand ma mémoire se les retrace. Ces entretiens ont été jusqu'à ce jour la seule nourriture de mon âme; mais comme ils m'ont appris à servir Dieu et à aimer mon pays, je ne crois pas qu'ils m'aient laissé manquer de rien d'essentiel. J'apprendrai le reste plus tard.

« Cette bonne vie, que j'appellerai une halte dans nos malheurs, dura à peu près six mois. Un jour mon père vint, comme de coutume, passer quelques moments avec nous, mais il me sembla triste et préoccupé. En embrassant ma sœur, il avait des larmes

dans les yeux, et en causant avec moi, il ne me fit pas entendre une seule parole d'espérance pour notre avenir de proscrits.

« Je lui demandai ce qu'il avait, car tout enfant que j'étais, je voyais bien que quelque chose le tourmentait; il y avait tant d'années que nous souffrions ensemble !

« — Conduis ta sœur chez madame Lerry, me répondit-il à demi-voix, ce que j'ai à t'apprendre pourrait l'effrayer, la pauvre petite.

« J'obéis, et quand je revins, mon père, sans attendre que je le questionnasse de nouveau, me dit :

« — Jacques, je suis horriblement inquiet; mais, pour que tu puisses comprendre pourquoi, il faut que tu m'écoutes avec la plus grande attention et que tu rassembles tout ce que Dieu t'a donné d'intelligence.

« Je promis à mon père de faire tout ce qu'il me demandait, et il reprit :

« — J'ai acquis hier la certitude d'un mal-

heur et d'un danger que je soupçonnais depuis longtemps... c'est que nos alliés nous trahissent. Notre petite armée est un embarras pour eux, parce qu'elle est perpétuellement attaquée, ce qui les oblige à faire au moins semblant de venir à son secours, et ils sont décidés à la laisser écharper à la première occasion.

« Comme je ne comprenais pas tout de suite, mon père me donna quelques explications qui me firent entrevoir la triste vérité.

« Les étrangers étaient jaloux de notre bravoure, depuis que notre faiblesse numérique ne nous rendait plus un appui très-utile pour eux.

« Ils pensaient aussi que lorsqu'il faudrait traiter avec la république française, notre présence au milieu de leurs armées rendrait les conditions du vainqueur plus dures.

« Nous payerons cher, mon enfant, le malheur d'avoir appelé à notre secours les

éternels ennemis de notre patrie, continua mon père avec un profond sentiment d'amertume. Pourquoi faut-il, ajouta-t-il encore, que le sort ne nous ait permis de choisir qu'entre le pacte avec l'étranger et le bourreau? Ah! je crains que nous n'ayons pas pris la meilleure part!

« Ne pouvant lui rendre du calme par mes raisonnements, je cherchai à le consoler par mes caresses, mais le seul résultat que j'obtins fut de le voir pleurer en me serrant contre son cœur, comme il avait pleuré quelques minutes auparavant, en embrassant Hélène.

« — Je cherche de nouveau un asile pour vous, me dit-il d'une voix entrecoupée de sanglots. Il faudra nous séparer encore, mes pauvres enfants!..... Si du moins ce sacrifice pouvait assurer notre réunion plus tard...

« Il n'en put dire davantage; son cœur paraissait brisé, et par un geste douloureux

il me fit signe d'aller chercher ma petite sœur dans la pièce voisine.

« Il passa encore quelques heures avec nous, et bien qu'il nous promît de revenir le lendemain, il était évident cependant que cette courte séparation lui causait un serrement de cœur inaccoutumé. Enfin il s'arracha de nos bras, en prononçant ces paroles, les dernières que j'ai entendues de sa bouche : *Jacques, je te recommande ta sœur... mes enfants, aimez-vous bien !...*

« Et il s'éloigna au galop de son cheval. Je le suivis longtemps des yeux, et quand il eut disparu dans un tourbillon de poussière, je pressai Hélène contre ma poitrine oppressée ; puis et sans trop savoir ce que je faisais, je lui jurai de l'aimer toujours et de la défendre, s'il le fallait, jusqu'à la dernière goutte de mon sang.

« Il me semblait entendre une voix intérieure me dire que bientôt nous serions seuls au monde.

« Il y avait à peine une heure que mon père était parti, quand nous vîmes s'arrêter à la porte du commandant de notre petite colonne, qui demeurait vis-à-vis chez nous, un cavalier d'ordonnance dont la monture était blanche d'écume.

« Quelques minutes après, notre cantonnement, d'habitude si paisible, fut sens dessus dessous. Les trompettes sonnaient, les tambours battaient; on chargeait les bagages dans les fourgons; on entassait les malades et les blessés sur des charrettes couvertes de paille ; les officiers parcouraient les logements pour s'assurer qu'il n'y restait aucun traînard.

« La bonne madame Lerry, pâle et les traits bouleversés, vint nous dire qu'il fallait nous préparer à partir ; effectivement, peu d'instants après, nous montâmes avec elle dans une petite calèche, dont elle se servait habituellement pour suivre, de loin, l'armée dans ses marches.

« Je lui fis quelques questions, auxquelles elle répondit simplement que notre armée avait reçu un échec, qu'elle battait en retraite, et que, par conséquent, il était de toute nécessité de mettre à l'abri d'une surprise les blessés et les bagages.

« Je lui demandai des nouvelles de mon père ; elle m'assura qu'elle n'avait pas entendu parler de lui, ce qui était l'exacte vérité, et ce qui n'avait rien d'étonnant puisqu'il ne faisait que de nous quitter.

« Bientôt quelques coups de canon se firent entendre ; mais comme c'était derrière nous, cette nouvelle circonstance n'augmenta pas l'inquiétude.

« Le bruit du canon se rapprocha insensiblement, et celui de la fusillade ne tarda pas à s'y mêler de la façon la plus lugubre et la plus terrifiante.

« Madame Lerry ordonna au soldat du train qui lui servait de cocher, de pousser ses chevaux vigoureusement ; mais les routes

étaient défoncées par le passage de l'artillerie, et de plus la voiture était trop chargée pour la force de l'attelage.

« De minute en minute les détonations du canon étaient plus vibrantes ; après l'une d'elles notre cocher nous dit qu'un boulet venait de fracasser un des arbres qui bordaient la route que nous suivions.

« Enfin le moment arriva où les quelques hommes de notre escorte durent se porter à notre arrière-garde pour repousser l'ennemi qui nous poursuivait.

« Ceux de nos blessés qui pouvaient tenir une arme quelconque se joignirent à eux, faible secours, hélas ! ajouté à une bien impuissante défense.

« La nuit vint, sur ces entrefaites, ajouter l'horreur de son obscurité à celle de notre situation.

« Toutefois nous pûmes croire un instant qu'elle nous serait favorable, car grâce à elle, il nous fut possible de quitter la grande

route, et de nous réfugier dans un bois à quelques centaines de pas sur notre gauche.

« Nous passâmes là le reste de la nuit, dans une perplexité affreuse. On se battait tout autour de nous. Nous entendions les cris de joie des vainqueurs, les imprécations des vaincus, les plaintes déchirantes des mourants. A plusieurs reprises les combattants vinrent se heurter à une faible distance de notre retraite, et de nombreuses balles sifflèrent à nos oreilles.

« La pauvre madame Lerry était presque folle de désespoir. D'une part son mari n'avait pas quitté son poste au plus fort du danger, de l'autre elle ne pouvait s'empêcher d'envisager avec effroi la terrible responsabilité que notre présence faisait peser sur elle. Abîmée dans ces deux douleurs poignantes, elle sanglotait sans relâche et ne répondait que par des mots sans suite aux consolations que je tâchais de lui donner.

« Ma petite sœur Hélène occupait le fond

de la calèche avec madame Lerry ; moi, j'étais couché tout de mon long sur le devant.

« Un peu avant le jour, la bataille sembla se ralentir et s'éloigner. Les coups de fusil et de canon retentissaient à des intervalles moins rapprochés et à une plus grande distance de nous. Madame Lerry, plus cálme, étendit ma sœur en travers sur ses genoux et l'engagea à dormir. Hélène ne se fit pas prier, et moi je suivis bientôt l'exemple qu'elle me donnait.

« Notre sommeil ne dura pas bien longtemps, mais il fut profond : si profond que je croyais seulement rêver que la bataille durait encore, tandis qu'elle recommençait en réalité à quelques pas de nous.

« Tout à coup il me sembla que notre équipage, immobile au moment où je m'étais endormi, nous emportait à un train insensé. Je me mis sur mon séant, et mon premier mouvement fut de me retourner pour demander à notre cocher le motif de la rapidité

de cette course. Jugez de mon effroi, mes amis : le siége était vide de notre conducteur, et nos chevaux avaient pris le mors aux dents. Je cherchai à ressaisir les guides que j'apercevais accrochées à un des ressorts de la voiture, mais je retirai promptement mes mains avec un cri d'horreur... elles s'étaient ensanglantées en touchant le coussin du siége. La vérité m'apparut alors, et je me tournai vers madame Lerry, dont l'immobilité et le silence m'étonnaient un peu, au milieu d'un péril qui se manifestait par des secousses à nous faire croire à chaque minute que notre calèche allait voler en éclats.

« Je me tournai vers madame Lerry, ainsi que je viens de vous le dire.

« Je l'appelai à voix basse, elle ne me répondit pas.

« Je tirai les rideaux de cuir qui fermaient la calèche, et aux premières clartés du crépuscule matinal je vis un spectacle qui me pétrifia de terreur.

« Madame Lerry avait la tête penchée sur la poitrine et elle paraissait privée de la vie.

« Hélène, toujours couchée en travers sur ses genoux, était inondée de sang.

« Je la crus morte aussi et je poussai un cri aigu. A ce cri, qui retentit jusqu'à son petit cœur, elle s'éveilla, se mit sur son séant, et dans l'ignorance des scènes de meurtre qui nous environnaient, elle me jeta deux baisers entre deux sourires.

« — Tu n'as donc pas de mal? m'écriai-je en la prenant dans mes bras. Ma sœur, ma sœur, dis-moi que tu n'as pas de mal!

« — Quel mal puis-je avoir? répondit-elle. J'ai fait un si bon somme.

« Je reconnus alors que le sang dont elle était couverte provenait de la pauvre madame Lerry, frappée mortellement d'une balle à la tête pendant que nous dormions Hélène et moi.

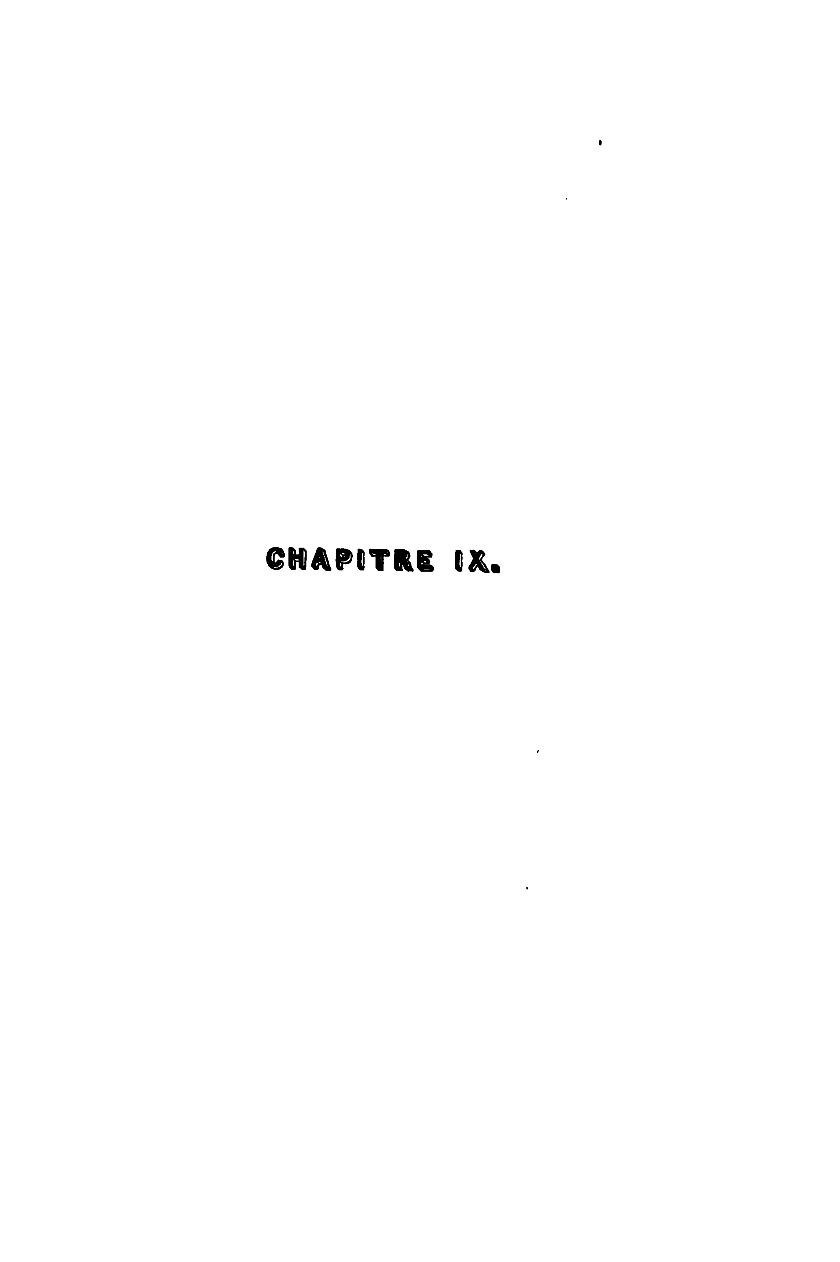
« Mais je n'eus pas le temps de réfléchir

beaucoup sur ces malheureuses circonstances, car, en ce moment, deux coups de fusil se firent entendre près de nous, et notre voiture, après une secousse plus violente que toutes les autres, s'arrêta brusquement.

« Presqu'aussitôt j'entendis une grosse voix prononcer les paroles suivantes :

« — Hein ! Brutus, est-ce bien tiré, ça ? Chacun le nôtre, ma foi! Voyons maintenant ce qu'il y a dans cette boîte.

« Je glissai un coup d'œil furtif hors de la calèche, et j'aperçus à quelques pas deux soldats revêtus d'un uniforme qui m'était tout à fait inconnu. »



CHAPITRE IX.

Très-simple histoire.

(Suite.)

« Je ne fus pas longtemps dans l'incertitude sur ce qui allait se passer, car les deux soldats, qui venaient de nous sauver du danger d'être entraînés peut-être dans un précipice, en tuant nos chevaux emportés, se présentèrent immédiatement à la portière de notre voiture.

« A l'aspect de la pauvre madame Lerry

morte, et de ma petite sœur couverte de sang, les rudes visages de ces deux hommes exprimèrent à l'instant même un sentiment non équivoque de compassion.

« — Oh ! quel malheur ! dit l'un d'eux ; une femme tuée et des enfants orphelins !

« — Est-ce votre maman, mon petit ami ? me demanda l'autre.

« Je répondis que c'était une personne aux soins de laquelle mon père nous avait confiés.

« — A la bonne heure, reprirent-ils ensemble, c'est un peu moins malheureux comme ça. Mais qu'allez-vous devenir, mes pauvres enfants ?

« — Nous irons rejoindre mon père, répondis-je avec l'énergie du désespoir.

« — Votre père, mon petit ami ? reprit le premier soldat qui avait parlé : êtes-vous bien sûr qu'il soit encore de ce monde ? C'est qu'on en a joliment tué depuis hier soir de ces pauvres émigrés ?

« L'idée que j'avais pu perdre mon père pendant le combat qui s'était en quelque sorte livré sous mes yeux, ne s'était pas encore présentée à mon esprit, mais les paroles du soldat me montrèrent la possibilité de ce nouveau malheur, et je me précipitai hors de la fatale voiture, tenant ma sœur dans mes bras et poussant des cris perçants.

« Les soldats cherchèrent à me consoler en me disant que mon père avait pu s'en tirer cette fois encore; que d'ailleurs c'était le sort des soldats de mourir tôt ou tard sur les champs de bataille; puis ils nous proposèrent de nous conduire à leur capitaine, très-brave homme, disaient-ils, marié à une des vivandières du régiment.

« Mais à toutes ces paroles et à toutes ces propositions je ne répondais que par des cris plus déchirants encore, car je n'y voyais qu'une preuve de plus de l'horreur de notre situation.

« Hélène ne comprenait rien à la cause de mon désespoir, mais en m'entendant crier elle s'était mise à crier aussi.

« Les soldats nous offrirent encore de nous conduire à leur capitaine, et sur un nouveau refus de moi ils s'éloignèrent en me souhaitant de réussir à retrouver mon père.

« Nous nous retrouvâmes donc seuls, ma sœur et moi, seuls sur un champ de bataille, entre les cadavres de nos chevaux et le corps de notre pauvre protectrice.

« J'eus le courage de remonter dans la voiture pour savoir si elle était bien réellement morte, car pour rien au monde je n'aurais voulu la quitter tant qu'un signe de vie se serait manifesté en elle. Mais le doute à cet égard ne me fut pas longtemps permis. La malheureuse madame Lerry avait reçu une balle au milieu du front, et le froid de ses mains déjà roidies m'indiqua qu'elle n'existait plus.

« Je revins auprès d'Hélène, que j'avais cachée dans un champ de blé dont les épis dépassaient de beaucoup sa tête, et me blottissant à côté d'elle entre deux sillons, je me mis à réfléchir à ce que je devais faire.

« Après avoir formé vingt projets absurdes, il me sembla qu'il n'y en avait qu'un seul raisonnable, qui consistait à prendre ma sœur par la main, tant qu'elle pourrait marcher, à la charger sur mes épaules quand ses forces seraient épuisées et à cheminer ainsi jusqu'à ce que le hasard nous eût fait rencontrer quelqu'un qui pût nous donner des nouvelles de l'armée de Condé en général, et des chasseurs de Bussi en particulier : c'était le régiment dans lequel servait mon père.

« Je demandai à Hélène si elle voulait me suivre, elle se leva ; si elle n'aurait pas peur, elle m'assura qu'avec moi rien ne l'effrayait : je l'embrassai tendrement et nous nous mîmes en route à l'instant même.

« Après un quart d'heure de marche, nous arrivâmes dans le petit bois où nous nous étions cachés la veille au soir, et nous eûmes le chagrin d'y trouver le corps de notre pauvre cocher, gisant à la place même que notre voiture avait occupée. J'ai toujours pensé qu'il avait été atteint en même temps que madame Lerry, et que ses chevaux, ne se sentant plus contenus, et effrayés d'ailleurs par le vacarme de la bataille, s'étaient emportés jusqu'au moment où deux balles françaises les avaient arrêtés dans leur course furibonde.

« A peu de distance du petit bois, nous nous retrouvâmes sur le même grand chemin que nous suivions lorsque la vivacité toujours croissante du combat avait déterminé notre protectrice à chercher un refuge à l'écart.

« Ce chemin, si bruyant quelques heures auparavant, était morne et solitaire quand nous le rejoignîmes. On voyait seulement

quelques cadavres d'hommes et de chevaux dans les champs environnants.

« Qu'étaient devenus les nôtres ? Mis en déroute, avaient-ils été tous pris ? Assez heureux pour s'être tirés d'affaire, de quel côté s'étaient-ils dirigés? A défaut d'un renseignement ou d'un indice, notre salut dépendait peut-être d'une bonne inspiration à cet égard.

« Je priai le bon Dieu de me la donner, et nous nous remîmes en marche dans la direction que nous aurions suivie si rien n'avait mis obstacle à notre voyage.

« Il pouvait être environ midi quand j'aperçus dans l'éloignement le clocher aigu d'une église et les toits bas et plats d'un village.

« Cet aspect me redonna un peu de courage, et j'en avais besoin, car Hélène ne marchait plus depuis longtemps et j'entrevoyais déjà le moment où il ne me serait plus possible de la porter.

« Je redoublai d'efforts, et enfin j'atteignis les premières maisons du village dont j'avais vu de loin les toits à moitié cachés dans la verdure.

« Une porte était ouverte, au milieu d'un pavillon de construction élégante ; j'entrai dans une pièce au rez-de-chaussée, et je déposai ma sœur sur une chaise... Il était temps : j'allais succomber à la fatigue.

« Une jeune femme qui allaitait un tout petit enfant me demanda d'une voix douce qui nous étions et ce qu'elle pouvait faire pour nous être utile.

« Je lui racontai notre lamentable histoire, dans mon incorrect allemand d'émigré, et j'eus la satisfaction de voir que mon récit faisait couler ses larmes.

« Elle remit avec précaution dans son berceau l'enfant qui s'était endormi sur son sein, puis elle alla dans une pièce voisine, d'où elle revint bientôt apportant

du lait, du beurre, des fruits et du pain, qu'elle plaça devant nous, en nous invitant, dans les termes les plus affectueux et les plus compatissants, à prendre un peu de nourriture.

« Tout en mangeant, je lui adressai quelques questions sur le mouvement des armées; mais elle ne put me donner aucun renseignement, si ce n'est qu'on s'était battu la veille dans les environs. Hélas! je le savais aussi bien qu'elle, et probablement beaucoup mieux.

« Quand je me sentis ranimé par un bon repas, je demandai à Hélène comment elle se trouvait, et sur sa réponse qu'elle se sentait à merveille, je me levai pour partir, et dans cette pensée je pris ma sœur par la main, et m'approchant de notre hôtesse je la remerciai de sa gracieuse hospitalité.

« Elle me demanda où nous avions le dessein d'aller; je lui répondis que je n'en savais rien, mais que j'étais décidé à marcher

jusqu'à ce que j'eusse trouvé mon père.

« Je vis de nouveau briller dans ses yeux bleus deux grosses larmes d'attendrissement, puis elle me répondit que ma résolution faisait le plus grand honneur à mon courage, mais qu'elle la croyait périlleuse, et qu'elle me suppliait à mains jointes d'attendre que son mari, qui était sorti pour une heure ou deux, fût de retour.

« — Il vous donnera de bons conseils, dit-elle en terminant sa petite exhortation de prudence ; puis, comme il est bourgmestre, il est très-possible qu'il ait appris quelque chose sur la marche des armées, ajouta-t-elle; mais dans tous les cas, croyez-moi, mes pauvres enfants, le mieux est de ne pas vous remettre en route que vous n'ayez vu mon bon Johan.

« Il me sembla que cette excellente femme me donnait un avis sensé, et je me décidai à ne pas partir que son mari ne fût revenu.

« Il rentra peu de moments après, et sa

femme n'eut pas besoin de prononcer beaucoup de paroles pour le mettre au fait de notre douloureuse situation.

« Il commença par l'approuver de nous avoir gardés jusqu'à son retour, puis il me demanda quelques explications que je lui donnai du mieux qu'il me fut possible.

« — Mon enfant, me dit-il avec bonté, je m'oppose absolument à ce que vous partiez.

« — Vous n'en avez pas le droit, lui répondis-je avec ma fierté de dix ans.

« — Je le sais, mon enfant; mais je le prends dans votre intérêt. Que désirez-vous? Savoir ce que votre père est devenu? Eh bien, si je vous l'apprends sans que vous bougiez d'ici, cela ne vaudra-t-il pas beaucoup mieux?

« Je fus obligé de convenir qu'il avait raison, et je lui promis de me gouverner d'après ses conseils; alors il me dit :

« — Je fais pour vous, mon enfant, ce que

je voudrais que votre père fît pour le mien, s'il se trouvait dans le même cas que vous. Vous allez rester sous la garde de ma bonne Marie-Lise, et moi, dès ce soir, je me mettrai en campagne pour tâcher de savoir ce qui vous intéresse, et, bonnes ou mauvaises nouvelles, je vous promets de vous en rapporter quelques-unes. Allons, allons, il faut espérer qu'elles seront bonnes, reprit-il en remarquant que mon cœur se gonflait. Puis je l'entendis murmurer à voix basse : *pauvres enfants !*

« Ainsi qu'il me l'avait promis, je le vis quelques instants après monter à cheval en m'annonçant qu'il allait à la découverte. Sa femme lui demanda s'il reviendrait le soir même ; il lui répondit qu'il le désirait vivement, mais qu'il ne pouvait pas en être tout à fait sûr.

« Le reste de la journée et la soirée s'écoulèrent tristement ; le bon Johan ne revint pas.

« La matinée du lendemain se passa aussi pour nous dans une vaine attente.

« Marie-Lise faisait tout ce qu'elle pouvait pour nous distraire de nos inquiétudes, mais nous ne répondions que par des larmes à ses efforts; j'avais le pressentiment que je ne reverrais plus mon bien-aimé père, et Hélène pleurait en voyant l'anxiété peinte sur mon visage.

Le soir de ce jour, un exprès apporta une lettre de Johan à sa femme. Il la chargeait de nous dire que l'armée des émigrés avait éprouvé un rude échec; que ses pertes étaient considérables, et enfin qu'ayant appris où se trouvait le corps des chasseurs de Bussi, il espérait le joindre avant la nuit close.

« Ce que je n'ai su que longtemps après, c'est que cette lettre contenait dans un post-scriptum d'une ligne ces sept mots de sinistre augure : *le corps en question a été abîmé.*

« Enfin, le quatrième jour après son départ, Johan revint, et je vis du premier coup

d'œil que je jetai sur lui, qu'il n'avait rien de bon à nous apprendre.

« Il portait sous son ample redingote un ou deux paquets qu'il remit en grand mystère à sa femme, puis ils se renfermèrent et passèrent près d'une heure en tête-à-tête.

« Au bout de ce temps la porte de la chambre où ils s'étaient retirés s'ouvrit, et je vis Johan se diriger lentement vers moi, tenant contre sa poitrine une épée dans son fourreau.

« — Jeune homme, me dit-il d'une voix grave, votre père est mort glorieusement au champ d'honneur, et moi, bourgmestre de Kopitz, je vous remets son épée que j'ai reçue de sa main défaillante.

« Je me précipitai en sanglotant sur cette arme, et je la pressai contre mon cœur avec le plus douloureux respect.

« — Quoi ! je ne le verrai plus? m'écriai-je en proie au plus affreux désespoir.

« — Hélas ! non, mon pauvre enfant ! répondit le digne bourgmestre ; mais enfin il est mort avec calme, car je lui ai promis de ne pas vous abandonner.

« — Mort ! mort pour toujours ! reprenais-je avec plus de force. Qu'allons-nous devenir, mon Dieu ?

« Et Hélène, sanglotant comme moi, répétait : *Mort ! mort pour toujours ! qu'allons-nous devenir, mon Dieu ?*

« La nuit qui suivit la nouvelle de cet irréparable malheur, je fus pris d'une fièvre violente, d'un délire furieux : on crut que j'allais aussi mourir, et il me semble que, dans le désordre de ma raison, je souhaitais que cela arrivât.

« — Il n'en fut, grâce à Dieu, rien, mes bons amis, continua Jacques en tendant à droite et à gauche les deux mains à Vivant et à Adrienne. Le ciel a permis que je vive pour la sœur qu'il m'a donnée et pour les amis qu'il m'a rendus. Je ne passerai jamais

un seul jour sans l'en remercier du fond de mon âme.

« — Je reprends mon récit, qui sera bientôt terminé maintenant, ajouta Jacques après quelques instants de silence. »

CHAPITRE X.

Très-simple histoire.

(Suite.)

« Je fus pendant quinze jours dans le plus imminent danger, et ma convalescence se traîna péniblement l'espace de six semaines. J'avais prodigieusement grandi ; j'étais d'une faiblesse extrême, d'un anéantissement presque total, et j'ai la profonde conviction que sans l'assiduité infatigable des soins de la

bonne Marie-Lise, je n'aurais pas échappé à cette crise terrible.

« Ma pauvre petite sœur, quoiqu'on pût dire ou faire, ne quittait jamais le chevet de mon lit. Elle pleurait en me veillant, elle pleurait dans son sommeil, et ses sanglots, qu'elle retenait parce qu'on lui avait assuré que sa douleur me ferait mal, me brisaient le cœur au milieu du délire qui obscurcissait ma raison. Quand je fus guéri, lui ayant demandé un jour si c'était la crainte d'être seule qui avait causé son désespoir, elle me répondit que non, mais que c'était celle de ne plus être *nous deux*.

« Je questionnais souvent l'excellent bourgmestre sur les derniers incidents de la catastrophe qui nous avait enlevé notre père ; mais toujours il me répondait que le médecin défendait absolument que l'on fatiguât mon attention, et il me remettait à un autre moment.

« Enfin on reconnut que j'avais assez de

forces pour supporter sans inconvénient le choc d'une nouvelle émotion; alors M. Johan Hecker, c'est le nom du bourgmestre de Kopitz, vint s'asseoir un matin près de mon lit, et voici ce qu'il nous raconta :

« Le lendemain du jour où il nous avait quittés, et après avoir eu bien des difficultés à vaincre, il rejoignit enfin l'armée de Condé qui battait en retraite, faisant, comme toujours dans ce cas, l'arrière-garde de l'armée autrichienne. Arrivé aux avant-postes, il apprit d'un colonel en faction comme un simple soldat, que le régiment des chasseurs de Bussi, dont il s'informait, avait été écrasé dans le combat de l'avant-veille, et que le meilleur moyen d'avoir des nouvelles d'une personne appartenant à ce corps, était d'aller tout droit à l'ambulance générale de l'armée. Ce colonel ajouta qu'il lui semblait avoir entendu dire que le comte de Brancion avait été tué, ou du moins grièvement blessé.

« Le bon M. Hecker se remit en route,

muni de ces indications assez peu consolantes, et le soir même il atteignit la petite ville où se trouvait l'ambulance générale du corps des émigrés.

« Tout y était dans une horrible confusion. On venait d'apprendre qu'une colonne française se dirigeait sur la ville, que l'on croyait protégée par une division autrichienne, et dans la crainte d'une attaque prochaine, qu'on n'était pas en mesure de repousser, on se hâtait d'évacuer les blessés.

« Les rues, les places, les carrefours étaient encombrés de charrettes sur lesquelles on entassait de malheureux mourants pour les arracher à une mort certaine, car tout émigré pris était fusillé immédiatement, n'eût-il que cinq minutes à vivre. L'air retentissait de lugubres clameurs ; il était impossible d'obtenir une réponse sensée, un éclaircissement, si vague qu'il fût, des passants effarés auxquels on s'adressait. Après des efforts inouïs et une multitude de faux renseigne-

ments, M. Hecker, servi par un hasard providentiel, rencontra enfin mon père, au moment même où il allait renoncer à continuer ses infructueuses recherches.

« Mon pauvre père était étendu sur une charrette, entre deux soldats de son régiment, blessés et mourants comme lui. Une balle lui avait traversé la poitrine de part en part, et un coup de sabre lui avait fait une profonde entaille dans la face... Il était expirant au moment où M. Hecker s'approcha de lui et lui apprit ce qui l'amenait.

« A la nouvelle que ses enfants vivaient et étaient en lieu sûr, il eut la force de se soulever et de remercier M. Hecker qui lui apportait cette consolation suprême.

« — C'est Dieu qui vous envoie, lui dit-il, que ce soit lui qui vous récompense! Je vous les confie, ces chers et malheureux enfants! ajouta-t-il d'une voix qui s'affaiblissait visiblement. Guidez-les dans leurs démarches, s'ils en ont jamais à faire pour

rentrer dans leur patrie; puis élevez-les chrétiennement : des proscrits n'ont pas besoin d'autre chose.

« M. Hecker répondit qu'il acceptait cette mission dans toute son étendue, qu'il en comprenait tous les devoirs, et mon père reprit, après avoir cherché quelque chose dans la paille de la charrette :

« — Cette bourse contient douze mille francs en or : c'est tout ce qui me reste. Prenez-la et faites-en l'usage que vous jugerez le plus convenable dans l'intérêt de mes enfants. Prenez aussi cette épée, que le sang d'un compatriote n'a jamais souillée, j'en atteste l'honneur. En la remettant à mon fils, dites-lui que, quoi qu'il arrive, il ne doit jamais la sortir du fourreau que pour le service de la France... Il a, et j'en bénis le ciel, d'autres devoirs à remplir que ceux qui m'ont été imposés par la fatalité des circonstances... Plus tard il comprendra ce que je veux dire aujourd'hui.

« M. Hecker prit la bourse et l'épée, et protesta à mon père que ses intentions seraient religieusement remplies. Il allait aussi lui faire entendre quelques paroles d'espérance sur la possibilité de guérir de ses blessures, quand des cris d'alarme, auxquels se mêlait le bruit de la fusillade, retentirent autour d'eux. Les Français arrivaient... M. Hecker dut se réfugier dans une maison de la ville, où il resta caché jusqu'au soir.

« Quand il put sortir de sa retraite sans danger pour lui, il se hâta de courir à l'endroit où il avait laissé mon père.

« Une bien douloureuse nouvelle l'y attendait.

« Tous les blessés appartenant à l'armée de Condé avaient été égorgés dans la chaleur du combat... »

Ici Jacques fut interrompu par un cri d'horreur que poussa Adrienne.

En même temps l'ancien soldat de la république se voila le visage de ses deux mains.

— J'ai aussi vu cela, murmura-t-il comme s'il se parlait à lui-même... Ah! si j'avais été là pour le couvrir de mon corps...

Jacques serra la main de Vivant, pendant qu'Hélène, assise sur les genoux d'Adrienne, se suspendait à son cou, comme si elle voulait lui faire oublier l'émotion poignante qu'elle venait de ressentir.

Après quelques instants de silence, Jacques reprit son récit où il l'avait laissé.

« M. Hecker, dit-il, chercha le corps de mon pauvre père parmi les morts, qu'on avait réunis dans une prairie hors de la ville, pour leur donner la sépulture. Il le retrouva vêtu encore de son uniforme, et percé de trois nouvelles balles, qui avaient dû le tuer sans lui faire subir de nouvelles souffrances.

« Comme les troupes françaises s'étaient retirées, M. Hecker put obtenir de son collègue le bourgmestre de l'endroit l'autorisation d'enlever le corps de son père, auquel il fit creuser une tombe séparée dans le ci-

metière de la ville : un prêtre assista à l'enterrement qui eut lieu le lendemain.

« Ainsi nous étions orphelins ! continua Jacques. Plus qu'orphelins, puisqu'au malheur de ne plus avoir de famille, se joignait pour nous celui de n'avoir pas de patrie ! M. Hecker fut admirable dans cette circonstance. Il n'insulta pas à notre irréparable malheur en nous offrant des consolations banales, mais sa femme et lui promirent de ne jamais nous abandonner, dût notre vie entière s'écouler près d'eux.

« Je prolongerais ce récit jusqu'à demain, mes amis, que je ne finirais pas de vous raconter tout ce que ces deux êtres excellents ont fait pour nous. Soins de tous les instants, attentions délicates, continuelles, sollicitude éclairée, nous avons tout trouvé là, avec une suite qui ne s'est pas démentie un seul jour pendant six années, et il a fallu que l'amour de la terre natale fut bien puissant dans mon cœur pour ne s'être point évanoui

dans l'hospitalité si tendre du bourgmestre de Kopitz.

« Quand il s'est agi de faire quelques démarches pour rentrer en France, ce fut M. Hecker qui m'engagea à m'adresser aux autorités du pays. Vous m'avez expliqué, Vivant, comment il s'est fait que mes lettres sont restées sans réponse. Plus tard, lorsque j'ai éprouvé le besoin impérieux de mettre moi-même fin à mon exil, M. Hecker n'a point traité ce projet de folie, et ses observations ont eu plutôt pour but d'en régler l'exécution que de m'en détourner. Au moment de notre départ, il m'a remis intacte la somme que mon père lui avait confiée, et quoi que j'aie pu lui dire, il a absolument voulu nous accompagner les deux premiers jours de notre longue route. »

— C'est ça un homme ! s'écria Vivant avec un attendrissement enthousiaste. Et dire qu'un bourgmestre *keiserlich*, qui ne vous était rien du tout, a été si bon, tan-

dis que des misérables, que votre père...

« Notre voyage, interrompit Jacques en reprenant son récit, ne fut signalé par aucun accident fâcheux. Partout nous trouvions aide et protection au premier abord, et quand on savait notre histoire, c'était à qui nous adresserait des vœux ou nous ferait des présents. Le plus souvent les aubergistes ne voulaient pas recevoir le prix de la dépense que nous avions faite chez eux, et quelquefois ils nous pressaient de nous reposer pendant quelques jours sous leur toit. Mais je marchais vers la France, et à chaque pas qui me rapprochait d'elle, je sentais croître ce désir insatiable de la revoir qui dévorait mon cœur depuis des années.

« Enfin ce rêve chéri devint une réalité !

« Il y a de cela huit jours aujourd'hui, qu'en sortant d'une gorge de la forêt Noire, nous nous trouvâmes sur le bord d'un grand fleuve qui roulait ses ondes calmes et transparentes entre des collines couvertes de la

douce verdure du printemps. Les hauteurs de la rive opposée, qu'éclairaient les dernières lueurs du soleil à son déclin, me parurent mille fois plus belles que la contrée que nous laissions derrière nous. Ce ne pouvait être encore la terre de l'exil qui resplendissait ainsi. La route que nous suivions aboutissait à un large pont de bateaux, vers lequel je dirigeai notre cheval en pressant son pas.

« Arrivé sur l'autre bord, j'aperçus à quelque distance un grand poteau barriolé de plusieurs couleurs : je m'en approchai, et sur une planche arrondie que supportait celle de sa face qui regardait la route, je lus ce mot... ce seul mot : FRANCE !...

« Ma vue se troubla... mon cœur bondit dans ma poitrine comme un agneau qui aperçoit sa mère... Je pris ma sœur dans mes bras frémissants de joie, et je tombai à genoux sur le bord du chemin...

« Puis je déposai Hélène à côté de moi,

au sommet d'un petit tertre de gazon, et me penchant sur cette terre aimée et bénie, je la pressai de mes lèvres brûlantes, je la caressai avec mes mains avides, je lui adressai des paroles d'amour auxquelles j'aurais voulu donner la puissance d'arriver jusqu'au plus profond de ses entrailles maternelles. Mes sens étaient insuffisants à servir mon ivresse toujours croissante. Je désirais tout voir d'un seul regard, tout embrasser dans une seule étreinte ! Si en ce moment le sol de cette chère patrie se fût entr'ouvert et m'eût englouti dans son sein, je sens que je serais mort en continuant à le bénir.

« La voix d'Hélène qui m'appelait m'arracha à mon extase : nous nous remîmes en marche.

« Aucune parole ne saurait peindre la volupté que je trouvais à me tenir au milieu des flots de poussière que notre petit cortége soulevait sur son passage : c'était la France que je respirais encore après l'avoir couverte

de mes baisers! Comme je marchais légèrement! avec quel orgueil je me disais : *Je suis ici chez moi; j'ai le droit d'y vivre et d'y mourir; on pourra m'y tuer, on ne m'en chassera jamais!*

« Quand nous eûmes cheminé une heure environ, nous atteignîmes un grand village, à l'entrée duquel se trouvait un corps de garde dont la sentinelle nous arrêta.

« On nous fit entrer au poste, où un officier me demanda avec une politesse affectueuse ce que j'étais.

« — Français, et fils d'émigré, répondis-je.

« — Et vos parents, que sont-ils devenus? reprit l'officier avec un accent plus affectueux encore.

« — Ils sont morts en exil.

« — Où sont vos papiers?

« — Je n'en ai pas.

« — Quoi! l'ambassadeur de la république française dans le pays d'où vous venez ne

vous a pas fait parvenir l'extrait de votre acte de radiation? me demanda l'officier d'un ton qui trahissait une véritable sollicitude.

« — Non, repartis-je un peu inquiet de ces difficultés que je n'avais pas prévues. Je n'avais rien demandé et l'on ne m'a rien envoyé.

« — Mais, mon pauvre garçon, je vais être obligé de vous faire reconduire à la frontière, me dit l'officier.

« En entendant ces terribles paroles, je crus que j'allais mourir de douleur, comme j'avais failli mourir de joie une heure auparavant.

« — Non, vous n'aurez pas le cœur de commettre un acte de barbarie semblable! répondis-je, avec désespoir, à l'officier qui me contemplait d'un air profondément triste, et qui reprit :

« — Ce sera malgré moi, croyez-le bien; mais, mes ordres sont positifs, et j'espère que vous ne m'obligerez pas à employer la

violence pour vous contraindre à retourner sur vos pas.

« — La violence!... retourner sur mes pas!... m'écriai-je, tremblant de colère.

« Et m'élançant sur un ratelier d'armes qui se trouvait à ma portée, j'y pris un fusil, je l'armai, et plaçant la crosse à mon épaule, j'ajoutai avec plus de calme, mais d'un ton résolu :

« — Le premier qui avance, je le tue... On me tuera après, je le sais, mais du moins je serai mort en France.

« Hélène, qui était restée dehors, sur notre cheval, ne me voyant pas revenir, avait mis pied à terre, et elle entra dans le corps de garde.

« Mon attitude, ma figure enflammée de fureur, lui dirent que quelque chose d'extraordinaire se passait, de sorte qu'après avoir hésité un moment, elle se jeta aux pieds de l'officier, et elle lui cria d'une voix déchirante :

« — Monsieur, ne faites pas de mal à mon frère ! il est si heureux de revoir la France...

« — Hélène ! criai-je à mon tour sans quitter ma position défensive, veux-tu mourir ici ou retourner en exil ?

« — Je veux mourir avec toi si tu meurs...

« Telle fut sa réponse. Et elle vint m'entourer de ses petits bras.

« Je jetai un regard sur l'officier, et je vis qu'il avait de grosses larmes dans les yeux.

« — Quel âge avez-vous donc, que vous êtes si brave ? me demanda-t-il.

« — Est-ce qu'il y a un âge pour être brave ? J'ai eu quinze ans au mois de janvier dernier.

« — Quinze ans ! s'écria l'officier. Mais alors la loi ne vous concerne pas, mon enfant. Posez ce fusil et venez m'embrasser.

« Je ne me fis pas répéter cette bonne parole, et je sautai au cou de l'officier. Ma taille l'avait trompé sur mon âge.

« Il nous conduisit à la meilleure auberge du village, et il voulut absolument nous donner à souper pour entendre notre histoire.

« C'est lui qui m'a tracé notre itinéraire jusqu'ici. J'espère que je le reverrai un jour. »

— Maintenant, mes amis, continua Jacques, je n'ai plus rien à vous apprendre, mais j'ai à vous dire que rien ne manque à mon bonheur, puisque je suis près de vous pour ne plus vous quitter.

CHAPITRE XI.

Vive M. Jacques !

Le lendemain, qui était un dimanche, les habitants du château partirent de bon matin pour se rendre à la messe paroissiale qui, depuis le rétablissement du culte, se célébrait à huit heures précises.

Ce n'avait pas été une petite affaire que de déterminer Adrienne à accompagner ses maîtres dans cette première visite au village.

D'abord, même depuis que sa réconciliation avec Vivant l'avait rendue plus abordable, elle s'était toujours refusée à s'éloigner de l'enceinte du château ; puis elle redoutait, sans en convenir toutefois, que les deux orphelins ne reçussent pas des gens du pays l'accueil qu'elle rêvait pour eux depuis qu'il lui était impossible de révoquer en doute leur retour.

Il fallut donc que Jacques interposât en quelque sorte son autorité pour vaincre l'obstination de la vieille femme de charge, qui ne céda qu'avec une visible répugnance, et en marmottant entre ses dents cette phrase dans laquelle se résumaient toutes ses craintes : *Je parie que ce trembleur de curé ne leur offrira pas seulement l'eau bénite comme du temps de M. le comte.*

— Bah ! bah ! ma bonne amie, dit Jacques qui avait entendu sa réflexion, pourvu qu'il en tombe une goutte sur moi je serai content. Allez vous mettre dans vos

plus beaux atours, et partons : nous sommes déjà un peu en retard.

Une demi-heure après, Adrienne reparut, ayant de son mieux suivi la recommandation de son jeune maître.

Elle avait tiré d'un vieux coffre une robe en gourgouran couleur gorge-pigeon, présent de noces de la comtesse, qui n'avait pas vu le jour depuis l'hiver de 1789. Cette robe, dont la coupe remontait à quatorze années, était d'une ampleur prodigieuse, qu'augmentait encore, en apparence du moins, la maigreur de celle qui la portait. Un immense mantelet en linon, un bonnet de dentelle, monté sur une carcasse qui avait la forme d'un melon à côtes, et des mules à talons complétaient le costume d'Adrienne, costume dans lequel la pauvre vieille femme de charge ne paraissait guère plus à son aise que si elle eût été la reine des îles Sandwich.

Jacques la remercia de sa condescendance

à ses désirs, et Hélène lui dit qu'elle était bien plus belle que dans sa vilaine robe noire.

On se mit en marche vers huit heures moins un quart, ce qui ne laissait aucune chance d'arriver à l'église avant le commencement de l'office.

Comme la veille, le temps était délicieux : il semblait que la nature se fût parée pour fêter le retour du jeune proscrit. Les buissons inclinaient leurs rameaux verdoyants sur son front, les grands arbres murmuraient harmonieusement autour de lui, les oiseaux redisaient leur plus doux chant sur son passage. A la fois radieux et recueilli, tenant sa sœur par la main, et suivi de ses fidèles serviteurs, Jacques s'avançait vers le village, respirant avec délices cette joie printanière dont parle Milton ; et, ainsi que lui, tous les êtres animés ressentaient cette surabondance de vie qui se développe si rapidement au moment de l'année où la nature

commence à jouir de son réveil après le long sommeil qui la retenait engourdie. La fauvette et le rossignol, en lui répétant, à l'envi, dans leurs joyeux concerts, que l'hiver avait fui sans retour, semblaient lui dire aussi que les rigueurs de l'exil ne recommenceraient jamais pour lui, et sur le fond de la riante perspective qui se peignait à son imagination, il voyait de nombreux étés, avec leurs longs jours, leurs nuits embaumées et leurs riches variétés de fleurs et de fruits.

Heureux jeune homme ! rien n'était déception pour lui, car lorsqu'il avait quitté la France il était trop enfant encore pour y avoir des amis. Ce qu'il chérissait alors c'était la nature et il la retrouvait fidèle à l'heure de son retour. Quel sourire de compagnon eût été aussi rayonnant que celui de ce jeune printemps qui le saluait au passage ?

Quand ils arrivèrent à l'église, la messe

était commencée, et comme ils se placèrent à un endroit près du porche, personne ne remarqua leur venue.

Mais vers la fin de l'office, une sourde rumeur circula parmi les assistants. On n'avait pas encore vu Jacques et Hélène, tous deux prosternés dans l'ombre et à l'écart; mais la présence inaccoutumée d'Adrienne, dans son costume antirévolutionnaire, celle de Vivant, en grande tenue de dragon, et plus encore que tout cela, le contentement répandu sur leurs physionomies avait frappé la foule, et de proche en proche on se communiquait à voix basse les réflexions que cet événement faisait naître. Enfin tout fut expliqué ou plutôt compris, lorsqu'à la sortie de l'office on aperçut Jacques et Hélène sur la place de l'église entre leurs deux fidèles serviteurs émus, joyeux et peut-être vaguement inquiets.

L'éclair n'est pas plus rapide, la commotion électrique n'est pas plus communicative

que l'explosion du sentiment qui jaillit à la fois de toutes les âmes. A peine une voix se fut-elle écriée : *Ils sont revenus !* que deux cents voix répétèrent les mêmes paroles avec transport. A l'instant même les deux orphelins furent entourés, pressés, embrassés, comme s'ils étaient les enfants de toutes les familles qui se trouvaient là. Riches et pauvres, innocents et coupables de leurs malheurs, étaient également ravis et sincères dans leur ravissement. Tout était oublié, même le mal qu'on leur avait fait, témoignage éclatant que leur retour était un bonheur pour tous. On ne savait par quelles expressions, par quels gestes témoigner l'ivresse que causait leur présence. Leur beauté, leur jeunesse, la confiance avec laquelle ils manifestaient leur reconnaissance pour ce touchant accueil, ajoutaient de seconde en seconde une sympathie nouvelle à toutes celles qu'ils inspiraient déjà. Adrienne elle-même était satisfaite, bien qu'elle sou-

haitât encore que les cloches sonnassent à grandes volées.

Enfin Jacques fit signe qu'il voulait parler. Le tumulte se calma peu à peu, la foule agrandit le cercle qui pressait les deux enfants, et le silence s'établit.

— Mes amis, dit Jacques d'une voix forte, tout ce que je vois, tout ce que j'entends, je l'espérais en revenant vers vous. Celui qui m'a transmis son nom m'a aussi transmis les sentiments qui ont rempli son âme tant qu'il a vécu. « Si jamais tu les revois, me disait-il, aime-les bien, afin qu'ils sachent que tu n'as pas dégénéré. Si tu reviens pauvre, reçois; si tu retrouves ta fortune, partage. Leurs pères et les tiens dorment dans le même champ de repos : ils sont tes frères. »

« Mes amis, continua Jacques en posant la main sur son cœur avec un mouvement rempli de noblesse et de loyauté, ces paroles de mon père sont gravées là... Quand je

vivrais aussi longtemps que le plus vieux d'entre vous, je ne les oublierais pas. Soyez notre famille : nous vous aimerons comme si nous étions vos enfants.

Il y eut un moment de silence, auquel succéda bientôt une explosion de cris de *Vive M. Jacques!*

Puis on entoura de nouveau les deux orphelins, et de toute part on leur proposa de les reconduire en troupe au château.

— J'accepte de grand cœur, mes amis, répondit Jacques, mais avant de retourner là-haut, je voudrais aller faire une visite à mon vieux camarade Denis, qui n'est pas parmi vous, à ce qu'il me semble.

Effectivement l'ex-piqueur, qui était à cheval dès le point du jour pour faire sa tournée dans les bois, n'était pas venu à l'église, et ignorait par conséquent ce qui se passait.

Il fut décidé qu'on se rendrait au château en passant devant le cabaret du *Grand Saint-*

Hubert; et on se mit en route aux cris de *Vive M. Jacques !*

Denis mettait pied à terre lorsque ces acclamations, d'abord confuses, arrivèrent à son oreille. Comme elles devenaient plus distinctes de seconde en seconde, il se mit à écouter attentivement et le cri lui arriva d'une façon très-nette.

Il n'eut pas le temps de réfléchir beaucoup : une masse de peuple arrivait en courant, et Jacques, qui marchait à la tête de ce cortége improvisé, sauta au cou de l'ex-piqueur avec le plus chaleureux abandon, en lui disant :

— Eh bien, mon vieux Denis, me reconnais-tu ?

— Si je vous reconnais ! s'écria l'ex-piqueur. Mais très-certainement : vous êtes tout le portrait de M. votre oncle, pauvre défunt M. le chevalier Robert de Brancion ! un des meilleurs veneurs de France en son vivant.

Et une larme vint mouiller l'œil railleur de Denis.

— J'avais toujours dit que vous reviendriez, M. Jacques, reprit-il. En voilà *un long défaut relevé!* Allons, allons, la fanfare sonnera encore dans les bois de Saint-Révérien, où, Dieu merci, les cerfs et les chevreuils ne manquent pas.

Pendant ce petit colloque, quatre ou cinq paysans s'étaient retirés à l'écart et ils semblaient comploter quelque chose.

— Ce sera fait en un tour de main, disait l'un.

— C'est vrai que l'escalier de la cave n'est pas rude, et nous sommes ici bien du monde, répondait l'autre.

— Pensez-vous que ça ne le fâchera pas, ajoutait un troisième.

— Se fâcher! une honnêteté comme ça! il sera au contraire joliment content.

— Eh bien, à l'ouvrage, dirent-ils tous ensemble.

Et se rapprochant de Denis, ils lui firent signe qu'ils avaient quelque chose à lui demander, et ils lui glissèrent quelques paroles à l'oreille.

— Très-certainement que c'est une idée, et une fameuse ! répondit-il. Voilà ma clef : le bon coin est à gauche.

Cinq minutes après, un tonneau de vin arrivait en roulant et s'arrêtait à quelques pas de Jacques.

Puis des mains vigoureuses le mettaient debout et le défonçaient aux acclamations de la foule.

— M. Jacques, dit un vieux paysan à longue chevelure blanche, nous voulons boire à votre santé avec du vin franc comme nos cœurs.

— Apportez-moi un verre, que je boive à la vôtre, répondit le jeune gentilhomme.

Le verre fut apporté et rempli, d'autres le furent également ; alors Jacques ôta son chapeau.

— A nos amis de Saint-Révérien ! s'écria-t-il ; à leurs femmes, à leurs enfants, à tous ! Puisse désormais la mort seule nous séparer !

— A la santé de *M. Jacques ! Vive M. Jacques !* répéta la foule.

— Je veux boire aussi, dit la petite Hélène en levant ses mains mignonnes et rosées.

Jacques lui tendit son verre, au fond duquel restaient quelques gouttes de vin, et l'enfant le porta à ses lèvres en criant :

— A nos bons amis !

Un tonnerre d'acclamations accueillit ce nouveau toast. Les échos des montagnes le répétèrent au loin : on eût dit que toute la contrée s'associait à cette grande réconciliation.

Denis alla chercher sa trompe, et une joyeuse fanfare vint joindre ses accents à ce concert de voix humaines, si franches dans leurs accents.

Une heure s'écoula dans cette douce expansion de sentiments si subitement réveil-

lés. Le tonneau de vin fut vidé jusqu'à la dernière goutte ; alors tous les assistants se prirent par la main et se mirent à danser autour.

Adrienne elle-même, emportée dans cette ronde, dansa comme une jeune fille de quinze ans.

Et à chaque instant le cri de *Vive M. Jacques!* s'élevait et s'en allait au loin porté sur les ailes de la brise.

On dépouilla un ormeau de ses branches, chacun en prit une, et on se mit en marche vers le château.

Pendant que cette forêt vivante cheminait sur la rive du lac, un homme assis dans un petit jardin fermé par quatre murailles s'étonnait des clameurs joyeuses qui arrivaient jusqu'à lui dans la direction du village.

— Qu'ont-ils donc à se réjouir comme cela ? se demanda-t-il avec inquiétude.

Il écouta encore, puis il éleva la voix et il dit :

— Clématite, mon enfant, où es-tu ?

— Me voici, mon père, répondit une ravissante jeune fille qui arriva en courant.

— N'entends-tu rien d'extraordinaire du côté du village?

— J'entends des cris et des chants ; on dirait maintenant que cela se dirige vers le château.

— Je crois que tu as raison. Fais-moi le plaisir de monter au premier, et si tu vois quelque chose tu me le diras.

Moins d'une minute après la jeune fille reparut à une fenêtre d'où elle cria :

— Oh ! mon père, ce que je vois est bien beau ! c'est comme une procession. Il y a des hommes, des femmes, des enfants, et chacun tient une branche d'arbre à la main. J'entends aussi ce qu'on crie.

— Que crie-t-on ?

— *Vive M. Jacques !*

— En es-tu bien sûre ?

— Très-sûre : écoutez vous-même.

L'homme écouta, et en effet le cri de *Vive M. Jacques !* arriva distinctement à son oreille.

— Malédiction ! murmura-t-il d'une voix sourde, le jeune homme est revenu !

Nos lecteurs ont dû reconnaître Brulard.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE

DU DEUXIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

12

